
U d'/of OTTAWA
39003002546769

17-4-67

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE
ET LITTÉRAIRE

SUR

CHENEDOLLÉ

Auteur du Poëme le Génie de l'Homme

PAR

M. Gabriel HELLAND

AVOCAT, ANCIEN MAGISTRAT

Virtus recludens immeritis mori
Cœlum, negatà tentat iter vià ;
Cœtusque vulgares, et udam
Spernit humum fugiente pennà.

HORACE : liv. III, ode 2, *ad amicos*.



MORTAIN

Auguste LEBEL, Imprimeur-Libraire

1857

Hommage

A LA MÉMOIRE

de

Charles-Julien Lioult de Chenedollé

G. Helland.

PRÉFACE

Lorsque des statues s'élèvent dans presque toutes les villes de France pour honorer la mémoire des grands hommes, et que les académies proposent pour sujets de leurs concours les éloges de ces grands citoyens dont la science profonde et les nobles vertus ont fait la gloire de notre pays, nous sera-t-il permis d'offrir ce faible hommage à la mémoire d'un poète qui a illustré la Normandie; d'un collaborateur de ces hommes de génie qui brillèrent d'un si vif éclat aux premiers jours de notre siècle; de celui qui, couronné trois fois aux Jeux Floraux, vint occuper l'un des fauteuils de l'Académie de Caen?

L'auteur du poème *le Génie de l'Homme*,

Chenedollé, pouvait paraître oublié parmi les savants qui ont reçu les honneurs dus à leurs admirables ouvrages ; mais un vieillard vénérable, qui a consacré sa vie et sa fortune à faire rendre ces hommages publics aux grands hommes de notre pays, M. Lair [1], fit, un an avant sa mort, un appel à la reconnaissance envers Chenedollé : c'est pour satisfaire à ce vœu patriotique que nous essaierons de retracer cette vie pure, ces chants sublimes d'un poète qui, après l'avoir illustrée, salua, au retour de l'exil, les rives de sa patrie dans son Ode à la Neustrie.

G. Helland.

(1) M. Pierre-Aimé Lair, l'un des fondateurs de l'Académie de Caen, — de la Société des Antiquaires, — de la Société Philharmonique, — de l'Association Normande ; — fondateur de la Société des Courses et secrétaire de la Société d'Agriculture et de Commerce de la même ville ; — membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes ; — chevalier de la Légion-d'Honneur, mort à Caen le 2 janvier 1853.

Chenedollé

Charles-Julien Lioult de Chenedollé naquit à Vire le 4 novembre 1769. Son père, conseiller à la Cour des Comptes de Normandie, appartenait à l'une des plus anciennes familles nobles du Bocage : propriétaire des terres seigneuriales de St-Martindon, de Chenedollé et de Burcy, il portait le nom de la première de ces seigneuries.

Sa mère, Suzanne-Julienne Deslandes, était issue d'une famille ancienne et fort respectée dans la commune de Chenedollé : « C'était, — nous dit son » fils, — une personne d'imagination, ingénieuse à se » troubler elle-même, une de ces âmes qui ne vivent » que d'angoisses et d'alarmes ; j'ai beaucoup hérité » d'elle. »

Elle eut deux enfants : Charles-Julien de Chenedollé et Marie-Charlotte de St-Martindon, qui a survécu à notre poète près duquel elle a passé une vie toute d'affection et de dévouement.

M. de St-Martindon voulut que son fils portât le nom de l'une de ses terres, et il lui donna le nom de Chenedollé. On voit dans les anciens titres que le nom de la commune était autrefois *Chamdol*, *Champ élevé*. Le château du Coisel, résidence de la famille de Chenedollé, est en effet situé à mi-côte de l'un des points les plus élevés du pays. Un étang (1) était au pied du côteau, et c'est par erreur qu'on a dit que notre poète, qui allait souvent se promener de ce côté, avait pris son nom de celui de l'étang de Chenedollé.

Chenedollé commença ses études au collége des Cordeliers de Vire; son père, qui tenait à lui donner une éducation en rapport avec sa position et sa fortune, l'envoya en 1781, âgé de douze ans, au célèbre collége de Juilly. Il y resta sept ans loin du toît paternel. Là il se voua à l'étude des meilleurs auteurs dans la littérature ancienne et moderne et, sous la direction des professeurs les plus savants de cette époque et spécialement du révérend James Bowyer, il devint l'un des élèves les plus distingués du collége de Juilly, qui a fourni tant de noms illustres à la France.

Chenedollé se plaisait à rappeler avec quelle reconnaissance il se souvenait des leçons pleines d'un goût sévère qu'il reçut du savant James Bowyer.

Il revint plein d'enthousiasme au Coisel, qu'il appelait le *Jardin d'agréable fraîcheur*. Situé dans un bocage délicieux, orné de longues avenues de tilleuls formant berceaux, environné de côteaux sur

1 Cet étang a été desséché et changé en une belle prairie.

lesquels notre jeune poète allait rêver avec Homère ou Théocrite, Virgile ou Gesner, le Coisel lui donna les premières inspirations de la poésie. Qu'on se représente un jeune homme à l'imagination vive, errant en toute liberté dans les prés, dans les bois, en quittant le collége; qui s'enthousiasme à la lecture de l'Héloïse de Jean-Jacques et des idylles de Gesner, et on comprendra que ses premières inspirations durent être toutes riches de poésie.

« Je ne me rappelle jamais sans le plus touchant intérêt, — écrivait-il » à trente ans de là, — une après-midi de janvier 1789 que je passai dans » les champs de Saussai à lire les Idylles de Gesner, par un beau jour de » gelée et de soleil; la terre était couverte de neige et il faisait très-froid, » mais le soleil était superbe. Je passai deux heures au pied d'un fossé à » l'abri du vent à lire Gesner. J'ai rarement éprouvé un plaisir aussi vif, » un enchantement pareil à celui-là. J'eus le sentiment de la poésie au plus » haut degré. »

Chenedollé *tenait registre* chaque jour des impressions et des évènements de sa vie. Il rappelle dans ces notes quels jours heureux il passa au printemps d'avant la Révolution, celui de 1789; quelle impression il éprouva à la lecture de Buffon.

« C'est chez le curé de Saint-Martindon, — dit-il, — que je jetai pour la » première fois les yeux sur les œuvres de Buffon. Je ne puis dire à quel » point je fus frappé, ravi de ces admirables descriptions. Je ne connaissais » de ce grand écrivain que le portrait du cheval et une partie de celui du » chien que j'avais vu cité dans les notes des Géorgiques de l'abbé Delille. » Le portrait complet du chien, la peinture des déserts de l'Arabie, la » description du paon, me jetèrent dans l'extase : j'y rêvais nuit et jour. Je » les appris par cœur, et depuis ce temps je les ai toujours retenus. »

L'impression que Chenedollé éprouva à la lecture

de Buffon fut pour lui un évènement littéraire : nous verrons plus tard quel parti il sut tirer des sublimes tableaux du peintre de la nature.

Chenedollé fut encore vivement enthousiasmé du gracieux auteur de *Paul et Virginie.*

« Jamais, — dit-il, — aucune lecture ne m'a autant charmé que l'*Arcadie* » de Bernardin de Saint-Pierre. Ce fut ma première lecture à mon retour du » collége; je la fis en toute liberté, errant dans la campagne. Je fus ravi, » transporté et, dans la naïveté de mon enthousiasme d'écolier, j'écrivis à » Bernardin toute mon admiration pour son talent et le priai, sans plus de » façon, en m'appuyant du titre de compatriote, de m'envoyer le manuscrit » de la fin de l'Arcadie. Toute ridicule que fût cette lettre, Bernardin » cependant y vit sans doute quelque chose, car il répondit, mais avec son » ironique bonhomie : — « Je sens tout le pouvoir magique du mot *Neustrie* » et ce nom de compatriote est bien doux à mon cœur; mais, fussions-nous » nés sous le même pommier, je ne pourrais répondre à votre désir sur » l'article des fragments de l'Arcadie qui ne sont pas publiés : ce sont choses » trop délicates pour être confiées à la poste, et vous saurez peut-être un jour » jusqu'à quel point va la délicatesse et la susceptibilité d'un auteur. »

Chenedollé aimait à relire et à méditer l'histoire de sa vie; il la portait avec lui et il pouvait la consulter à chaque instant. Une personne qui se plaisait à retracer les caractères de ceux qu'elle pouvait parvenir à connaître disait que c'était le seul moyen d'avoir toujours ses amis à ses côtés : elle portait leur portrait avec elle, comme Chenedollé ses notes biographiques [1].

(1) Si chacun de nous rédigeait chaque jour une notice sur les évènements, les conversations et les impressions de la journée, faisant le portrait de chaque personne dont le caractère ou l'esprit, les qualités morales ou physiques l'auraient plus spécialement impressionné; si chaque père de famille tenait ces notes jusqu'à la dernière heure de sa vie; que, les générations se succédant, ces mêmes notes biographiques restassent comme un monument au foyer paternel; quelle influence n'auraient-elles pas sur les mœurs des générations futures ! Que de gens ne pourraient pas supporter la vue de leur portrait très-ressemblant !

Chenedollé dut à cette habitude d'écrire ainsi dès sa jeunesse les évènements et les conversations; de tenir note des pensées et des inspirations de chaque jour, d'avoir le travail facile, l'esprit vif, prompt et pénétrant et la conversation riche en souvenirs variés des hommes et des choses.

Nous trouvons dans cette histoire de sa vie des pages où le jeune littérateur peint sous les couleurs les plus vives et dignes des tableaux de Delille, les charmes de la vie champêtre, le bonheur de la vie dans la solitude du Bocage et plus tard, en 1823, racontant les impressions de la journée, il dit :

« 28 août.... — J'ai revu aujourd'hui avec délices tous les travaux de la » moisson : j'ai vu scier, j'ai vu lier, j'ai vu charrier. Rien ne me plaît » comme un atelier de moissonneurs dans un champ ; j'aime à voir les jeunes » garçons se hâter et défier les jeunes filles qui scient encore plus vite qu'eux. » J'aime à entendre le joyeux babil des moissonneurs. J'aime à voir glaner » le pauvre ; laissez-lui quelques épis de plus :

» Laissez à l'indigent une part des moissons.

» J'aime tous les travaux champêtres : en mars, je ne connais rien de beau, » de riant, de magnifique comme un beau champ de blé qui rit sous les » premières haleines du printemps. Depuis trente ans je m'occupe de l'étude » de la nature ; je l'observe sans cesse, je m'étudie sans cesse à la prendre » sur le fait. »

Puis à côté il écrivait ces notes remarquables (1) :

« Je suis presque bien aise d'avoir appris le grec tard. Cela présente la » pensée sous de nouvelles couleurs et ouvre à l'esprit de nouveaux horizons. » L'étude d'une langue, et surtout d'une langue très-riche et qui a de belles » formes, retrempe et rajeunit l'imagination. Avant de lire Homère dans le

(1) Nous sommes heureux d'exprimer ici notre reconnaissance envers M. de Chenedollé, fils aîné de notre poète, qui nous a communiqué ces notes précieusement conservées.

» grec, je pressentais tout ce qu'il y avait dans l'expression grecque. J'étais
» arrivé là par une sorte de sagacité, par cette prévision poétique qui devine
» sûrement les poètes : la langue grecque est la langue aux mille aspects, aux
» mille couleurs ; c'est un prisme continuel. Chaque mot de cette poésie jette
» sur la pensée un arc-en-ciel. »

Chenedollé jouissait à peine de ce bonheur si pur que lui donnaient la littérature, les champs et les sites délicieux du Bocage, qu'il lui fallut quitter sa famille, le Coisel, ses livres pour fuir au plus vîte les dangers de la révolution, dont l'orage devenait chaque jour plus menaçant. Indépendamment de son titre de noble, ne suffisait-il pas d'avoir quelque mérite littéraire pour devenir *suspect ?*

Il partit pour l'émigration en septembre 91 ; il fit deux campagnes dans l'armée des Princes et séjourna en Hollande pendant les années 93 et 94.

On sait que beaucoup de jeunes gens de famille servirent sous le drapeau de l'émigration. Chateaubriand et autres jeunes nobles qui commençaient à se faire un nom dans le monde littéraire, se trouvèrent ainsi réunis sur la terre étrangère. La communauté de goûts et de malheurs forma bientôt des sociétés savantes de jeunes Français qui cherchaient dans l'étude des belles lettres la consolation de l'exil.

Chenedollé vint à Hambourg. Rivarol, qui brillait déjà comme homme d'un esprit fécond en saillies piquantes et originales, y arriva de Londres. Chenedollé voulut le connaître. Nous trouvons dans ses papiers un récit qui a pour titre : *Ma première visite à Rivarol*, dans lequel il dit avec une vivacité de style

et de narration qui peint l'enthousiasme dont il était animé, quel bonheur il éprouva, après bien des difficultés, à obtenir de l'un de ses meilleurs amis, M. le marquis de la Tresne, de le présenter à Rivarol avec lequel il était lié. Nous regrettons de ne pouvoir citer en totalité cette note très-remarquable, mais trop longue pour trouver ici sa place; elle présente cependant trop d'intérêt pour être supprimée entièrement. C'est le portrait de Rivarol peint par Chenedollé.

« Rivarol habitait Ham, village à une demi-lieue de Hambourg, dans une » maison de campagne fort agréable. C'était le 5 septembre 1795, jour que » je n'oublierai jamais. Il faisait un temps superbe, calme et chaud et tout » disposait l'âme aux idées les plus exaltées, aux émotions les plus vives et » les plus passionnées. Je ne puis dire quelle sensation j'éprouvai quand je » me trouvai à la porte de la maison; j'étais ému, tremblant, palpitant » comme si j'allais me trouver en présence d'une maîtresse adorée et redoutée. » Mille sentiments confus m'oppressaient à la fois : le désir violent d'entendre » Rivarol, de m'enivrer de sa parole, la crainte de me trouver en butte à » quelques-unes de ces épigrammes qu'il lançait si bien et si volontiers, la » peur de ne pas répondre à la bonne opinion que quelques personnes avaient » cherché à lui donner de moi, tout m'agitait, me bouleversait, me jetait » dans un trouble inexprimable; j'éprouvais au plus haut degré cette fasci- » nation de la crainte, quand enfin la porte s'ouvrit. On nous introduisit » auprès de Rivarol, qui en ce moment était à table avec quelques amis. Il » nous reçut avec une affabilité caressante, mêlée toutefois d'une assez forte » teinte de cette fatuité de bon ton qui distinguait alors les hommes du » grand monde (Rivarol avait, comme on sait, la prétention d'être un » homme de qualité). Toutefois il me mit bientôt à mon aise en me disant » un mot aimable sur mon ode à Klopstock, que j'avais fait paraître depuis » peu. — « J'ai lu votre ode, — me dit-il, — elle est bien; il y a de la verve, » du mouvement, de l'élan. Il y a bien encore quelques *juvenilia,* quelques » images vagues, quelques expressions ternes, communes ou peu poétiques; » mais d'un trait de plume il est aisé de faire disparaître ces taches-là. » J'espère que nous ferons quelque chose de vous : venez me voir, nous

» mettrons votre esprit *en serre chaude*, et tout ira bien. Pour commencer, » nous allons faire aujourd'hui une débauche de poésie. »

« Il commença en effet, et se lança dans un de ces monologues où il était » vraiment prodigieux.

» Il passa en revue presque tous les principaux personnages littéraires du » 18e siècle et les jugea d'une manière âpre, tranchante et sévère. Voltaire, » Buffon, Montesquieu, Thomas, Rousseau furent jugés successivement. » Jamais Rivarol ne justifia mieux son surnom de Saint-Georges de » l'épigramme. Pas un n'échappait à l'habileté désespérante de sa pointe. » Là passèrent tour-à-tour transpercés coup sur coup et l'abbé Delille, qui » n'est qu'un rossignol qui a reçu son cerveau en gosier ; — Cérutti, qui » a fait des phrases luisantes sur nos grands hommes de l'année dernière, » espèce de limaçon de la littérature qui laisse partout où il passe une trace » argentée, mais ce n'est qu'écume et bave ; — et Chamfort qui, en entrant » à l'Académie, ne fut qu'une branche de muguet entée sur des pavots ; — et » Roucher, qui est en poésie le plus beau naufrage du siècle ; — et Chabanon, » qui a traduit Théocrite et Pindare de toute sa haine contre le grec ; — et » Fontanes, qui passe son style au brunissoir et qui a le poli sans l'éclat (1); » — et Le Brun, qui n'a que de la hardiesse *combinée* et jamais de la hardiesse » *inspirée ;* — et Mercier, et l'abbé Millot, Condorcet, Target, Mirabeau. » Il termina en disant de ce dernier : « C'est l'Attila de l'éloquence, mais s'il » y a dans ses gros livres quelques phrases bien faites, elles sont de Chamfort, » de Cérutti et *de moi.* »

« Trois heures, — continue Chenedollé, — s'écoulèrent dans ces curieux » et piquants entretiens et me parurent quelques instants. Le soleil cependant » avait disparu de l'horizon, et la nuit qui tombait nous avertit qu'il était » temps de nous retirer.»

Telle est l'esquisse bien abrégée du portrait de Rivarol que nous devons à Chenedollé :

» Pendant deux ans, — dit-il, — que je passai avec lui, je ne fis presque » rien. Mon génie étonné tremblait devant le sien, il m'avait dompté, j'étais

(1) Rivarol aurait dû profiter du procédé ; cela n'aurait pas mal fait de délustrer un peu son style : il brille trop. — (CHENEDOLLÉ.)

» devenu l'esclave de sa pensée, et je n'avais conservé de puissance que pour
» l'admirer. »

Mais si Chenedollé admirait en lui l'homme d'un esprit extraordinaire, il blâmait les mœurs et le cœur de celui qui s'érigeait en censeur impitoyable; il vit que toute cette verve étonnante *manquait de probité* (1); l'esprit s'élevait, mais l'homme s'abaissait, et bientôt toutes ces phrases brillantes, ces saillies spirituellement piquantes, écrites sur de petites feuilles de papier enfilées par liasses ou entassées confusément dans de petits sacs, furent égarées et en partie perdues. C'est à Chenedollé, c'est à sa persévérance à recueillir les notes et les bons mots de Rivarol, à rassembler plus tard les papiers que le frère de celui-ci possédait encore, que nous devons cet ouvrage qui a pour titre : *Esprit de Rivarol.* Dans la notice qui est en tête de cet ouvrage, Chenedollé a cité beaucoup d'anecdotes fort intéressantes sur la vie de celui qui, à la fin du dernier siècle, était connu dans le monde brillant sous le titre *modeste* de Dieu de la conversation. Il cite entr'autres ce petit impromptu à la Reine qui eut beaucoup de succès. C'est un masque en chauve-souris qui lui parle au bal :

« Puisque le sort m'a fait chauve-souris,
» Je vois en vous le bel astre des nuits;
» Il faut de sa métamorphose
» Que chaque être garde le ton :
» Car si j'étais un papillon
» Je vous prendrais pour une rose.»

(1) Expression de Chenedollé.

Chenedollé résume ainsi son jugement sur le mérite littéraire de cet auteur :

« Il participait, — dit-il, — de l'énergie de Montesquieu, de la verve de » Diderot, de la finesse de Fontenelle et de la vivacité de Piron. »

Malheureusement il ressemblait trop à ce dernier du côté des mœurs. Aussi Chenedollé, qui avait pendant deux ans travaillé avec lui, spécialement à son nouveau dictionnaire sur l'universalité de la langue française, rompit entièrement en disant :

« J'adore le talent de Rivarol, j'aime sa personne ; mais je ne le reverrai » plus. »

Ses relations avec Rivarol eurent une influence immense sur l'avenir littéraire de Chenedollé. Ce fut Rivarol qui lui suggéra l'idée de son poème *le Génie de l'Homme*.

« Un soir, — dit-il, — il rentrait chez lui, après avoir dîné chez le juif » Cappadoce. Il était fort gai et son imagination était montée sur un ton » très-élevé. Nous parlâmes poésie, et, dans un moment de verve, étant » mécontent des vers de Voltaire et de Le Brun sur le système du monde, » il s'écria : « Voici ce que l'on aurait dû dire là-dessus, » et tout-à-coup il » trouva quelques belles paroles sur le mouvement des astres et la grande » économie des cieux. Ces images me frappèrent tellement, que deux jours » après je les rapportai en vers à Rivarol, qui en parut extrêmement content, » et qui me dit qu'il fallait entreprendre le poème de *la Nature,* poème qui » avait été manqué deux fois dans notre langue par Le Brun et Fontanes. » Dès ce moment, l'ouvrage fut comme arrêté dans ma tête et devint la » principale occupation de ma pensée. »

Le poème *le Génie de l'Homme* fut donc commencé en 1797, mais il ne fut publié qu'au printemps de 1807. Dans cet espace de dix ans, Chenedollé revit

souvent, corrigea et augmenta peut-être cet ouvrage; mais ses plus belles inspirations poétiques ont dû commencer à se révéler au milieu de cette société de savants, dans les conférences plus ou moins intimes de ces hommes de génie français et étrangers. C'est là que son esprit, trop plein de ces merveilleuses conceptions, *déborda*, suivant son expression, et qu'il écrivit ses premiers vers.

Nous avons dit que Chenedollé avait présenté à Rivarol son ode à Klopstock. Nous savons quel fut son jugement sur ce premier fruit de la muse de notre poète.

Klopstock, auteur de la *Messiade*, était à l'Allemagne ce que le Dante et Milton ont été à l'Italie et à l'Angleterre. Son nom était à la tête des plus illustres dans le monde littéraire, lorsque Chenedollé vint, en 1795, à Hambourg, où résidait Klopstock. Chenedollé comprit bientôt à quelle hauteur ce poète s'était élevé; il se mit à l'étudier : il était temps que notre exilé se fît connaître du cercle littéraire dans lequel il vivait.

La *Messiade*, poème épique en langue allemande, exigeait de Chenedollé une étude d'autant plus sérieuse et pénible que, pour en comprendre les beautés, la hardiesse de la composition, la richesse de la langue qui, âpre et rude dans la conversation, devient douce et mélodieuse dans la poésie, il lui fallait l'ardent amour du travail dirigé par le génie. Ce génie de la littérature, qui fit le charme et le bonheur de la

vie de Chenedollé, lui offrit l'entrée du monde savant et lui dit :

Invente, tu vivras !.... à la postérité.

Chenedollé composa donc en l'honneur de Klopstock l'ode qui a pour titre l'*Invention.*

Dans cette ode, le poète apercevant la gloire promise au génie qui éclairerait l'univers, jure par les Dieux de la poésie de lui consacrer ses plus nobles cantiques.

Mais où est ce génie qui

Saura, toujours hardi, toujours loin de la terre
Planer sur l'aîle du tonnerre
Et se reposer dans les cieux.

Un ange lui apparaît et lui dévoile les riches tableaux de la *Messiade;* vient ensuite la description des plus belles conceptions de ce poème, qui n'a pas moins de vingt chants et qui se termine par l'entrée du Messie dans les Cieux.

Voyez les planètes rivales
Jetant des palmes triomphales
Applaudir à l'éclat de ce jour éternel :
Il s'avance et, parmi les hymnes du cortége
Que sa divinité protége,
S'assied au trône paternel.

Notre imagination s'exalte à tant de pompe et de majesté divine : à voir les cieux s'agiter à ce triomphe du Messie, il nous semble un de ces tableaux empruntés à la poésie sacrée, dans lesquels l'univers s'abaisse devant la puissance du Créateur.

Les deux dernières strophes sont consacrées à la gloire de Klopstock, que Chenedollé élève au-dessus d'Homère et de Virgile.

Vieux et sublime Homère, astre de tous les âges,
Harmonieux Virgile, orgueil du nom Romain,
Et vous, Tasse et Milton, leurs vivantes images,
Les ans vous courberont sous leur sceptre d'airain :

Un jour, hélas ! l'ignorance et les crimes
Plongeront vos fastes sublimes
Dans les gouffres muets du temps.

Mais le Temps, ô Klopstock, sur tes pages divines
N'osera déployer son bras dévastateur ;
Dans ce dernier jour même où le monde en ruines
Verra planer sur lui l'ange exterminateur,
Urim (1) sur ses aîles dorées
Doit, vers les voûtes azurées
Porter tes vers, ravis au trépas envieux ;
Là, chantés dans le sein des sacrés édifices,
Ils feront encor les délices
Des chœurs innombrables des Cieux.

Ces strophes sont très-belles, mais le poète a trop cédé à son inspiration dans la comparaison qu'il fait entre Klopstock et Homère. Jamais la gloire de Klopstock n'atteindra la gloire immortelle d'Homère et de Virgile. Chenedollé le savait; il a fait une ode à Homère, dans laquelle il dit :

Homère, accepte mon hommage,
Salut, génie universel !
Chaque siècle à ta grande image
Apporte un tribut solennel.

Chenedollé s'est élevé dans cette ode à Klopstock à la hauteur de la plus belle poésie ; son trait est hardi, son ton est sublime. Le génie qui conduit le poète

(1) L'ange auquel, suivant Klopstock, est confiée la garde de la terre.

soutient son vol à la hauteur du sujet; il ne peut lui ouvrir les portes de l'immortalité en des vers plus beaux que ceux que nous venons de citer. Nous reconnaîtrons toutefois avec Rivarol qu'il y a encore quelques mots qui, bien que très-poétiques, n'ont pas une expression d'une justesse irréprochable; mais il y a tant de beautés, qu'il faut excuser ces *juvenilia;* aussi Klopstock accueillit Chenedollé avec la plus grande bienveillance lorsqu'il lui lut cette ode. Elle parut lui faire le plus grand plaisir. Il dit qu'il attachait un grand prix à être loué par un Français, et surtout en vers.

Chenedollé a laissé dans ses notes un portrait de Klopstock.

« Lorsque je fus admis pour la première fois en sa présence par La Tresne, » — dit-il, — je crus être admis en présence du Génie. Je vis un petit » homme d'une figure douce et riante. Je ne lui trouvai point du tout cet air » de réserve, cet air diplomatique dont parle Goëthe ; je lui trouvai au » contraire un air ouvert et plein de franchise. Je n'ai jamais vu de figure » de vieillard plus aimable et plus prévenante. Il avait surtout un sourire de » bonté si parfait, qu'il vous mettait tout de suite à votre aise......

» Dès la seconde entrevue, il me parla de son goût, de son amour pour » l'exercice du patin : il paraît que chez lui c'était une espèce de manie, car » ce fut aussi une des premières choses dont il s'entretint avec Goëthe. Je » lui trouvai la candeur d'un enfant et le génie d'Homère. »

Chenedollé publia, cette même année 1795, une autre ode en l'honneur du génie de Buffon.

Il a dit quel enthousiasme lui avaient inspiré, pendant ses promenades sur les côteaux de Burcy, les savantes et riches descriptions de Buffon, le style noble et élégant de ses ouvrages.

Le Brun, contemporain et ami de Buffon, avait déjà publié deux odes, l'une contre ses détracteurs, l'autre à l'occasion d'une grave maladie qui fit craindre pour ses jours; mais il appartenait à Chenedollé de célébrer le génie immortel de Buffon, qui venait de mourir :

Majestati Naturæ par Ingenium !

Dans une ode en dix-sept strophes et en vers inégaux, Chenedollé célèbre les nobles travaux de celui qui, étendant à toute la nature ses recherches profondes, apprit à l'homme à connaître les Cieux, la terre, et à approfondir les merveilles de sa propre existence.

Buffon n'est plus !
Salut, Platon moderne ! ô toi dont le génie
Traça si fièrement tant d'immortels tableaux !
De quels traits vigoureux et brillants d'harmonie
Tu peignis ces volcans aux mille soupiraux !

Le poète, qu'inspire le chantre des Cieux, en dévoile la divine harmonie et semble les appeler à chanter avec lui la gloire immortelle de Buffon :

Mais Vesper par degrés a replié ses voiles,
Le Ciel ouvre à mes yeux sa vaste profondeur,
Et, sur le front du soir, allumant les étoiles,
Fait de mille astres d'or rayonner la splendeur.
Au sein de cette ombre opulente,
Des nuits la robe étincelante
Fait flotter, dans ses plis, leurs orbes radieux;
A l'aspect enflammé de l'Empyrée immense
Mon hymne sacré recommence
Et je dis au peintre des Cieux :

« Salut, divin Buffon, noble fils d'Uranie !
» Accepte mon hommage, ô moderne Platon,

» Toi dont le poétique et sublime génie
» Sut prêter tant d'éclat au compas de Newton !
» Des globes marquant les distances,
» Tu fis entrer dans tes balances
» La terre et le soleil et les célestes corps ;
» Et ta main, combinant deux puissances contraires,
» Fixa l'équilibre des sphères
» Et régla leurs vastes accords. »

Il nous suffirait, pour faire admirer la richesse poétique de ces deux strophes, de les comparer avec le même tableau fait par Le Brun [1] :

La nuit dérobe en vain l'Olympe dans ses voiles,
Ton sublime regard y poursuit les étoiles,
Tu vois dans l'avenir s'éclipser leurs flambeaux :
Et, d'un œil de cristal armant la faible vue,
Ton audace imprévue
Dans les cieux étonnés surprend des cieux nouveaux.

Là, dans l'immensité l'éther roule ses ondes,
Des milliers de soleils, des millions de mondes,
Deux forces balançant tous ces globes divers,
Les éléments rivaux, l'équilibre et la vie
Composent l'harmonie,
L'édifice mouvant de ce vaste univers.

Eh ! quel autre eût tracé de ces orbes immenses
La figure, le cours, les erreurs, les distances ?
Quel autre osa peser ces corps impérieux ?
Ce n'est plus Jupiter, c'est toi, divin génie,
Qui, sous l'œil d'Uranie,
Tiens d'un bras immortel la balance des cieux.

Tel éclatait Buffon !................

(1) Livre II, ode v. — Poésies de Le Brun.

Chenedollé disait de Le Brun : « Il a du souffle,
» mais un souffle qui n'allume pas la flamme. »

Ce jugement est vrai pour plusieurs pièces de Le Brun; il faut reconnaître cependant que dans cette ode il s'est aussi inspiré du génie de Buffon (A) : il y a du feu et de la vivacité dans le style, mais combien celui de Chenedollé n'est-il pas plus noble et plus riche en expressions qui peignent la majesté et la grandeur ! L'un et l'autre poète a des idées bien dignes de son sujet; mais Chenedollé a plus de fierté dans le ton de son chant; son ode paraît être le fruit d'une inspiration plus facile et plus naturelle; ses expressions ne sont pas de vains ornements poétiques, chaque mot peint une idée, comme dans cette dernière strophe :

Salut encore, ô toi, dont les savantes veilles
Epuisant les secrets de ce grand univers,
De la création ont sondé les merveilles
Et peint en traits de feu tant d'animaux divers !
Leurs noms, leurs mœurs, leurs habitudes,
Objets constants de tes études,
Rien ne peut éviter tes regards éclatants,
Et ton génie immense, égal à la nature (1),
A reproduit dans ta peinture
Tous les êtres et tous les temps.

Cette ode eut le plus beau succès dans le monde littéraire. Imprimée à Hambourg en même temps que l'ode à Klopstock, elle contribua avec elle à donner à

(A) Voyez à la fin de cette notice les Notes par ordre alphabétique, trop longues pour être insérées dans le corps de l'ouvrage.

(1) Majestati naturæ par ingenium.

Chenedollé un rang élevé parmi les poètes de la société de Hambourg. Ce cercle de savants avait fondé un journal littéraire, le *Spectateur du Nord*. Ces deux odes y furent publiées, et Chenedollé put savoir quel jugement on portait déjà sur ses œuvres poétiques.

Vingt ans plus tard, cette ode, le *Génie de Buffon*, mérita à Chenedollé une nouvelle gloire. Il concourut aux Jeux Floraux de Toulouse en 1817, et celui qui dans les champs s'était enthousiasmé du génie de l'immortel Buffon, remporta le prix (1) décerné à la plus belle composition poétique faite en son honneur.

Une troisième ode intitulée : *Michel-Ange* ou la Renaissance des arts, fut publiée en février 1797 dans le *Spectateur du Nord*.

Chenedollé peint dans cette ode *la chute de Rome* entraînant celle des beaux-arts :

Michel-Ange accourt plein d'ardeur
Vers ces vieux monuments, théâtres de ravages,
Où les siècles et Rome ont mêlé leur grandeur.
Il parle : à sa voix le Génie,
Honteux de son ignominie,
D'un sommeil de mille ans secoua le fardeau ;
Et soudain, s'agitant sous les marbres antiques
Et sous les débris des portiques,
Les arts s'élancent du tombeau.
O Rome ! sors de tes ruines,
Grande Ombre ! renais à sa voix,
Fais revivre à jamais l'honneur des Sept-Collines,
Sois la reine du monde une seconde fois !

(1) Ce prix était une amaranthe d'or.

Michel-Ange a dit : Tout respire ! Cette renaissance des arts à la voix de Michel-Ange est peinte avec une grande largeur de composition poétique.

L'un de nos plus illustres littérateurs (1) a dit que l'inspiration lyrique s'est éteinte à chaque siècle depuis la littérature ancienne. Ce jugement ne paraîtra-t-il pas sévère en lisant l'ode que nous citons :

Faux dieux ! renversez-vous. Voici le sanctuaire
Où, dans sa grandeur solitaire,
Réside à jamais l'Eternel.

C'est lui, c'est son flambeau qui nous guide dans le temple :

Il fit luire à la fois, sur la modeste Rome,
Les trois flambeaux des arts par ses mains allumés;
C'est par ses soins que l'Italie,
De ses chefs-d'œuvre enorgueillie,
De l'univers encore a conquis les regards.

Le poète termine par cette invocation au Dieu des beaux-arts :

O toi que la gloire environne
De ses feux les plus éclatants,
Toi que les arts ont ceint d'une triple couronne
Que ne pourront flétrir les outrages du temps,
Vois, vois ta patrie éplorée
Payer à ton ombre sacrée
L'honorable tribut de son long souvenir (2);
Souris du haut des cieux à ses justes hommages,
Et, planant par-delà les âges,
Embrasse tout ton avenir.

(1) Villemain, *Cours de Littérature*.
(2) Allusion à la fête que l'on célèbre tous les ans à Florence en l'honneur de Michel-Ange.

« Chenedollé, — dit le *Spectateur du Nord*, — aspirait à célébrer tour-
» à-tour les rois du pinceau, de la lyre et de la pensée, et à caractériser leur
» génie par le ton même des chants qu'il leur consacrait. Il fallait dans cette
» œuvre, pour y réussir, élévation, variété et souplesse. Chenedollé a surtout
» l'élévation et le souffle. »

Ces odes ne parurent en France qu'en 1820, dans le recueil des études poétiques.

Le *Spectateur du Nord* contient encore quelques articles en prose de Chenedollé : un essai sur les traductions, sur la manière de traduire les poètes. Il a spécialement appliqué ses principes à trois odes d'Horace, qu'il traduisit en prose en juillet 1797. Ces trois odes sont : *Sic te diva potens; Pastor cum traheret* et *Qualem ministrum fulminis*, etc.

« Ce qui caractérise particulièrement Horace, — dit Chenedollé, — c'est
» la précision du style et l'audace des images : deux qualités qui sont l'âme
» de la poésie lyrique... C'est donc à rendre ces deux caractères distinctifs
» que je me suis spécialement attaché. Pour y parvenir, je n'ai le plus
» souvent fait que rendre image pour image, et me jeter dans les moules
» que m'offrait le poète romain, afin d'y moduler mon expression sur la
» sienne.... et, lorsque notre langue résistait à l'expression latine (ce qui
» m'est arrivé beaucoup plus rarement qu'on ne pourrait le croire), j'ai
» cherché l'image correspondante. »

On voit qu'avec un tel système, la traduction devait s'enrichir fidèlement de toutes les beautés du plus élégant et du plus aimable des poètes latins.

Chenedollé fit encore une analyse du poème des *Plantes* de Castel, qui venait de paraître (juin 1797). Castel était de Vire comme Chenedollé, il était plus âgé de dix ans; plus que lui, il était homme politique, il fut maire de sa ville natale pendant la Révolution,

puis député à l'assemblée législative, et, après la restauration des études, il professa les belles-lettres au collége Louis-le-Grand. Chenedollé reconnaissait que Castel était un homme de mérite et du talent le plus aimable; « mais il a, — dit-il, — trop d'amour-propre : il se met, je crois, au-dessus de Fontanes et de Delille. » Chenedollé a su reconnaître plus d'une fois le talent poétique de Castel et spécialement dans une note du IIe chant du *Génie de l'Homme*, où il cite la description d'une scène de la zône torride tirée du poème des *Plantes :* ouvrage où respire, — dit-il, — *la grâce la plus douce et le goût le plus pur de l'antiquité.*

Chenedollé, qui travaillait à son poème de *la Nature* (le Génie de l'Homme), avait besoin de ces inspirations que la nature seule pouvait lui donner pour tracer ses tableaux sublimes. — Il alla, en quittant Hambourg, les emprunter aux montagnes et aux glaciers de la Suisse; il y arriva vers la fin de l'été de 1797.

« Nous partîmes de Berne, — dit-il, — pour le voyage des Hautes-Alpes, » le 12 septembre 1797. Nous allâmes coucher à Interlaken. C'est là que j'eus » pour la première fois la sensation des hautes montagnes. Le lendemain, » nous nous rendîmes à Lauterbrund : c'est dans ce voyage que j'ai joui le » plus complètement de mon être et que j'ai été enlevé le plus parfaitement à » toutes les misères, à tous les soins, à tous les chagrins de la vie. »

Alpes ! combien de fois les sapins de vos faîtes
Sous leurs ombrages m'ont caché !
Oh ! qu'alors de vos grandes scènes
J'aimais à retracer les sublimes tableaux :
Vastes glaciers ! vieux monts ! vos pompeux phénomènes
Renaissaient tous sous mes pinceaux ! (1)

(1) *Etudes poétiques*, liv. I, ode XXI.

Telle était la vie de Chenedollé dans ce pays de montagnes : écrivant ses impressions et recherchant la société des gens de lettres.

En Suisse, il ne manqua pas d'aller visiter à Coppet cette femme célèbre « qui, — dit-il, — avait » plus d'esprit qu'elle n'en pouvait mener, » Mme de Staël, et comparant son esprit avec celui de Rivarol dont il était encore enthousiasmé,

« Tout l'esprit de Mme de Staël était, — dit-il, — dans ses yeux qui étaient » superbes. Au contraire, le regard de Rivarol était terne, mais tout son » esprit se retrouvait dans son sourire, le plus fin et le plus spirituel que » j'aie vu, et dans les deux coins de sa bouche qui avait une expression » unique de malice et de grâce. »

Chenedollé trouva à Coppet, pendant son séjour, Benjamin Constant et quelques hommes déjà célèbres comme lui dans la littérature et dans la politique. Mme de Staël se plaisait à discourir avec eux sur les sujets qu'elle traitait dans ses écrits.

« Elle mettait sur le tapis, à dîner ou le soir dans le salon, l'argument du » chapitre qu'elle voulait traiter, vous provoquait à causer sur ce texte-là, » le parlait elle-même dans une rapide improvisation, et le lendemain le » chapitre était écrit. »

C'est dans ces réunions qu'eurent lieu les premières discussions littéraires sur le genre classique et sur le genre romantique.

Nous voyons, en Suisse comme à Hambourg, Chenedollé se placer dans cette sphère littéraire qui était sa vie, et qui changea des jours d'exil en des jours de bonheur.

. . . . Illustres exilés,
Dans les cieux paternels luit un astre plus doux,
Le matin du retour brille déjà pour vous;
Vous foulerez encore une terre chérie
Et vous allez revoir le ciel de la patrie.

Mme de Staël, qui s'intéressait vivement à Chenedollé, dont elle connaissait les belles poésies, travailla à sa radiation de la liste des émigrés. Elle le fit rentrer en France et alla le conduire un matin chez Fouché. Celui-ci, qui avait été le professeur de Chenedollé au collége de Juilly, le regarda d'abord de son air froid et politique; puis tout-à-coup il le reconnut et l'accueillit avec la physionomie de l'ancien professeur (1).

Chenedollé ne revint pas de suite sous le toît paternel, il resta trois ans à Paris; son nom y était déjà connu, ses relations avec les personnages les plus éminents dans la littérature lui facilitèrent l'entrée du monde savant. A cette époque de la renaissance de la religion et des beaux-arts, Paris fut le point de ralliement de tous les talents et de tous les beaux esprits épars ou exilés loin de la mère-patrie; chacun sentait le besoin d'y voir rassembler les débris de cette société française, noble de cœur et d'esprit, et d'y apporter le fruit des travaux de l'exil et de la solitude. Chenedollé avait déjà marqué son rang parmi les poètes par les odes publiées dans le journal de Hambourg : on savait qu'il travaillait à son poème

(1) M. Thomas Cauvin, né à Caen, savant oratorien, auteur de plusieurs ouvrages fort remarquables sur la statistique du département de la Sarthe, avait été aussi le professeur de Chenedollé au collége de Juilly.
Le maître et l'élève se reconnurent en 1833, au congrès scientifique de Caen.

de *la Nature;* les premiers chants avaient été lus à quelques amis. On connaissait aussi ses anciens rapports d'amitié avec Rivarol et la protection dont l'honorait Mme de Staël. Il fut donc accueilli avec bienveillance dans le salon de Mme de Beaumont, fille de M. de Montmorin, ancien ministre des affaires étrangères.

Cette femme, dont Chateaubriand a peint l'esprit et les grâces dans un ravissant tableau des *Mémoires d'outre-tombe*, réunissait, rue du Luxembourg, comme dans le siècle précédent Mme de Rambouillet, une société choisie parmi les hommes remarquables par l'esprit et les talents.

« Autour de Mme de Beaumont, — dit M. Paul Raynal (1), — s'était formé » à Paris un des petits cercles où s'assemblaient, vers la fin du siècle dernier, » les débris échappés à la tourmente révolutionnaire. Cette réunion, peu » nombreuse, se distinguait par une simplicité charmante. On se réunissait » chaque soir dans le salon de Mme de Beaumont, sans autre dessein que celui » de se voir, de causer, de se féliciter de vivre encore. »

« Paisible société, — disait Joubert, — où n'avait accès aucune des pré- » tentions qui peuvent désunir les hommes; où la bonhomie s'unissait à la » célébrité; où, sans y penser, on se faisait une occupation assidue de louer » tout ce qui est louable, où l'on ne songeait qu'à ce qui est beau; paisible » société dont les débris ne se réuniront jamais que pour s'entretenir entr'eux » de celle qui en était le nœud et qui les avait rassemblés. »

« Je voudrais nommer tous les membres de cette réunion trop tôt dispersée. » Les plus fidèles étaient MM. Pasquier, Molé, de Vintimille, de Duras, » de Levis (2). Joubert y avait conduit M. de Fontanes et il y introduisait » M. de Chateaubriand, — M. de Chateaubriand devenu bientôt le dieu du » temple. »

(1) Voyez *Pensées, Essais, Maximes et Correspondances* de J. Joubert, recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal. Vol. I, p. 39, 2e édition. 1850.

(2) M. Raynal oublie de citer parmi les amis de Mme de Beaumont Lucie de Chateaubriand, Mme de Caud.

On voit que le salon de Mme de Beaumont, formé sous les mêmes auspices littéraires et de vertu que celui de Mme de Rambouillet, eut du moins l'honneur de conserver purs de la corruption du siècle les personnages qui y étaient admis : s'il n'eut pas toute l'autorité et l'influence de l'hôtel de Rambouillet sur la littérature française, il exerça sur elle cet empire, il inspira cette confiance que donne la discussion sérieuse entre des savants qui ne recherchent que ce qui est vraiment beau et rigoureusement pur dans l'intérêt de la science. Toutes ces poésies galantes, ces compositions d'autant plus applaudies qu'elles étaient plus fantastiques ou sentimentales ou *incroÿables*, qui firent du salon de la chaste Catherine de Vivonne une petite cour à côté de celle du grand monarque, toutes ces folies furent bannies de la société littéraire de Mme de Beaumont; elle savait, avec un charme indicible, enchaîner autour d'elle tous ces personnages qui ont depuis un demi-siècle marqué si haut leur place dans le monde politique et littéraire.

Pourquoi ne fut-il pas donné à cette femme charmante, comme à Mme de Récamier, de recevoir pendant une longue vie les hommages de ceux qui ont conservé pour sa mémoire de si pieux souvenirs! Elle mourut à Rome le 4 novembre 1803, et Chateaubriand, qui reçut son dernier soupir, nous a conservé les tristes détails des derniers instants de sa vie.

Chenedollé puisa dans le salon de Mme de Beaumont cette pureté, cette sévérité de style qu'il a conservée dans ses ouvrages avec un rigorisme qui, à ses yeux,

n'était qu'un devoir, mais qui eut plus tard une influence fâcheuse sur le succès de ses compositions littéraires, parce qu'il en retarda beaucoup trop longtemps la publication.

Chenedollé se faisait remarquer au sein de cette société par un caractère aimable, par une imagination vive et féconde en saillies pleines d'esprit et d'à-propos; sa plaisanterie animée courait sur la surface des choses, et sa critique sérieuse et raisonnée en attaquait le fond; mais parfois la mélancolie, que quelques chagrins de famille répandaient sur sa vie, lui fit donner dans l'intimité le titre familier de l'*aimable corbeau*.

Chenedollé comptait alors parmi ses amis les plus dévoués Chateaubriand, Joubert et Fontanes : sa gloire littéraire eût brillé d'un plus vif éclat s'il eût publié son poème de *la Nature* au sein de ce cercle de nobles savants, qui inauguraient un nouveau siècle avec le feu de leur génie. Il se lia intimement avec Chateaubriand :

« A 30 ans, — dit-il, — nous nous sommes connus à Paris Chateaubriand » et moi; il arrivait de Londres, moi de Suisse. Nous étions tous deux » émigrés. Nous avions même âge, mêmes goûts, même amour de l'étude, » même désir de la gloire. Nous méditions tous deux de grands ouvrages; » jusque-là tout se ressemble. Pendant plus de deux ans, nous ne fûmes » presque pas un seul jour sans nous voir; mais bientôt nos chemins se » séparèrent, notre fortune devint toute différente. »

Chenedollé tomba malade, il quitta Paris et rentra à Vire dans sa famille, le 5 août 1802, après onze ans d'exil.

Il chanta le bonheur de son retour au Coisel dans

une ode consacrée à l'éloge de la Neustrie. Dans cette ode, que Chenedollé n'a fait connaître qu'en 1834 (1), et encore grâce aux sollicitations de son fils, il célèbre les beautés et la richesse de son pays, comparées avec celles des lieux qu'il a parcourus pendant son exil; il chante la gloire des grands hommes qui l'ont illustré. L'amour de la patrie, le bonheur du retour, l'enthousiasme pour la gloire et l'honneur de la Neustrie, ne pouvaient être peints et chantés avec plus de bonheur que par Chenedollé dans cette ode qui devrait être gravée dans les souvenirs de tous les Normands.

O ma belle et noble patrie,
Terre aux vaillants héros, terre aux fertiles champs,
Lieux où j'ai reçu le jour, magnifique Neustrie,
Reçois l'hommage de mes chants (2).

Dans son château du Coisel, Chenedollé entretint une correspondance fort intime avec Chateaubriand. Nous avons vingt-trois lettres de l'auteur du *Génie du Christianisme* adressées à Chenedollé, dans lesquelles, jusqu'en 1806, il lui exprime, dans les termes les plus affectueux, l'intérêt qu'il prend à son avancement.

Chateaubriand sollicitait très-vivement une place de secrétaire d'ambassade dès 1802; il fit revenir Chenedollé à Paris, où, disait-il, sa présence était nécessaire pour lui trouver une place.

« Rester à Vire, — lui écrivait-il le 27 novembre 1802, — c'est vous » enterrer tout vif. »

(1) Dans le journal de Caen, l'*Ami de la Société*.
(2) Voyez cette ode, à la fin de cette notice.

Chateaubriand parvient à obtenir une place de secrétaire d'ambassade à Rome, et, le 25 mai 1803, il écrivit à M. de Chenedollé père. Il lui demandait de faire une pension à son fils, qu'il emmènerait en Italie.

Chateaubriand partit précédé de la renommée qui s'attachait au *Génie du Christianisme;* arrivé à Lyon, il écrit déjà :

« On me cite en chaire comme un Père de l'Eglise, et, si cela continue, » je serai canonisé avant ma mort. »

Cette lettre se termine par ces termes d'affection pour Chenedollé :

« Bonjour, mon cher ami, je vous aime tendrement et *pour la vie :* » comptez sur moi, aimez-moi et croyez que vous n'avez pas au monde » d'ami plus fidèle et plus dévoué. »

Et, dès le 16 juillet 1803, le jeune diplomate, qui ne peut se faire au caractère du cardinal Fesch, écrit dans les termes de la plus vive amitié qu'il ne peut « placer Chenedollé avec lui tant qu'il n'aura pas une place indépendante. »

S'il ne peut l'obtenir, il viendra, après un voyage à Athènes, s'ensevelir dans une chaumière (1), aux environs de Paris ou dans quelque province de France.

« Si vous voulez, — dit-il à Chenedollé, — venir alors y vivre et mourir » avec moi, je vous offre une durable hospitalité. »

On voit par cette lettre, et M. Gueneau de Mussy

(1) Chateaubriand réalisa ce projet en 1807. Il vint habiter une maison de campagne qu'il avait achetée dans une solitude aux environs de Sceaux. — On donnait à ce manoir, dans le pays, le nom de *Maison de la Vallée au Loup.*

l'apprit bientôt à Chenedollé (1), que la gloire commençait à agiter vivement l'imagination de l'auteur du *Génie du Christianisme.* « Le pape l'avait accueilli » avec une distinction particulière, avait été à sa » rencontre, l'avait nommé son fils, son cher » Chateaubriand. »

Tant d'honneurs ne suffisaient pas à Chateaubriand. Il était malheureux, disait-il, *d'en porter le poids.*

« Je suis si malheureux que je ne vois rien (2) ; comme littérateur, j'ai » encore de ces succès qui ne consolent de rien et qui ne mènent à rien. » Comptez toujours sur ma tendre amitié, sur ma fidélité à toute épreuve ; » Fontanes vous dira pourquoi je souffre ici, en cas que vous ne le croyiez. »

Et, le 6 mars 1804, il écrit encore à Chenedollé, qui était retourné à Vire, qu'il est nommé ministre dans le Valais ; il lui propose de l'y suivre :

« Mais peut-être, — dit-il, — ne serez-vous pas très-tenté, vu la tristesse » de la résidence que je vais occuper ; j'espère d'ailleurs ne faire qu'un très- » court séjour à Sion, et je ferai solliciter par mes amis quelque place » obscure dans une bibliothèque, qui me fixe à Paris l'hiver prochain. Si » tout cela ne vous alarme pas, venez. Nous sommes très-malheureux, et je » crois connaître les nouveaux chagrins dont vous voulez me parler. — Mon » plus grand désir est de finir ma vie avec vous ; et, si nous en avons la » ferme volonté, j'espère que nous nous réunirons un jour et que nous » achèverons ensemble cette vie *qui ne mène à rien* et qui n'est bonne à rien. » Je vous embrasse mille fois du fond de mon cœur. »

Chateaubriand, qui vient de dire que si les honneurs continuaient il serait *canonisé* avant sa mort, tombe dans un de ces instants d'incrédulité qu'il a confessés dans ses mémoires ; quant à Chenedollé,

(1) Lettre du 2 août 1803.
(2) Lettre du 24 août 1803.

Chateaubriand ne manque pas de placer à côté d'une belle proposition qu'il lui adresse, le projet d'aller s'enfermer dans une chaumière, dans une bibliothèque et d'aller planter ses choux; mais nous sommes heureux du moins de pouvoir prouver que Chateaubriand vouait à Chenedollé une amitié assez vive pour lui demander de passer sa vie avec lui, et il est permis de croire qu'à cette époque cette offre était sincère.

Pourquoi faut-il que, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand ait oublié trop facilement ces protestations d'une vive amitié (1)?

Il venait de renouveler encore à Chenedollé cette demande de se réunir sous le même toît au mois d'octobre suivant, lorsqu'un évènement grave vint enlever Chateaubriand à la diplomatie et Chenedollé à toutes ses espérances.

Chateaubriand apprit la mort du duc d'Enghien le 20 mars 1804; il envoya de suite à Bonaparte sa démission d'ambassadeur en Suisse.

Un autre malheur vint frapper les deux amis le 9 novembre 1804. Lucile de Chateaubriand, Mme de Caud, venait de mourir. Cette femme charmante, dont l'esprit et la grâce étaient bien dignes d'une amie de Mme de Beaumont, avait inspiré à Chenedollé une passion très-vive. On voit dans les *Mémoires d'outre-tombe* que des projets de mariage avaient été formés; mais cette amie délicate et tendre, qui jetait à pleines mains les grâces et

(1) Voyez plus loin le 2e chant du *Génie de l'Homme*.

les fleurs de son esprit dans deux jolis contes qui ont pour titres, l'un l'*Arbre sensible*, conte oriental; l'autre, l'*Origine de la Rose*, conte grec (1); Mme de Caud, cette sœur bien-aimée de Chateaubriand, compagne de son enfance, vint mourir à Paris dans une pension où son frère l'avait placée; elle devait être le lien de cette réunion que Chateaubriand proposait au mois d'octobre. Sa mort brisait tous les projets; nous pourrions ajouter peut-être qu'elle brisait l'avenir de Chenedollé. Dirons-nous quel profond chagrin il en ressentit; comment peindre tout ce désordre de sanglots qu'éleva dans son âme cette perte cruelle? Que de fois, en lisant ces sublimes et tristes plaintes, écho d'une douleur profonde, n'avons-nous pas regretté qu'elles n'aient pas été traduites en une élégie, digne interprète du chagrin qui, pendant plusieurs années, affecta son imagination et son cœur.

Il y a dans les conversations de Mme de Caud, que Chenedollé a conservées dans ses notes, ces éclairs d'esprit qui leur donnaient un charme inexprimable; ils sont comme le dernier reflet d'une étoile qui brille, rayonne et s'éteint.

Un tel chagrin absorbant toutes les pensées, la publication des poésies de Chenedollé fut encore

(1) Ces contes ont été publiés dans le *Mercure* du 12 mars 1803.

(2) C'est à Lucie, la plus jeune de ses sœurs, que Chateaubriand adressa cette romance pleine de grâce et de tendres souvenirs :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance, etc.

retardée. Il revint à Vire, où il reçut les consolations de sa famille et de ses amis.

L'un des plus dévoués était Joubert. Il l'avait connu dès 1800. Joubert s'était épris d'admiration pour la poésie de Chenedollé. « Ses vers, disait-il, » font sur moi l'effet du disque argenté de la » lune (1). » Et Joubert était un bon juge. Ses pensées sur la poésie, qui ont été recueillies par M. Paul Raynal, prouvent et la noblesse de son style et la pureté de son cœur. Son imagination vive, féconde, enthousiaste touchait tous les sujets avec une délitesse exquise (2). Aussi était-il placé dans la correspondance soit entre Chenedollé et Chateaubriand, soit entre Chenedollé et Fontanes, pour encourager leurs compositions littéraires, faciliter le succès de leurs publications, concilier les difficultés d'exécution, tempérer l'enthousiasme qui s'égare, se dévouer enfin avec le jugement et sévère et affectueux d'un intime ami. Ainsi, on disait de Joubert : *Il a une tête haute et calme; il a la hauteur et la sérénité de l'Olympe dans sa tête; Joubert a vêtu sa pensée d'un arc-en-ciel.*

Il écrivait à Chenedollé, le 2 janvier 1804 :

« Je ne parle pas de vos vers; ce sont là des choses sacrées qui doivent se » faire en silence, en leur temps et dans le mystère; mais je voudrais que

(1) Joubert devait sans doute cette inspiration à ce morceau du 2e chant du *Génie de l'Homme* : Le Lac de Genève au clair de la lune.

(2) Que de grâce dans la lettre adressée par Joubert à Mlle D., le 8 octobre 1819 : mélange heureux de saillies piquantes que voilent des conseils dictés par l'amitié; merveilleux enchaînement et des avis du sage et des leçons d'une exquise politesse ; tout y peint l'homme du monde qui veut sonder les plis du cœur pour y faire germer la vertu.

» vous vous fissiez un délassement et une habitude *fructueuse* de dépenser » votre savoir, et de livrer aux *eaux courantes* cette portion de votre esprit » qui ne vous servira de rien, si vous ne l'avez que pour vous. Je me donne » les mêmes conseils à moi-même. »

Chenedollé suivait bien en partie le conseil de son ami, il recueillait en notes ses pensées, mais il ne les publiait pas; celles de Rivarol eussent-elles été connues sans Chenedollé, et celles de Joubert sans M. Paul Raynal ?

Quant à Fontanes, son intimité fut d'abord moins vive, mais elle continua très-longtemps. Fontanes était aussi un admirateur de Chenedollé. Il négocia avec Michaud, Joubert et Chateaubriand la rédaction des notes que Chenedollé devait faire pour la traduction de l'*Enéide* par Delille, et, le 23 juillet 1803, il lui écrivait du château de Neuilly :

« C'est Virgile qui m'ordonnait de vous désigner, Monsieur, puisqu'il faut » joindre le goût à l'instruction pour le bien commenter. Il est juste qu'un poète » soit enfin chargé de ce travail, abandonné tant de fois à d'obscurs pédants.»

Chenedollé ne fit pas ces notes, et nous connaissons déjà les circonstances qui l'en empêchèrent. Il a conservé ces conversations de Fontanes qui avaient pour lui un charme infini et toujours nouveau; d'autres avec MM. Pasquier et Molé sur Montesquieu envisagé dans sa *Grandeur des Romains*, dans le dialogue de Sylla et d'Eucrate, et comparé avec Bossuet; une autre du 6 février 1807 avec M. Molé sur les passions; d'autres, qui sont notées par Chenedollé, Fontanes et Joubert, sur Bernardin de Saint-Pierre comparé avec Chateaubriand; sur les deux Chénier, sur les écrivains du jour, etc.

« Fontanes a été avec Chénier, — dit Chateaubriand (1), — le dernier » écrivain de l'Ecole classique de la branche aînée; sa prose et ses vers se » ressemblent et ont un mérite de même nature. — Quant à moi, — ajoute- » t-il, — si quelque chose devait être antipathique à M. de Fontanes, c'était » ma manière d'écrire. En moi commençait, avec l'école dite *Romantique*, » une révolution dans la littérature française; toutefois mon ami, au lieu de » se révolter contre ma barbarie, se passionna pour elle. Je voyais bien de » l'ébahissement sur son visage quand je lui lisais des fragments des *Natchez*, » d'*Atala*, de *Réné;* il ne pouvait ramener ces productions aux règles » communes de la critique, mais il sentait qu'il entrait dans un monde » nouveau; il voyait une nature nouvelle, il comprenait une langue qu'il ne » parlait pas. Je reçus de lui d'excellents conseils, je lui dois ce qu'il y a de » correct dans mon style; il m'apprit à respecter l'oreille; il m'empêcha de » tomber *dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de* » *mes disciples.* »

Chateaubriand fait ici l'oraison funèbre de l'*Ecole classique* pour se donner la gloire de se proclamer le fondateur de l'*Ecole romantique*. Aussi, dit-il encore que, « si on réduisait les écrits de M. de Fontanes à deux très-petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce serait le plus élégant monument funèbre que l'on pût élever sur la tombe de l'*Ecole classique* (2).»

Remarquons déjà, par ces extraits de correspondance et de conversation, les différents caractères de ces quatre grands écrivains du salon de Mme de Beaumont.

Chateaubriand, cherchant la gloire, impatient de l'attendre, voulant céder à la marche du siècle et toujours arriver le premier, avoue qu'*en lui* commence une révolution en littérature, qu'accompagne

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, 3e volume.

(2) Ce monument a été élevé par la piété filiale de Mme Christine de Fontanes, et cependant d'honorables débris de l'Ecole classique ont encore survécu au monument funèbre.

l'*Ecole romantique.* Si, par les conseils de Fontanes, il évita les écueils de cette école, il en côtoya de bien près les riants, mais dangereux rivages.

Fontanes lui avait dit (1) : « Travaillez, devenez illustre, vous le pouvez, l'avenir est à vous. »

Oh ! alors, son génie, le guidant à travers les dangers d'un siècle plein de révolutions politiques et littéraires, le conduisit au temple de la gloire, dont le *Génie du Christianisme* lui avait frayé le chemin.

Fontanes et Chenedollé, savants par amour pour la science, hommes d'un caractère peut-être plus grave et plus sérieux que Chateaubriand, conservèrent avec plus de sévérité le style de leur époque.

Chenedollé a dit de Fontanes :

« Avec quelle bonté, quelle patience, quel *scrupule poétique* il m'a aidé à » corriger le *Génie de l'Homme* tout entier et quelques-unes de mes odes ! » Il ne me laissait pas un vers faible sans le tourmenter et le retourner jusqu'à » ce qu'il fût aussi bien qu'il l'eût désiré pour lui-même. Il en faisait, pour » ainsi dire, une affaire de conscience. Il aurait cru *manquer à la délicatesse* » en laissant subsister une tache dans les vers qu'on lui soumettait. »

Chenedollé a conservé cette sévérité du grand maître pour ses compositions poétiques. Telle a été souvent la cause du silence qu'il gardait sur beaucoup de pièces inédites, qu'il ne croyait pas assez parfaites pour mériter la publicité, et cependant nous verrons qu'il n'avait pas conservé cette sévérité dans ses derniers ouvrages.

Quant à Joubert, il empruntait à Chateaubriand

(1) Lettre de Fontanes à Chateaubriand, du 28 juillet 1798. Voyez *Mémoires d'outre-tombe*, 3e volume.

ses couleurs brillantes, et à Fontanes la sévérité et la justesse des pensées; son imagination en composait ces conversations qui séduisaient par le charme des saillies vives et spirituelles et qui étonnaient par leur originalité. Dans des manuscrits trouvés après sa mort, il dit : « Je suis comme une harpe éolienne qui rend quelques beaux sons et qui n'exécute aucun air. » Mme Victorine de Chastenay prétendait « *qu'il avait l'air d'une âme* qui avait rencontré par hasard un corps, et qui s'en tirait comme elle *pouvait.* » Définition charmante et vraie (1).

Tels furent les hommes illustres dont Chenedollé fut le collaborateur et l'intime ami. Ce fut à leurs pressantes sollicitations et à celles de Mme de Custine qui, sa voisine en Normandie, vint aussi apporter à son ami ses consolations et ses conseils, que Chenedollé céda enfin en 1807, lorsqu'il publia le poème qui devait illustrer son nom, le *Génie de l'Homme*. Son titre était d'abord le *Poème de la Nature*, eut-il raison de préférer celui-ci ? C'est ce que nous pourrons mieux apprécier lorsque nous l'aurons fait connaître.

(1) Voyez *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand.



LE GÉNIE DE L'HOMME

CHANT PREMIER

La première sensation qu'éprouva l'homme tombé des Cieux en voyant la lumière, l'aspect céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, fut, dit Buffon, pleine de joie et de trouble.

L'instinct de sa faiblesse est sa toute-puissance,
Pour lui l'insecte même est un objet d'effroi;
Mais le sceptre du globe est à l'intelligence :
L'homme s'unit à l'homme et la terre à son roi.
Il regarde, le jour se peint dans sa paupière;
Il pense, et l'univers dans son âme apparaît;
Il parle, et son accent, comme une autre lumière,
Va dans l'âme d'autrui se peindre trait pour trait.

Tel est l'homme. Lamartine peint chacune de ses facultés comme une puissance qui, relevant la faiblesse de sa nature, l'élève au-dessus de toutes les créatures :

Mais le sceptre du globe est à l'intelligence !

C'est cette puissance toute divine qui émane de Dieu, qui, grandissant avec les siècles, tend chaque jour à diriger l'homme vers la conquête d'un avenir inconnu, c'est *le génie de l'homme* que Chenedollé va peindre dans son poème.

Comme Buffon, il prendra l'homme dès l'enfance de la création, pour le conduire à travers les âges et les révolutions.

Son génie, dit Chenedollé, éveillé par la gloire,

Sur les monts, près des mers, courant de toutes parts,
Ramassa quelques-uns de ces feuillets épars

du livre de la création, dont Dieu voulut lui dérober les mystères.

....Quel objet fixa d'abord sa vue ?
Cieux immenses ! c'est vous. Combien votre étendue
Etonnait ses regards, soit qu'au sein d'un jour pur
Un soleil fît, lui seul, resplendir votre azur,
Soit que la nuit rouvrît, dans son ombre enflammée,
A vos mille astres d'or leur route accoutumée !

Le poète nous dit les progrès de l'astronomie, la plus ancienne des sciences, qui doit son origine aux bergers Chaldéens. Eratosthènes et Pythéas observent la marche des astres; puis parut Ptolémée qui,

....Avec son système et ses erreurs,
Méconnut du soleil la haute monarchie.

La science des Cieux avait brillé d'une étincelle aux yeux de l'homme, mais cette lumière n'était pas pure. Tout était encore désordre et confusion dans son esprit :

Les orbes, l'un sur l'autre entassés follement,
Roulaient trop compliqués dans l'étroit firmament ;

L'Erreur, en s'écartant de la loi des distances,
Multiplia les chocs de ces globes immenses,
Et de l'esprit humain l'essor ambitieux
Porta ses embarras dans l'empire des Cieux :
Sur tous ces globes d'or égarant son audace,
Il changea leurs emplois, leurs rapports et leur masse,
Il fit de l'Empyrée un chaos de splendeur,
Où la confusion remplaçait la grandeur.

Ces vers ont été inspirés à Chenedollé par cette conversation avec Rivarol que nous avons rapportée ci-dessus. Rivarol, qui en parut très-content, lui dit qu'il fallait entreprendre le *Poème de la Nature.*

Chenedollé changea les deux premiers vers, que nous eussions préférés à ceux qu'il a publiés.

Les orbes follement l'un sur l'autre entassés,
Dans des cercles confus tournaient entrelacés, etc.

Képler

En ellipse allongea le cercle des planètes
Et traça le premier leurs orbites secrètes.

Enfin parut Newton,

Ce grand législateur des Mondes et des Cieux,
D'un œil d'aigle sondant leurs secrets les plus sombres,
A tous leurs mouvements associa les nombres.
Il dit, et le Grand Tout nous révéla ses lois.
Il pesa les soleils, il marqua leurs emplois,
Et son génie enfin résolut le problème
Qu'offrait à nos calculs l'architecte suprême :
L'Erreur fut détrônée, et dans l'immensité
Son compas porta l'ordre et la simplicité.

Il manque à Chenedollé de terminer cet éloge de Newton par cette sublime inspiration de Voltaire, qui empruntait le même sujet à la poésie de Thomson :

Confidents du Très-Haut, substances éternelles
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos aîles

Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez : du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux ?

Chenedollé, ayant à parcourir les premières découvertes de l'astronomie, ne put, jusqu'à celles de Newton, préserver son poème d'une certaine monotonie, qui tenait à l'aridité du sujet.

Mais il va nous révéler, avec tout le feu et l'enthousiasme du poète, les immortelles découvertes du génie de Newton :

Les astres sont en vain dans le vide entraînés,
Je les vois, par son bras vers un point ramenés,
Autour de leurs soleils, dans des bornes prescrites
Tranquilles et soumis, décrire leurs orbites,
Une invisible loi, réglant ces vastes corps,
De leur marche éternelle entretient les accords.

Le poète fait un dieu de Newton; guidé par lui, il décrit le système planétaire,

Sublime économie ! ordre mystérieux.

Ici Mars et Vénus.

La Terre :

Planète heureuse où l'homme, en recevant le jour
Sous des cieux indulgents, doit faire son séjour.

Là :

.... Quel astre étalant son écharpe d'albâtre,
Blanchit des vastes Cieux le pavillon bleuâtre ?
La Lune autour de nous marche et luit douze fois.

Chenedollé présente un charmant tableau des effets du *Clair de lune*.

Ce sujet, que le poète a traité avec un même bonheur dans une pièce fugitive (1), est ici plein de grâce

(1) *Etudes poétiques*.

et empreint d'une douce mélancolie. Chenedollé excellait surtout dans ces tableaux gracieux. Ils étaient utiles dans un poème dont le caractère didactique eût été, sans eux, empreint de monotonie. Aussi les a-t-il jetés avec bonheur parmi les diverses descriptions poétiques.

Voici ce morceau, que l'on ne regrettera peut-être pas de voir cité en entier :

Satellite paisible, elle nous fut donnée
Pour dissiper des nuits la ténébreuse horreur
Et cette obscurité, mère de la terreur.
Tandis que le Soleil, éclairant d'autres mondes,
Ne laisse sur ses pas que des ombres profondes,
O Phœbé ! dévoilant ton char silencieux,
Vers les monts opposés lève-toi dans les Cieux ;
Sur le dôme étoilé, que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore ;
Et, remplaçant le jour qui, par degrés, s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit ;
De tes tendres clartés caresse la nature ;
Rends leur émail aux champs, aux arbres leur verdure !
A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et, du feuillage éclairant le rideau,
A l'âme, en ses pensers doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie !
Quel demi-jour charmant ! quel calme ! quels effets !
Poursuis, reine des nuits, le cours de tes bienfaits ;
Protège de tes feux et rends à son amante
Le jeune homme égaré sur la vague écumante ;
Au voyageur perdu dans de lointains climats
Prête un rayon ami qui dirige ses pas ;
Tandis que le sommeil, les songes, le silence,
Doux et paisible essaim qui dans l'air se balance,
Planent près de ton char et composent ta cour.

Quelle ravissante description ! que de grâce dans ces vers !

Le Mierre ([1]) a aussi peint le *Clair de lune;* il suffira de citer et de comparer les deux poètes sur ce même sujet :

Du disque de Phœbé la lumière argentée
En rayons tremblottants sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse ou des jours inégaux;
Des différents objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue et l'âme recueillie.

Combien ce trait est plus délicat et plus gracieux dans le poème de Chenedollé !

Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit,
De tes tendres clartés caresse la nature, etc.

Ces vers de Chenedollé ne peuvent-ils pas être comparés, pour les grâces de la poésie et pour les charmes de la description, à l'*Hymne à la Nuit* de Lamartine ?

O nuits ! déroulez en silence
Les pages du livre des Cieux;
Astres, gravitez en cadence
Dans vos sentiers harmonieux !
Durant ces heures solennelles,
Aquilons, repliez vos aîles;
Terre, assoupissez vos échos;
Etends tes vagues sur les plages,
O mer ! et berce les images
Du Dieu qui t'a donné tes flots !

Mais, aux douces sensations que nous venons d'éprouver, Chenedollé vient ajouter un sujet tout différent, plus élevé et plus majestueux :

Soleil ! astre sacré, contemple ton empire;
Tout vit par tes regards, tout brille, tout respire :
Souverain des saisons, le monde est ton palais,
Les globes sont ta cour et le Ciel est ton dais.

(1) *Les Fastes*, chant 7.

Le poète s'inspire de la grandeur de son sujet pour dire la puissance et les bienfaits du Père de la lumière. Il compare cette puissance infinie, cette majesté du soleil à la puissance et à la majesté de Dieu :

Et dans l'ombre du soir, ton globe, moins ardent,
Vient-il à se pencher aux bords de l'occident,
Qu'avec respect encor j'y retrouve l'emblème
Du souverain Moteur, lorsqu'il fixa lui-même
A la création un terme limité,
Et rentra dans la nuit de son éternité.

Ce passage est riche de beautés poétiques et plein de hautes et utiles pensées. Les poètes ont souvent adressé des invocations au soleil. Thomson, Ossian, Baour-Lormian, Lamartine ont, comme Chenedollé, célébré l'astre du jour. Dans ces divers morceaux de sublime harmonie, nous appartient-il de dire quel rang doit occuper celui de Chenedollé ? Il nous suffira peut-être de les comparer avec ces vers des *Méditations* de Lamartine :

Et moi, quand le Midi, de ses feux bienfaisants,
Ranime par degrés mes membres languissants,
Il me semble qu'un Dieu, dans tes rayons de flammes,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme !

Lamartine a été moins heureusement inspiré que Chenedollé, qui exprime la même idée avec une richesse de couleur plus digne de la majesté du sujet :

Oh ! de quel saint transport mon cœur est agité,
Grand astre ! quand tes feux dans l'air ont éclaté,
Soleil ! quelle est ta pompe ! Oui, lorsque ta lumière,
Symbole radieux de la beauté première,

Enflamme les forêts, les monts et les déserts,
Brille et se multiplie en flottant sur les mers,
Je crois voir de Dieu même, au sein de son ouvrage,
Partout se réfléchir la glorieuse image.

Chenedollé soutient dans la poésie son inspiration élevée tant que le sujet le lui permet, sans qu'un trait vienne obscurcir le tableau qu'il veut peindre. Aussi M[me] de Staël disait de Chenedollé : *Ses vers sont hauts comme les cèdres du Liban.*

Chenedollé continue de nous dévoiler les découvertes dues au génie des astronomes.

Newton décompose avec le prisme un rayon solaire; il en peut compter les couleurs.

Le hasard fait découvrir le télescope par des enfants. Galilée peut bientôt, avec cet instrument, pénétrer dans l'immensité des cieux. Il découvre les quatre satellites de Jupiter, qui servent à déterminer les longitudes.

Gardes de Jupiter, voilez votre lumière,
Et des nochers ainsi protégez la carrière.
Pilote ! au front des cieux lis la route des mers.

A l'aide de ces satellites, Cook et Lapérouse ont pu sans péril affronter des mers de glace.

Mais Saturne, exilé sur les confins des cieux,

accompagné de sept lunes ou satellites, et de plus entouré d'un *double* anneau formant une *écharpe lumineuse*, était l'astre le plus éloigné dont Dieu eût permis la découverte dans les profondeurs de l'espace, lorsque Herschel, en 1781, découvrit la planète qui longtemps a porté son nom, et qui est plus connue sous le nom d'Uranus.

Herschel, nouveau rival de Mars et de Vénus,
O toi ! qui, si longtemps, des astres inconnus
Avais grossi la foule innombrable, éloignée,
Au vaste Olympe enfin ta place est assignée.
Astre légitimé ! je te vois dans les cieux
Inscrire un nom mortel sur la liste des dieux.

Uranus ! quels souvenirs s'éveillent à ce nom ! Cet astre devait donc faire briller encore d'un nouvel éclat l'astronomie moderne !

De quels nobles et saints transports Chenedollé n'eût-il pas été inspiré si, placé sur le sommet des Alpes pour chanter les merveilles de la création et le génie de l'homme, il eût vu notre jeune et illustre astronome Le Verrier, *guidé par la puissance de son génie*, lui montrer du doigt un point dans les cieux et lui dire :

« *Elle est là :* là deux fois plus loin du soleil qu'Uranus, d'un volume » cent trente fois plus considérable que celui de la Terre, la planète Neptune » agrandit encore d'un espace immense la limite des cieux. Et quelqu'in- » commensurable que paraisse cette énorme distance qui nous sépare de » Neptune, on découvre un satellite qui tourne à l'entour de cet astre (1). »

Chenedollé se fût écrié avec le poète à la vue de l'immensité :

C'est le secret de Dieu ; je me tais et j'adore.
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux.
Pour lui l'abyme est nu, l'enfer même est sans voiles ;
Il a fondé la terre et semé les étoiles,
Et *qui suis-je à ses yeux !* (2)

(1) Ce satellite a été découvert par M. Laffell, de Liverpool. Ces détails astronomiques sont dus à M. Le Verrier, qui a bien voulu nous les adresser.

(2) Lamartine, *Poésies sacrées,* 30e Méditation.

Mais au-delà d'Uranus, Chenedollé ne voit plus que ces

Astres aux longs cheveux, de flammes couronnés,
Fiers vassaux du soleil, vous dont le cours rebelle
Brave de votre roi la puissance éternelle !
Tantôt du dieu du jour vous affrontez les feux;
Tantôt loin des splendeurs de son front lumineux,
Vous allez, affranchis de sa vaste puissance,
Durant trois fois cent ans oublier sa présence;
Mais, certain de ses lois, jusqu'aux confins des Cieux,
Le Soleil, étendant ses bras victorieux,
Vous atteint, vous arrête aux limites des mondes,
Et borne, à votre insu, vos courses vagabondes.
. . . .
Alors on voit briller ces globes passagers,
Des frayeurs du vulgaire éternels messagers.
. . . .
Peuples, rassurez-vous : ces masses inféconds,
Dont vous avez tant craint le retour menaçant,
Ranimeront un jour le soleil vieillissant;
Ainsi l'a dit Newton, et j'en crois son génie (1).

Le poète peint encore les éclipses des astres, il rappelle les beaux travaux de La Condamine et de Maupertuis, qui déterminèrent la figure de la terre :

Sous leur savant compas, le globe mesuré
Est un trophée immense, où leur gloire tracée
Par le ciseau du temps ne peut être effacée.

(1) Buffon a cité cette opinion de Newton (V. *Théorie de la Terre*, vol. 1er, page 196) : « Pour peu que l'on examine le cours des comètes, on se persuadera » aisément qu'il est presque nécessaire qu'il en tombe quelques-unes dans le soleil. » Celle de 1680 en approcha de si près, qu'à son périhélie elle n'en était pas éloignée » de la sixième partie du diamètre solaire, et si elle revient, comme il y a » apparence, en l'année 2255, elle pourrait bien tomber cette fois dans le soleil : » cela dépend des rencontres qu'elle aura faites sur sa route et du retardement » qu'elle aura souffert en passant dans l'atmosphèredu soleil. V. Newton, 3e édition, » page 525. » Buffon ajoute son opinion : « Nous pouvons donc présumer avec le » philosophe que nous venons de citer, qu'il tombe quelquefois des comètes sur le » soleil. »

Pourquoi faut-il que l'historien de leurs voyages et de leurs travaux, l'infortuné Bailly, ait péri victime de la faulx révolutionnaire ! C'est qu'alors

La gloire était un crime, et l'éclat du génie
Alarmait des bourreaux la sombre tyrannie.
Mais le trépas te venge...... O Bailly !
Le jour consolateur de l'immortalité,
Comme un astre éclatant, sur toi s'est arrêté.

Chenedollé a, dans ce premier chant, révélé les découvertes de l'astronomie.

....Tant d'objets se pressent sous sa vue,
Qu'il faut les effleurer sans les approfondir.

Tout admirables que soient ces découvertes, qui sont dues au génie de l'homme, leur nomenclature fatiguerait le lecteur, si le poète ne nous offrait dans son poème quelques-uns de ces tableaux qui font la richesse de la poésie. Le génie de l'homme est le sujet de son poème, mais il s'en écartera pour s'enivrer d'un saint enthousiasme et chanter les merveilles de la création.

Le génie de l'homme n'est-il pas lui-même un éclair de l'esprit de Dieu, une inspiration toute divine ? Chenedollé a compris cette pensée, elle domine tout son poème. Il s'humilie, comme tout simple mortel, devant la puissance du Dieu créateur de l'univers; puis, élevant sa pensée jusqu'à la hauteur de ces *astres illimités*, *soleils indépendants;* s'élevant encore pour atteindre le ciel, pour s'enivrer de la vue de ce Dieu puissant qui tient en sa main l'équilibre des mondes....., le poète voit qu'il n'est

qu'un simple mortel, il sent sa faiblesse, il ne peut arriver jusqu'à Dieu, qui s'élève toujours; il s'écrie; comme David :

Ah ! combien je rampe loin de toi !
Plus j'avance vers lui... plus il fuit loin de moi !

Quia unicus et pauper sum ego...
Vide humilitatem meam et laborem meum !

et, de ces hauteurs infinies, il peint en traits hardis le tableau que lui présente l'univers :

O Terre où je suis né ! Terre, où sont tes rivages ?
Soleil, qu'il est étroit le cercle où tu voyages !
Sur des Cieux infinis, des Cieux multipliés
Comme des points brillants, s'amassent sous mes piés ;
Et, toutefois, des Cieux le Monarque invisible,
Reculé dans lui-même, heureux, inaccessible,
Près de nous, loin de nous, nœud des Mondes divers,
Tourment de notre esprit, raison de l'univers,
S'étend et règne encor par-delà cet espace
Où finissent les Cieux et que lui seul embrasse.

Dévoilant enfin les rapports du créateur et de la création :

Les nombres, nœud sublime, anneau mystérieux.

Le poète termine son chant par une hymne à l'Eternel, l'un des morceaux les plus harmonieux et les plus élevés de ce poème :

Soudain, ô Jéhovah ! ton sanctuaire s'ouvre ;
De la triple unité le secret se découvre,
Et, m'élançant du sein de l'étroite prison
Qui de mes yeux captifs resserrait l'horizon,
Eternel géomètre ! architecte suprême,
Je te vois sous un nom digne enfin de toi-même.

CHANT DEUXIÈME

La Terre et les Montagnes

La terre, la mer, les montagnes, les volcans sont le sujet du second chant.

Chenedollé parcourait, en voyageur exilé, la Suisse, les Alpes, l'Italie. Sa première pensée fut de chanter le génie de l'homme, qui découvrait les merveilles de la création dans les cieux; la seconde sera de peindre les tableaux, non moins majestueux, mais d'une autre nature, qu'il avait sous les yeux; puis il reprendra le sujet de son poème, en dévoilant les divers systèmes des savants sur la formation de la terre et des montagnes.

Nous admirerons surtout dans ce chant avec quelle facilité le poète variera ses tableaux à chaque pas dans les montagnes; tantôt c'est une peinture gracieuse et lègère de cette végétation brillante des côteaux. Tantôt c'est le fond noir, âpre et sévère de la nature sauvage des cîmes des montagnes et des glaciers : le tout orné de ces chants grandioses qui semblent former le caractère spécial de la poésie de Chenedollé.

Il jette un coup-d'œil rapide sur le globe, sur sa structure; il en dit les plus riches productions, variées comme les climats.

Nature ! ta beauté n'est jamais monotone,
Chaque sol a sa Flore ainsi que sa Pomone :
Que dis-je ! est-il un roc, une grotte, un marais
Qui ne cache une fleur dans ses abris secrets ?
Les écueils de Thétis eux-mêmes sont fertiles.

Mais les scènes du globe changent à chaque instant : le Soleil

De l'immense Océan... pompe les vapeurs,
Et bientôt dans les airs il les change en nuages.

Le poète fait ici une gracieuse peinture de ces vapeurs, tantôt légères, tantôt orageuses, que nous présente ce voile des cieux : soit que

.... Leur riche amas lentement se déploie
Comme un grand pavillon ou de pourpre ou de soie.

Ou

.... Qu'ils soient pareils aux dragons fabuleux,
Et leur gueule enflammée au loin vomit les feux.

Et toujours à côté d'une belle description vient une belle pensée :

Vents, vous rendez ainsi les tempêtes fécondes,
Et puisez dans leur sein l'abondance des mondes.

Suivons le poète

.... Aux champs de l'Helvétie,
Au front du Saint-Gothard, aux Alpes de Rhétie;
Peut-être la nature, en mystères féconde,
Grava sur ces rochers les époques du monde.

Voici une belle pensée poétiquement exprimée : elle nous conduit à la description des Alpes. C'est

là qu'à la vue de ces grandes scènes du monde le poète monte sa lyre et chante la beauté des montagnes :

Magnifiques horreurs, qui récréez ma vue,
Jura, glaciers fameux, Alpes, je vous salue !
Combien j'aime à revoir ces monts religieux,
Où l'âme s'agrandit en s'approchant des Cieux !

Chenedollé éprouva, nous n'en doutons pas, l'une des plus vives impressions de sa vie, lorsqu'il composa ces beaux vers. Il a rappelé, vingt ans plus tard, dans l'ode qui a pour titre *les Regrets*, de quel enthousiasme il fut animé à la vue des Alpes :

Que j'aimais, — *dit-il,* — vos scènes sublimes;
Que mon transport fut grand quand, sur ses aîles d'or,
L'enthousiasme ardent, m'emportant sur vos cîmes,
M'y fit prendre un immense essor !
Je franchissais, d'un pas rapide,
L'orgueil de vos sommets dans la nue arrêtés,
Et, libre, j'égalais, dans mon vol intrépide,
L'aigle planant à mes côtés.

Voilà le poète peint par lui-même : que pouvons-nous ajouter à ces beaux vers ?

Voyons-le s'élever par-delà tous ces faîtes
Où serpente la foudre, où grondent les tempêtes;
Suivons ces sentiers dans la roche percés,

près des cascades, sur les côteaux où il peint ces arbrisseaux qui se balancent sur le bord des rochers, ces tapis de verdure et de fleurs qui parfument les montagnes !

Quelle charmante description de la botanique et de la nature sauvage des montagnes.

C'est là qu'habite seul, avec son troupeau, le

pasteur qui vit sur ces hauteurs six mois inconnu au reste de la terre :

Souvent sa voix, fidèle à son unique chant,
Redit aux monts voisins cet air (1) simple et touchant
Qui, chez le Montagnard absent de sa patrie,
Réveille le regret d'une terre chérie.

Le poète a gravi le St-Gothard, dont l'horizon embrasse trois états : l'Italie, l'Helvétie

Et cette France enfin, ô terre maternelle !
Que chérit dans l'exil ma piété fidèle.

C'est sur le sommet de cette montagne qu'un nouveau tableau se présentera à son admiration; il demandera à la poésie descriptive ses couleurs vives et variées pour peindre la nature dans ces lieux déserts.

Ces vieux monts découpés en bizarres sommets,
Ce luxe de torrents, de fleuves, de cascades,
Tombant, roulant au loin sous leurs vieilles arcades;
Au nord, tous ces pitons hideux et dépouillés;
Au midi, tous ces rocs de forêts habillés,
Et le pied de ces monts, riches de leur parure,
Où, mariant aux fruits les fleurs et la verdure,
Croissent et la grenade et le pâle olivier,
Et l'arbre aux pommes d'or et l'opulent figuier.

Quel pinceau tracerait avec plus de bonheur tous ces accidents de nature ? Le style est vif et pittoresque : le vers est facile et harmonieux.

Mais c'est peu; le Gothard, tel qu'un géant immense,
D'une triple urne au loin épanche l'abondance.

(1) *Le Ranz des Vaches.*

Le Tésin, le Rhin et le Rhône [1] prennent leurs sources dans cette haute montagne :

Le Rhin.... roulant en pleine majesté....
Tout-à-coup à Lauffen ce fleuve est arrêté;
Là, pareils à deux tours de romaine structure,
Deux rochers l'ont bravé : leur vieille architecture
Repousse en vain les flots grondant de toutes parts,
Le fleuve se soulève et franchit le rempart.

On voit que le poète a voulu peindre ici la chute du Rhin à Schaffouse. Nous avons été surpris que Chenedollé n'ait pas tracé un tableau plus riche et plus pittoresque de cette fameuse chute du Rhin à Schaffouse. Rien ne lui manquait pour faire ce tableau; il eût ainsi devancé la magnifique description faite par Lamartine dans une pièce [2] où le charme et la richesse de la poésie sont réunis pour peindre l'effet pittoresque du paysage. Chenedollé cite dans ses notes sur ce paysage la description qu'en donne Coxe, auteur anglais; il rappelle aussi le beau tableau de la chute de Niagara, par Chateaubriand. M. Raoul-Rochette, dans son intéressant ouvrage sur la patrie de Guillaume-Tell, a fait aussi une très-belle description de la chute de Schaffouse. Pourquoi donc Chenedollé nous a-t-il privés dans ce poème de l'un des plus magnifiques tableaux de la nature, lui qui a, plus tard dans une pièce inédite, fait une si belle peinture de la cascade de Reichenback, dans le canton de Berne.

Nous exprimerons encore un regret, que Chene-

(1) Chenedollé aurait pu ajouter l'Aar et la Reuss, qui prennent aussi leurs sources sur le St-Gothard.

(2) Lamartine, *Méditations poétiques*, Chute du Rhin à Lauffen.

dollé aura dû avoir plus tard : c'est que, dans un poème qui avait pour titre le *Génie de l'Homme*, il n'ait pas consacré quelques vers à célébrer l'un des ouvrages les plus gigantesques des premiers temps de notre siècle, qui s'exécutait en 1801 au pied du St-Gothard : une nouvelle route ayant quatorze lieues à franchir à travers une vallée de rochers et d'épouvantables précipices dans la montagne du Simplon. « Cette route du Simplon est » peut-être, — dit un auteur (1), — l'entreprise la plus » étonnante et la plus audacieuse qui ait jamais été » conçue et exécutée par le génie de l'homme. En » admirant un tel ouvrage et un tel génie, qui ne » serait fier d'être Français ? » On lit sur le mur de la deuxième galerie l'inscription suivante :

Hic Bonaparte viam proprio patefecit Olympo.

Nous la traduirons ainsi :

Ce travail gigantesque à travers les montagnes,
De la belle Italie en t'ouvrant les campagnes,
A porté, Bonaparte, à l'immortalité
Ton nom déjà fameux pour la postérité !

Revenons à Chenedollé, suivons ces chants si riches de tableaux délicieux, qu'on nous a fait admirer dès l'enfance.

Ici c'est le Monarque des Mers qui, lui aussi, a ses monts, ses forêts, *ses flottes végétales.*

Là, c'est le Mont-Blanc, le géant des montagnes.

O plaisir effrayant ! du haut du Mont-Envers,
Au-dessus des vieux pins dont ses flancs sont couverts,

(1) Albert Montémont. *Voyage aux Alpes et en Italie.* Vol. 2, lettre 9.

J'admire, et, frissonnant, je reconnais la trace
Des sentiers où Saussure (1) égarait son audace.
Voilà les trois sommets de ce mont sourcilleux,
Que sut franchir l'orgueil de son vol périlleux,
Quand, s'ouvrant une route aux aigles inconnue,
Il les voyait descendre et ramper dans la nue.

Dans ce morceau, dont nous ne pouvons citer que quelques vers, Chenedollé excelle surtout dans le choix des expressions poétiques; et il le savait bien, car il s'est jugé lui-même dans cette note écrite de sa main :

« J'aime les mots sonores; les mots pleins, pompeux, harmonieux ont » droit de me plaire, même *sans idées*. Ils me charment par le seul effet du » pouvoir musical; ils exercent sur mon oreille un empire inconcevable. » Voilà pourquoi Thomas, Buffon, J.-J. Rousseau me plaisent tant. Les » mots dans leurs écrits ont une véritable magie. »

Il paraît qu'il empruntait aussi la *magie* des poètes anciens, car il su faire passer dans les quatre vers qui suivent l'harmonie imitative de leur divine poésie :

Je l'avoue, à l'aspect de tant d'images sombres,
Je crus voir, à travers ces énormes décombres
Qu'assiége l'épouvante et le deuil du trépas,
Le *squelette du monde étendu sous mes pas.*

Plusieurs poètes ont célébré ce superbe dominateur des Alpes, dont le trône aérien repose sur des montagnes de glace aussi vieilles que le temps. Lord Byron, dans son *Chil-Harold*, et Fontanes l'ont chanté en fort beaux vers :

(1) Ce fut le 3 août 1787 que Saussure, après trois jours de marche et après avoir surmonté des difficultés et des dangers incroyables, parvint enfin à la cîme du Mont-Blanc.

L'orgueil de ces sommets, leurs immenses contours,
Cent siècles qu'ils ont vus passer comme des jours,
De l'homme humilié terrassent l'impuissance ;
C'est là qu'il rêve, adore et frémit en silence. (FONTANES.)

Mais, comme un peintre qui sait parmi les ombres jeter des points brillants, pour faire ressortir une plus belle nature, Chenedollé offre auprès de ces sombres traits la gracieuse description des riants côteaux du Valais :

Arbres, balancez-vous sur mon front rafraîchi ;
Génisses, mugissez sur le côteau blanchi :
. . . .
Que la fraise vermeille et de neige entourée,
Livrant ses doux parfums à ma bouche altérée,
Rougisse de ses fruits le manteau des hivers,
Et croisse encor pour moi sous ces pins toujours verts !

Le poète ne semble-t-il pas d'un trait passer de l'hiver au printemps ? Ces vers n'en exhalent-ils pas la fraîcheur ? C'est une suite de tableaux habilement placés ; et plus loin il peint, comme Rousseau, une soirée au clair de lune sur le lac de Genève, et son style, toujours gracieux, vous charme et vous enivre. Quelle tendre mélancolie dans ces quatre vers !

Voyez sur le gazon, dormir sans mouvement,
Ces feux qui sur les eaux flottent si mollement ;
Phœbé s'y réfléchit, et le zéphir volage
Caresse tour-à-tour et brise son image.

Croirait-on, après avoir lu cette admirable poésie, que Chateaubriand ait pu dire, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, que Chenedollé avait du savoir et du talent, *non pas naturel, mais appris* (1) ?

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, vol. 4.

Jamais poésie fut-elle plus que ces vers le langage sublime de l'inspiration et du génie ? Chenedollé a souvent, trop souvent peut-être, retouché quelques compositions poétiques qui n'ont pas toujours l'harmonie facile, naturelle des morceaux inspirés que nous venons de citer.

On ne peut expliquer cette opinion de Chateaubriand qu'en rappelant l'époque où il écrivait cette note : c'était en 1801. Le *Génie de l'Homme* n'était alors connu du monde littéraire que par quelques fragments que le poète avait lus à ses amis : Chateaubriand ne le connaissait donc qu'imparfaitement ; mais comment, après avoir adressé à Chenedollé, le 11 septembre 1802 [1], des éloges sur ses compositions poétiques, a-t-il pu écrire que notre poète lui *empruntait* ses inspirations, et comment, en corrigeant ses mémoires en 1841, a-t-il pu y oublier cette note de 1801 sur celui qu'il traitait alors comme son meilleur ami ? [2]

Chenedollé, arrivé à ce point du second chant, a compris qu'il devait terminer ces tableaux par un épisode poétique : il devait craindre d'ailleurs

(1) Le 11 septembre 1802, Chateaubriand écrivait au *citoyen St-Martin fils*, à Vire : « Que faites-vous là-bas ? Travaillez-vous ? Souvenez-vous qu'il nous faut » les quatre chants pour essayer, et puis le poème épique, si le public *juge comme » vos amis;* et si le public ne juge pas comme cela, peu importe, le public est un » sot : écrivez-moi et aimez-moi aussi tendrement, aussi constamment que je vous » aime. Toute la Société vous dit mille et mille choses excellentes, et moi je vous » embrasse du fond de mon cœur. »

(2) Chateaubriand a commencé à écrire ses *Mémoires d'outre-tombe* à la Vallée-aux-Loups, le 4 octobre 1811 ; il achevait, dit-il, de les relire en les corrigeant à Paris le 25 septembre 1841 ; mais il a copié dans ses mémoires beaucoup de notes écrites à diverses époques de sa vie, sous l'inspiration des temps et des évènements, et il n'a pas cru devoir les corriger.

un écueil qu'il n'a pas entièrement évité, comme nous le verrons plus tard : le titre de son poème était le *Génie de l'Homme*, on pouvait lui demander [1] quel rapport avait avec le génie de l'homme la description des beaux spectacles que présente la vue des montagnes et des glaciers ; il a donc cru devoir placer à la fin de ce chant l'épisode de la rencontre d'un vieillard dans les montagnes, qui conduit le poète sur le sommet des Alpes ; là, il lui explique le système de Buffon, qui attribue au feu la formation des montagnes, et les systèmes différents

D'autres savants, Saussure et Pallas à leur tête,
Ont dit, en s'appuyant sur des calculs profonds,
Que l'Océan fut seul l'architecte des monts.

Et, dans une période aussi remarquable par la science du géologue que par les charmes de la poésie, il esquisse à grands traits ces tableaux immortels des époques de la nature, qui sont dus au génie inimitable de Buffon. On voit que Chenedollé, qui avait pour les œuvres de ce grand homme une véritable passion, a cherché à imiter ce langage éloquent, ces fictions si habilement ornées d'idées riches de science et de philosophie, qu'on se prend à assister avec lui aux premières scènes de la création du monde. Fontanes a dit, en parlant du brillant développement de ces époques de la nature : « Le » temps, dans ses vicissitudes connues, ne montre

(1) C'est le reproche qu'adresse à Chenedollé un critique très-spirituel, qui a rendu compte de son poème dans le *Journal de l'Empire*, du 20 mai 1807.

» point de plus magnifiques spectacles que ce temps » inconnu, dont la seule imagination de Buffon a » créé tous les évènements. » Chenedollé a donc été bien inspiré en rendant hommage, dans son poème, au génie de Buffon :

Mais comment Dieu des monts éleva-t-il les cîmes ?
Voilà le grand mystère. On ne saura jamais
Par quels leviers puissants Dieu dressa leurs sommets ;
C'est le secret de Dieu, Dieu se l'est réservé.
Ces monts veulent un hymne et non pas un système.

Puis le tableau change. On pourrait désirer ici quelques vers de transition à un nouveau tableau.

Le poète passe les Alpes et vient en Italie ; il y fait admirer les produits des beaux-arts et les tombeaux des grands hommes :

Ici naquit Le Tasse, et là mourut Virgile.
C'est là, c'est dans ces champs qu'Hésiode à la main,
Epris de leurs beautés, le poète romain
Chantait, dans le repos, ses douces géorgiques.

Chenedollé devait bien quelques vers à celui qu'il prit pour maître et dont il voulait imiter les chants.

Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Elysée,

s'élève le Vésuve, qui rugit, s'entr'ouvre et lance des torrents de lave,

Emportant dans son cours les débris des cités,
Roulant jusqu'à la mer qui nourrissait sa rage ;
La mer, en mugissant, le reçoit dans son sein ;
Oh ! quel combat alors ébranle son bassin !
Le volcan à la mer vient rendre sa secousse,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse ;
Ainsi, lorsque Vulcain................

C'est une heureuse idée que d'avoir ainsi peint la

lutte de ces deux terribles éléments; tout en animant le tableau, il nous fait assister à l'un des plus grands drames que puisse offrir la nature. Quel poète le pouvait mieux que Chenedollé? Un seul vers contient souvent tout un tableau :

Ainsi, lorsque Vulcain, près de ces mêmes lieux,
Forge, aux flancs de l'Etna, des foudres pour les dieux,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre,
Et des deux éléments renouvelle la guerre.

Chenedollé paraît avoir emprunté à Ovide cette poésie imitative :

Hinc mare Trinacrium, candens ubi tingere ferrum
Brontes et Steropes, Acmonidesque solent.

En présence du Vésuve, sur les ruines de Pompéïa et d'Herculanum, le poète pouvait-il se taire et ne pas jeter des fleurs sur la tombe de l'un des plus grands génies de l'antiquité, de Pline l'ancien?

Herculanum! la première chose qu'on trouva dans tes cendres fut une pauvre mère emportant son fils entre ses bras. *Tous les sentiments étaient éteints et l'amour maternel existait encore* (1).

On connaît l'épisode de la mort de Pline, qui périt victime de la première éruption connue du Vésuve, arrivée sous le règne de Titus, l'an 79 de l'ère chrétienne. Pline le jeune raconte ce tragique évènement dans une lettre adressée à Tacite. Louis-Aimé Martin a fait sur ce sujet de très-beaux vers (2); mais, avant lui, il appartenait à Chenedollé de

(1) Bernardin de St-Pierre, en parlant du tableau du déluge du Poussin.
(2) *Lettres à Sophie*, Vol. 3, lettre 34.

consacrer à la mémoire du grand naturaliste les derniers chants des merveilles de la nature.

Rien ne manque à la description de ce grand évènement; ni l'effroi qu'inspire ce terrible drame de la nature bouleversée, ni les plus nobles sentiments que Chenedollé sait toujours révéler dans les sujets qu'il met en scène. Ici, c'est la sœur de Pline qui le conjure, au nom de son fils, de ne pas exposer sa vie; là, c'est le dévouement de cet esclave qui veut partager les périls de son maître ! Mais l'héroïsme du grand homme, qui offre sa vie en sacrifice par amour pour la science, domine tout ce tableau; le style noble et poétique en suit toutes les nuances avec une vigueur de pinceau digne du sujet :

Nature ! il t'admirait au sein de ton horreur,
Et tu lui paraissais belle de ta fureur.

Mais Dieu

Ne permit pas que Pline à la race mortelle
Révélât des secrets toujours voilés pour elle.
Il tombe, il se relève et, d'un regard mourant,
Cherche encore une fois son esclave expirant.
C'en est fait ! il n'est plus, et, du monde effacées,
Dans sa tombe, avec lui s'enferment ses pensées.

Les derniers vers de Louis-Aimé Martin sont aussi fort beaux [1] :

On dirait, aux accents de sa mâle éloquence,
Qu'il va des éléments révéler la puissance.
. . . .
Il tombe !... On lit encor sur son front magnanime
Le dernier sentiment de son âme sublime !

1 *Lettres à Sophie*, vol. 3, p. 124.

Comme il vécut sans crainte, il mourut sans douleur !
Et, lorsqu'après trois jours une pâle lueur
Perça l'obscurité de cette nuit profonde,
Il semblait sommeiller sur les débris du monde.

Ce chant offre au lecteur de magnifiques tableaux poétiques ; mais, en les admirant, on pourrait encore exprimer le regret que Chenedollé se soit plus attaché à peindre la nature qu'à chanter le génie de l'homme.

Si Chenedollé a pu s'écarter parfois de son sujet pour peindre les merveilles de la nature dans les glaciers et les montagnes, et jusqu'au pied du Vésuve, n'a-t-il pas fait briller le génie de l'homme dans l'exposition des deux systèmes de Buffon et de Pallas sur la formation du globe ? N'a-t-il pas cherché à réveiller le souvenir des grands poètes qui ont illustré l'Italie par leur génie ? Chenedollé disait comme Le Brun [1] :

Jamais un homme, assis au front des Pyrénées
Qui dominent les vents et les mers effrénées
Et d'où chaque regard qu'il lance dans les airs
Y pénètre aussi loin que le vol des éclairs,
Ira-t-il follement ensevelir sa vue
Dans les joncs limoneux d'une source inconnue,
Quand du globe à ses pieds les spectacles épars
Et les mers et les cieux appellent ses regards ?

(1) Le Brun. *La Nature*, chant 3e.

CHANT TROISIÈME

Chenedollé a chanté le génie de l'homme dans ses rapports avec la terre et les cieux. Dans ce chant,

> C'est l'homme qui s'observe et descend en lui-même;

c'est l'homme, que Buffon nous représente tombé des cieux et qui se dit : *Je sens, je vois, je vis, qui suis-je ?*

Lamartine le place en face de l'immensité et dit :

> Atôme dans l'immensité,
> Minute dans l'éternité.

Chenedollé considère l'homme dans son état moral et physique et, dans cette période qui contient à peu près tout le sujet de ce chant, il met en regard ses bonnes et ses mauvaises qualités, ses vertus et ses vices. L'homme,

> ....Chaos de gloire et de misère,
> Futur espoir des cieux, rebut de l'univers,
> L'homme, sans cesse en proie à ses rêves divers,
> De penchants en penchants promène sa pensée
> Des désirs aux dégoûts sans cesse repoussée.
> Quand l'homme sait trop peu, sa raison s'amortit;
> Lorsqu'il veut trop savoir, sa raison s'abrutit :
> Dans un milieu certain jamais il ne s'arrête,
> L'orgueil en fait un Dieu, la débauche une bête :
> Insecte ambitieux, roseau frêle et pensant
> Qui, pour tout embrasser, sans relâche agissant,
> Use éternellement des forces de son être,
> Dans un long désespoir de jamais se connaître.

Voilà l'homme, placé à la tête des créatures comme

.... Un nœud mystérieux

qui

Joint et le ver et l'homme, et la terre et les cieux.

Puis, roi de l'univers,

L'homme, d'un œil actif, veille sur ses sujets,
Vassal du ciel, pontife et roi de la nature.

Milton, dans son *Paradis perdu*, peint l'ouvrage de Dieu, qui *d'un mot* fit la terre et les cieux; qui *d'un signe* fit du néant sortir la lumière. Milton, dont nous citerons la traduction par Delille [1], dit :

Un être lui — *à Dieu* — manquait, dont la face divine
Attestât la grandeur de sa noble origine,
Qui, doué de raison, sentant sa dignité,
Revînt comme à sa source à la divinité,
La peignît dans ses traits, brillât de sa lumière,
Aux pieds de l'Eternel envoyât sa prière,
Fixât sur lui son cœur, son esprit et ses yeux.

Milton et Chenedollé placent ainsi l'homme à la tête de la création : l'un et l'autre le peignent comme le lien nécessaire entre la terre et les cieux; mais, dans le poème de Milton, c'est Dieu qui conduit l'homme au milieu de toutes les créatures; il le guide, il lui fait voir la source *du bien* et *du mal.*

Dans le poème de Chenedollé, c'est l'homme qui, guidé par son génie, va se peindre lui-même; c'est cette lumière divine qui éclaire sa pensée, qui lui révèle son existence et dirige ses pas; c'est en lui qu'il trouve ces deux puissances qui agitent sa vie : *le bien* et *le mal.*

(1) Milton, *Paradis perdu*, liv. 7. Traduction de Delille.

Les premières facultés intellectuelles que le poète reconnaît à l'homme sont l'imagination, la mémoire et le jugement : facultés qui le placent nécessairement au-dessus des animaux, auxquels il ressemblera par quelques rapports physiques; cette ressemblance a servi de base aux objections des matérialistes : ils osent même nier l'existence de Dieu.

Le poète trouve les preuves de cette existence de Dieu dans le mal moral qui s'attache à l'homme; il y puise encore la preuve de l'immortalité de l'âme. La religion, qui par la prière met l'homme en rapport avec Dieu, est donc nécessaire au bonheur de l'homme.

Ce bonheur, quel est-il ? Est-il dans la gloire et les richesses ? Est-il dans la médiocrité ?

Il est surtout, dit Chenedollé, dans l'amitié, dans la vertu, dans les affections de famille. Mais, pour trouver ce bonheur, il faut encore mettre un frein à nos désirs et à nos passions, ennemies de la vertu. Le poète termine son chant par un épisode digne d'un tel sujet.

Tel est le cadre que Chenedollé s'est tracé dans ce chant. On voit déjà combien il diffère des deux premiers. Les cieux et la terre ont présenté à l'imagination du poète les tableaux que nous admirons dans la nature; ces tableaux seront très-rares dans ce troisième chant. Il faut orner des charmes de la poésie cette philosophie sévère; animer cette métaphysique abstraite.

Chenedollé a su vaincre ces difficultés et soutenir

sa poésie à la hauteur des deux premiers chants.

L'imagination (1), rapide messagère,
Effleure les objets dans sa course légère,
Et bientôt, rassemblant tous ces tableaux divers,
Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.

Chenedollé peint avec beaucoup de grâce, dans une période de trente-un vers, les différents effets de cette faculté à laquelle Delille a consacré un poème en huit chants. Comme lui, il la représente en songe

..................Lorsque le corps sommeille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille.

Les détails des songes faits par Delille sont charmants; mais il avait, plus que Chenedollé, tout l'espace nécessaire pour développer sa pensée :

.............En songe, un orateur
En quatre points encor lasse son auditeur;
Bercé par le rouet d'une rauque éloquence,
En songe, un magistrat s'endort à l'audience;
En songe, un homme en place, arrangeant son dédain,
Pour prendre des placets étend encor la main (2).

Chenedollé reconnaît avec Buffon (3) deux sortes d'imaginations.

La première est la qualité la plus brillante et la plus active de notre âme; c'est l'esprit supérieur, c'est le génie, *le charme de l'univers*, dit Delille.

La seconde est cet autre principe qui dépend uniquement des organes corporels, qui nous contraint

(1) L'imagination est *amie de l'avenir*, dit Rivarol.
(2) *L'imagination*, chant 1er.
(3) Buffon. *Discours sur la nature des animaux.*

d'agir comme les animaux, sans réflexion, sans délibération; c'est la source de l'illusion, la mère des passions qui nous maîtrisent et nous emportent malgré les efforts de la raison : cette dernière pensée de Buffon est fort bien reproduite dans ces vers de Chenedollé. Si

L'homme sans défiance avec elle s'allie,
Vous le verrez bientôt, voisin de la folie,
Fermer ses yeux séduits au jour de la raison,
Des honteuses erreurs savourer le poison,
Et faire, sur l'autel des forfaits et des vices,
A ces horribles dieux d'horribles sacrifices.

Mais, entre le bon ou le mauvais génie, Dieu nous a donné le jugement qu'éclaire la raison :

.................Pouvoir incorruptible,
Viens donc, et ralentir et diriger la flamme,
Et, sage conducteur, prends les rênes de l'âme.

La troisième faculté qui nourrit l'imagination et qui dirige le jugement : c'est la mémoire

....De nos souvenirs riche dépositaire,
Elle peuple d'amis notre exil solitaire;
Elle adoucit pour nous les rigueurs du destin,
Et l'ami qui n'est plus vit encor dans son sein.
Je la vois, l'œil en pleurs, de regrets attendrie,
S'incliner dans la nuit sur son urne chérie.

Chenedollé nous paraît avoir surpassé Delille dans cette belle définition de la mémoire.

Voici les vers de Delille :

Et même dans l'amour, même dans l'amitié,
Le doux ressouvenir n'est-il pas de moitié ?
Le temps serre les nœuds que l'instinct fit éclore;
On songe qu'on s'aima, pour s'aimer plus encore.

Il y a plus d'affection dans la pensée de Chenedollé, il n'y a qu'un souvenir dans celle de Delille; mais ces deux poésies ont bien des rapports de style : l'un et l'autre est facile et gracieux.

Chenedollé, qui vient de décrire ces trois facultés, — l'imagination, le jugement et la mémoire, — se demande quelle limite Dieu a placée entre l'homme et les animaux. Une transition paraîtrait nécessaire entre ces deux ordres d'idées. Nous y suppléerons en disant que ces trois facultés ont déjà marqué cette limite, puisque Dieu en a privé les animaux :

L'animal a l'instinct et l'homme a la raison.
L'une ouvre devant elle un immense horizon,
Et d'un noble *appétit* de gloire et de pensée,
L'œil fixé sur le ciel, sans relâche est pressée;
L'autre, à de vils besoins tristement limité,
Tourne en un cercle étroit pour jamais arrêté.

Il y a quelques expressions faibles dans ce passage. Ainsi un *appétit de gloire*, la raison qui sans *relâche est pressée*, ne conviennent pas. Pourquoi Chenedollé n'a-t-il pas, comme Delille [1], traduit ces beaux vers d'Ovide :

Pronaque cum spectent animalia cœtera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

(1) Delille n'a pas lui-même rendu, dans les vers suivants, l'énergie du tour et la beauté de l'expression latine : *Cœlumque tueri jussit et erectos ad sidera tollere vultus :*

Les animaux vivaient sans révolte et sans guerre;
Mais tous, d'un front servile, ils regardaient la terre :
Leur souverain lui seul, marchant au milieu d'eux,
Levait un front sublime et regardait les cieux.

V. *L'Imagination*, chant 8.

Le poète, empruntant à Anaxagore les objections des disciples d'Epicure, dit par quels instincts les animaux et les insectes se rapprochant de l'homme, l'homme tient aussi aux animaux. Mais il s'écrie :

Dis-moi, qu'ont de commun et l'insecte ignoré,
Et l'homme avec Newton dans les cieux égaré ?

Le génie n'est-il pas la limite qui sépare l'homme des animaux. Ces discussions philosophiques deviennent ainsi poétiques sous la plume de Chenedollé.

Il combat les athées qui nient l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, et, pour prouver cette existence, le poète, comparant sa faiblesse avec la grandeur de Dieu, semble n'oser soulever le voile qui cache les merveilles de la création; cependant, emporté par son amour et par sa reconnaissance pour Dieu, il chante ainsi sa présence dans l'univers :

Ce grand ordre des cieux, ces mondes entassés
Sont d'éclatantes voix qui l'annoncent assez ;
D'une nuit étoilée *écoutons le silence :*
Chaque astre de son Dieu raconte la puissance....

Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.

Ne semble-t-il pas que Chenedollé a voulu traduire cette belle pensée.

Remarquons aussi cette expression très-poétique :

D'une nuit étoilée *écoutons* le silence.

Dieu se révèle à l'homme par le silence même de la nuit; il inspire son imagination, il parle à son âme.

Est-il utile de rappeler ici les chefs-d'œuvre des

poètes qui ont chanté avec tant d'enthousiasme les preuves de l'existence de Dieu ?

Ainsi Lamartine, dans son *Hymne à la Nuit :*

Ces flots d'or, d'azur, de lumière;
Ces mondes nébuleux que l'œil ne compte pas,
O mon Dieu ! c'est la poussière
Qui s'élève sous tes pas.

Lamartine a certainement des expressions bien riches de haute, de sublime poésie; mais il y a peut-être plus de pensées dans les vers de Chenedollé.

Avec quel art ne va-t-il pas chercher les preuves de cette existence divine jusque dans la plus humble fleur, et

..................N'est-ce pas sa présence — *de Dieu* —
Qui brille dans les yeux de l'aimable innocence (1),
Qui se peint sur le front de la douce pudeur ?

(1) « N'est-ce pas la divinité qui brille dans le sourire d'un enfant », a dit Mgr Dupanloup, dans son discours de réception à l'Académie française.

Un jeune poète normand, M. Emile Lepeltier, d'Avranches, auteur d'un recueil de poésies gracieuses, qui ne sont pas assez connues, a peint, dans une délicieuse petite pièce de vers, tout ce qu'il y a de divin dans le regard et la voix d'un enfant.

A MA SŒUR.

Oh ! je t'aime, ma sœur, douce enfant fraîche et pure;
Sous ton blanc vêtement, virginale parure
Moins blanche que ton cœur,
Tu sembles une fleur par le ciel couronnée
De grâce et de parfums, et qu'il nous a donnée
Dans un jour de bonheur ;
Car dans tes yeux bleus nage un regard si limpide,
Sous tes beaux cheveux blonds ton front est si candide,
Ton sourire est si doux,
Ta jeune voix a tant de douces harmonies
Quand, le soir à genoux, joignant tes mains bénies,
Tu veux prier pour nous,
Que les anges du ciel, recueillis pour entendre
Cette voix d'ici-bas, si suave et si tendre,
Laissent les cieux ouverts ;
Et, portant au Seigneur ton heureuse prière,
Croient retrouver un chant égaré sur la terre
De leurs divins concerts !

Poésies par Emile Lepeltier. — Paris. Garnier frères, 10, rue Richelieu. 1851.

Otez Dieu, dit-il, au malheureux dans ses souffrances, à l'indigent dans sa misère, au coupable dans ses regrets,

.....Vous ôtez au repentir son juge,
A l'innocence un père, au malheur un refuge.

La religion est donc une nécessité que l'homme doit reconnaître, puisque sans elle

Lois, morale, vertu, tout marche à son déclin;
La nature est sans but, le monde est orphelin.

Le poète philosophe ne quittera pas ces objections contre l'existence de Dieu qu'il ne les ait multipliées et réfutées :

Pourquoi dit-on encor de notre race humaine :
O vertu, n'es-tu pas l'unique souveraine ?
Fallait-il nous laisser un coupable penchant ?

Mais si le mal n'existait pas, si l'homme n'était pas libre de choisir entre le bien et mal, où serait la vertu, la gloire, l'honneur de se vaincre soi-même ? C'est au contraire, dit le poète,

.... Du sein des maux dont notre triste vie
Sur la terre d'exil sans cesse est poursuivie,
Que naît en moi l'espoir de l'immortalité.

Et il peint le bonheur promis à ceux qui jouiront de cette immortalité.

Nous admirons dans ces passages avec quel bonheur Chenedollé a su exprimer en fort beaux vers ces idées philosophiques; mais il a peut-être trop multiplié les sujets de discussion qui ont nécessairement jeté une certaine monotonie sur cette partie

du poème [1]. Il a prévu lui-même cet écueil, car il dit dans ses notes :

« Il aurait fallu pour surmonter les difficultés d'un pareil sujet le talent » de Pope, et je sens vivement combien le mien est éloigné de ce grand » poète. »

Il va rassembler dans un autre ordre d'idées une suite de jolis tableaux, dans lesquels brille sa poésie douce et harmonieuse :

Quelle part de bonheur échut à notre vie ?
Le bonheur ! qu'ai-je dit ? Ah ! ce bien inconstant
Que l'homme, sans repos, poursuit en haletant,
De notre humanité doux et frêle apanage,
A peine nous permet d'embrasser son image;
Et, fixé nulle part, il se montre en tous lieux :
Pareil à ce rayon qui, traversant les cieux,
Frappe de ses éclairs le berceau des orages,
De leurs franges d'argent entoure les nuages,
Se brise en sept couleurs dans le prisme des airs,
Et court en flèches d'or sous le cristal des mers.

Voilà le bonheur; il passe

.............Comme un rayon léger;
Comme on voit sur les monts, tour-à-tour clairs ou sombres,
Rapidement courir la lumière et les ombres,
Quand, devant le soleil, le souffle des autans
Fait passer tour-à-tour les nuages flottants.

Nous avons cité ces deux charmants passages comme modèles des plus gracieuses imitations de Virgile et d'Horace [2].

(1) Chenedollé a rappelé dans ces vers quelques pensées de Pascal, sur la nature de l'âme et sur les facultés intellectuelles de l'homme ; mais pourquoi n'a-t-il pas au moins cité le nom de Pascal ? Il dit dans la préface de son poème : « C'est pour » avoir laissé quelques pages sur ces hautes et importantes matières que Pascal a » été mis au nombre des plus grands génies qui aient honoré le monde. » Chateaubriand dit de Pascal : « Cet *effrayant* génie jeta sur le papier des pensées » qui tiennent autant du *Dieu* que de l'homme. » Ce n'était donc pas assez que de rappeler ces pensées; Chenedollé aurait dû, comme Delille, consacrer quelques vers à l'éloge de Pascal.

(2) Horace, liv. 2, ode 13 à Grosphus.

Puis, rembrunissant le tableau de nos misères humaines, le poète emprunte à Lucrèce ce fameux morceau :

Tùm porrò puer, ut sœvis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans....

Traduit déjà par Racine fils :

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes,
J'entrais dans l'univers escorté des douleurs :
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs...

Chenedollé termine par cette pensée mélancolique empruntée à l'*Ecclésiaste :*

Et gaudio dixi, quid decepisti me ?
Je disais au plaisir : pourquoi m'as-tu trompé ?

Mais du moins, où est-il ce bonheur ? Est-ce au sein des grandeurs et des richesses ?

Voyez ces nuages qui s'élèvent au coucher du soleil, ils brillent un instant avec lui ; il disparaît et tout leur éclat s'évapore :

N'est-ce pas-là l'image et l'emblême des grands ?
Croit-on que le bonheur habite ces hauts rangs ?
Ah ! tout ce vain éclat, cette pompe éphémère
N'est qu'un néant superbe, une illustre misère,
Et les noirs soucis même agitent quelquefois
Les courtines de pourpre où sommeillent les rois.

Ces vers rappellent cette belle pensée d'Horace dans son ode à Licinius sur le bonheur de la médiocrité. C'est à cette source divine que notre poète puisait souvent ses inspirations :

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.

Sæviùs ventis agitatur ingens
Pinus : et celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes (1).

La foudre frappe les palais,
Elle respecte les cabanes.

Et Lucrèce n'a-t-il pas dit des grandeurs : *Que l'envie les précipite souvent comme la foudre dans les horreurs d'une mort humiliante.*

Et tamen è somno quasi fulmen dejecit ictos
Invidia interdum contemptim in tartara tetra.

Et plus loin cette magnifique image :

Invidiâ quoniam, ceu fulmine, summa vaporant
Plerumque (2).........

Et cette renommée, objet de notre envie,
Quelle est-elle en effet ? une seconde vie,
Respirant, loin de nous, sur les lèvres d'autrui.
Et qu'importe au grand homme un bien si loin de lui,
Et ce tribut tardif que l'on paie à sa cendre,
Et ces lointaines voix qu'il ne doit point entendre !

(1) Horace, 2e liv., ode 7e.

(2) Ducis a traité le même sujet avec beaucoup d'esprit; mais sous une autre couleur dans son épître à Soldini :

Vous, opulents blasés, que tourmente un cœur vide,
C'est pour vous qu'à grands frais la vie est insipide...

A ces citations sur les frivolités des grandeurs, il convient d'ajouter ces réflexions d'un auteur allemand sur les *arides* relations du monde :

« Jamais nous ne nous sentons plus calmes, plus beureux, plus élevés, et jamais il ne nous est si » doux de comprendre la vie, la pensée, l'aptitude aux grandes choses et le don d'immortalité dont » nous sommes doués, qu'au moment où nous pouvons fermer notre porte aux visites importunes, » aux entretiens stériles.

» Que d'étincelles de bonnes pensées sont étouffées dans ces arides relations du monde, et comme » l'on devient frivole soi-même en vivant toujours avec des gens frivoles ! Ces étincelles, présent de » Dieu, ne jaillissent que dans la solitude, et c'est la solitude aussi qui souvent développe des vertus » que l'on n'acquerrait pas dans la société même la plus chère. »

Le même auteur, qui blâme ainsi les relations *arides* du monde, traite avec éloge les relations *utiles* de la société :

« Les relations du monde sont une source inépuisable de nouvelles pensées et d'observations. Elles » nous aident à exécuter des choses qui nous paraissent impossibles; elles nous donnent cette grâce, cette » souplesse, cette force qui entraîne le cœur et persuade l'esprit. — Les relations sociales enseignent » ainsi ce qu'on n'acquiert pas toujours dans la solitude Ce n'est pas seulement avec les livres qu'on » apprend, dit Bacon, à se servir des livres. »

Zimmermann. — *La Solitude.*
Traduction nouvelle avec notice, par X. Marmier. — Paris. 1855.

Cette pensée peut être vraie, mais dans une certaine mesure; elle est ici trop absolue.

Delille a employé une expression bien belle, et plus juste peut-être que celle de Chenedollé, pour peindre le génie immortel de Cicéron :

> Cicéron s'élançait vers la postérité,
> Et de loin *écoutait* son immortalité.

La renommée ne conduit pas toujours à l'immortalité. Mais du moins est-il permis aux grands hommes *d'écouter* de loin leur renommée.

Les muses vont du moins faire les délices de l'homme qui cherche le bonheur :

Illusion ! dit Chenedollé.

> ....L'envie perdit Racine
> Et contraignit Le Tasse à pleurer ses succès.
> Quel vague, quels dégoûts, quelle vie inquiète
> La nature réserve aux destins du poète !

Il est donc vrai que l'homme

> Ne peut impunément achever une vie
> Que le ciel surchargea du fardeau du génie !

Telle était l'opinion de Chenedollé; il l'avait exprimée en présence de ses amis; il l'a répétée dans l'ode sur le Camoëns et dans celle qui a pour titre les *Regrets*. Dans cette dernière, il dit cependant plus d'une fois, comme Horace à sa lyre :

> *O laborum*
> *Dulce lenimen, mihi cumque salve*
> *Rite vocanti.*

Chenedollé a dû bien des consolations à sa lyre; il était heureux au milieu de ses livres, amis

toujours fidèles ! fleurs que le temps effeuille sous nos pas, sans les flétrir ! Mais il a souvent écrit sous l'empire des chagrins, et lorsqu'il a voulu se peindre dans ses poésies, ses inspirations ont été souvent empreintes d'une profonde tristesse, comme dans l'épisode qui termine ce chant.

Le véritable bonheur était pour Chenedollé dans la paix des champs, dans les joies de famille et dans les charmes de l'amitié : aussi quels tableaux délicieux, à l'imitation d'Horace, de Delille, de Chaulieu, ne nous a-t-il pas laissés sur ces sujets qui flattaient son cœur et ses goûts :

C'est aux champs seuls qu'en paix l'on vit avec soi-même ;
Là, qu'on peut sans remords goûter tout ce qu'on aime.

Le laboureur, dit-il, y vieillit dans la paix ;

Le doux contentement, réjouissant son cœur (1),
Fait de sa vie entière un long jour de bonheur.
...................Et, quand son Dieu l'ordonne,
Tombe comme un fruit mûr dans un beau jour d'automne.

Belle image traduite de Cicéron (*Traité de la Vieillesse*). Chenedollé peindra encore le véritable bonheur au sein de l'amitié et des joies de famille :

Heureux, encore heureux qui rencontre un ami :
Sans cet autre soi-même on ne vit qu'à demi.
Amitié ! nœud sacré, pur hymen de deux âmes,
Remplis toujours mon cœur de tes célestes flammes.
L'homme serait trop seul sans tes charmes divins ;
Ta présence ennoblit, épure nos destins,
Et le mortel épris de tes chastes délices,
Se dévoue avec joie aux plus grands sacrifices.

(1) Ces vers sont imités d'Horace, ode 13, liv. 2, à Grosphus :

Lœtus in præsens animus, quod ultrà est
Oderit curare et amara lœto
Temperet risu. Nihil ab omni
Parte beatum

Ducis a consacré aussi à l'amitié une de ses épîtres; mais nous ne pensons pas que sa poésie, quoique fort belle, ait surpassé celle de Chenedollé :

Amitié, don du ciel, flamme invisible et pure,
A mon dernier soupir échauffe encor mon sein;
. . . .
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants (1).

Chenedollé devait aussi quelques vers à cet autre bonheur qui fit, jusqu'à son dernier jour, le charme de sa vie : les saintes joies de famille dont il connaissait tout le prix (2) :

Mais trop heureux aussi, mille fois trop heureux
Qui, d'un pudique hymen ayant serré les nœuds,
Voit ses jeunes enfants, troupe aimable et légère,
Disputer sous ses yeux les baisers d'une mère !

Ce vers rappelle encore cette délicieuse poésie de Lucrèce :

. . . .*Puerique parentûm*
Blanditiis facilè ingenium fregêre superbum (3).

Les passions, dit Chenedollé, enchaînent trop souvent le génie de l'homme :

. . . . .Trop souvent le génie,
Captif des passions, monarque détrôné,
A décoré leur char et langui dans leurs chaînes.

Avec quelle noble fierté Corneille ne fait-il pas dire à Auguste, dans sa tragédie de *Cinna :*

Je suis maître de moi, comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma nouvelle victoire.

(1) Voir la note B à la fin du volume.
(2) Lamartine a rappelé, dans un discours prononcé en 1850, cette pensée de Luther, qui trouve ici sa place : *Le cœur humain est une meule qui se broie elle-même, quand on ne lui donne rien à moudre.*
(3) Lucrèce. *De naturâ rerum.* Cant. 1er.

Chenedollé présente avec grâce la même pensée que Corneille exprime avec fierté; l'un conseille de vaincre ses passions, l'autre fait parler en maître et dire : *J'ai vaincu.*

Chenedollé termine ce chant par une noble et tendre élégie qui, elle seule, serait un poème; mais en lisant cet épisode, en voyant ces détails de lieux, de faits, de circonstances, nous ne pouvons écarter cette pensée que l'auteur a voulu peindre quelques traits de sa vie. Chenedollé a agrandi et coloré le tableau; il n'a pas eu à subir le sort du personnage de Léon; mais qui ne dirait, en le voyant : c'est un autre *Réné* (1).

Léon reçut le jour non loin de cette ville
Où Malherbe (2) naquit, lui, dont la voix facile,
Mariant avec goût la verve et le bon sens,
De la muse française épura les accens;
Lieux où brilla trop peu le jeune Malfilâtre (3) !
Léon fut comme lui des muses idolâtre.

Léon errait, l'*Iliade* à la main, tantôt au milieu des genêts *au front d'or* et des pommiers en fleurs de la Neustrie,

Quand leur tête opulente inonde le verger
Des flots de leur parfum, rival de l'oranger.
Tantôt il parcourait les forêts poétiques
De Saint-Sever, fameux par ses cloîtres antiques;
C'est le vieux Saint-Michel qu'il cherche au bord des eaux,
Quand le soleil couchant en rougit les créneaux;
Et la nuit il s'assied sur quelque vieux décombre
Où du grand Duguesclin il a cru revoir l'ombre.

(1) On sait que l'auteur de l'épisode de Réné, Chateaubriand, a voulu se peindre sous le nom de ce personnage.

(2) François de Malherbe est né à Caen vers l'an 1555; il est mort à Paris l'an 1628. — Une statue a été élevée en son honneur à côté de la statue de La Place, devant le palais de l'Université. Une plaque de marbre, placée au lieu où il est né, par les soins de M. Pierre-A. Lair, rappelle ses noms et la date de sa naissance.

(3) Jacques-Charles-Louis Malfilâtre est né à Caen le 8 octobre 1732; il est mort à Paris le 6 mars 1767, à l'âge de 34 ans 6 mois.

C'est dans ces lieux, c'est au pied du donjon de Vire que Chenedollé allait souvent rêver ; c'est là que

....Du pâtre au loin il écoutait les chants.

Léon était heureux du seul bonheur d'admirer ces jolis tableaux de la nature, peints avec tant de légèreté et de grâce :

......Mais l'amour est entré dans son cœur ;
La volupté, de pleurs et de remords suivie,
Effeuille chaque jour les roses de sa vie,
Et le fleuve du temps, qui reçoit leurs débris,
Les roule dans son cours inconnus et flétris.

Il dit adieu aux muses, son génie est éteint; malheureux, il envie le sort du bûcheron et du laboureur; livré au désespoir et sur le bord de la tombe, il exhale ainsi sa plainte :

O périsse à jamais cette nuit de misère,
La nuit qui me conçut dans le sein de ma mère !
Oh ! que n'ai-je en naissant expiré dans ses bras !
Venez, je vous attends, douce paix du trépas,
Aux cœurs infortunés vous ouvrez un asile ;
La mort n'est point cruelle et la tombe est tranquille :
Là finissent nos maux et nos longues douleurs,
Et l'amour n'y vient plus nous demander des pleurs.

Ce passage, dont les premiers vers sont empruntés au livre de Job, a été aussi imité par Lamartine dans ses *Méditations :*

Ah ! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître !
Ah ! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu,
  Et le sein qui m'a donné l'être,
  Et les genoux qui m'ont reçu !

Cet épisode de Léon est charmant par ses gracieuses descriptions; il est sublime de tristesse. Pourquoi faut-il que tant de beautés, jetées dans ces vers, nous offrent la peinture trop vraie des chagrins dont le poète était atteint ! N'est-ce pas le premier aveu de cette mélancolie profonde qui

ne l'a quitté qu'avec la vie ? Son imagination était déjà frappée de cette pensée malheureuse de détruire le fruit de ses veilles et de son génie, et c'est en 1807 qu'il publiait ce poème :

Mais à qui veut mourir qu'importent les succès !
Oui, je veux effacer jusqu'aux faibles essais,
De qui l'ébauche, un jour en tableaux transformée,
M'aurait acquis peut-être un peu renommée.
Ah ! je ne veux de moi laisser nul souvenir,
Rien qui me recommande aux siècles à venir !
Je mourrai tout entier en quittant cette terre.

Ces vers sont des plaintes de désespoir. Chenedollé n'a pas tout effacé (1); il n'a cependant que trop bien anéanti son grand poème de *Titus* ou *la Jérusalem détruite*, et d'autres poésies que nous regrettons; mais le poète *n'est pas mort tout entier.*

Bientôt la mort frappa ce jeune amant des vers;
On porta sa dépouille au rivage des mers;
Aux brises du matin, l'onde en ces lieux agrestes
Du malheureux jeune homme aime à baigner les restes.
La pitié, sur sa tombe, alla verser des pleurs,
Et l'amante, en secret, y jeta quelques fleurs :
Les ombres de Virgile et du chantre de Laure
Pleurèrent ce génie éteint à son aurore.

N'est-il pas évident que Chenedollé a voulu se peindre lui-même dans cet épisode dramatique ? Loin de nous la pensée de soulever ici le voile qui a caché trop longtemps de profondes douleurs; qu'il suffise de dire que dans tout ce chant le poète était inspiré par ses goûts, ses mœurs et ses propres convictions; aussi ses plus beaux morceaux ont-ils le charme et le coloris du peintre qui demandait à la nature de guider son pinceau.

(1) Chenedollé pouvait se dire comme Horace :

Non omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit libitinam. — Horace, liv. 3, ode 24.

CHANT QUATRIÈME

Le quatrième chant est consacré au *génie de l'homme* dans la formation de la société. C'est ce génie et non la nature, dit Chenedollé, qui a formé la société :

> ....L'homme seul a produit ces grands corps,
> Dont son art entretient les sublimes accords.

Lucrèce et Buffon ont eu, comme Chenedollé, à rechercher l'origine de la société; ils ont différemment traité ce sujet.

Lucrèce veut que la terre, véritable *Eden*, fût au commencement du monde couverte de fruits et de moissons, qui tombaient sans travail et sans peine sous la main de l'homme. « Il n'a, dit-il (1), cherché » à se réunir avec ses semblables que pour se dé» fendre plus facilement des attaques des animaux. »

Buffon (2) dit « que, souvent chassés des montagnes » par le feu des volcans, tremblants sur une terre » qui tremblait sous leurs pieds, les hommes ont » cherché à se réunir pour se défendre, s'aider et » *travailler de concert* à se faire un domicile et » des armes, et à pourvoir à leurs besoins. » Il

(1) Lucrèce. *De naturâ rerum*. Cant. 1er.
(2) Buffon. *Septième époque de la Nature*.

ajoute « que *le génie croissait à raison de cette » nécessité de veiller sur leur existence.* »

Chenedollé ne reconnaît pas cette terre libre et virginale qui

> ....Prodiguait sous nos pas
> Tous ces faciles biens que l'art n'exigeait pas.

Plus rapproché de l'opinion de Buffon, il voit la *faim*,

> ....Arbitre de son sort,

qui fait à l'homme chaque jour

> Ou l'offre du plaisir, ou l'offre de la mort.

C'est donc en déchirant par son travail les flancs de la terre qu'il se racheta sans cesse des arrêts de la mort. De cette nécessité, Chenedollé conclut

> Qu'entre la terre et l'homme un contrat solennel (1)
> Fut dressé par les mains de l'arbitre éternel :
> C'est donc dans cet hymen, c'est dans cette alliance
> Que le corps politique enfin a pris naissance.

Lucrèce ne voit donc dans les premiers hommes que des sauvages qui ne cherchent la société que comme les animaux, en se réunissant par troupeaux pour se défendre. Buffon aperçoit, dès l'origine du monde, le *génie de l'homme* qui lui fraie le chemin de la civilisation.

Chenedollé va plus loin : le contrat existe, la politique est fondée ; c'est elle qui formera la société entre les hommes de cette nécessité pour eux de se réunir pour vivre et travailler.

(1) Cette idée appartient à Rivarol, qui l'a développée dans sa *Théorie du corps politique*. (V. les notes de Chenedollé.)

Lucrèce, Buffon et Chenedollé ont une opinion différente, mais relative à l'époque de civilisation et de progrès dans laquelle ils ont écrit.

Chenedollé n'a-t-il point été trop loin en plaçant ainsi la politique avant la société ?

Après avoir peint en fort beaux vers l'état sauvage et inculte de la terre, il fait paraître la politique, qui dit à l'homme :

Regarde ces forêts de vieillesse noircies.
Que la flamme ou le fer n'ont jamais éclaircies ;
Vois, par la main du temps, ces arbres renversés
L'un sur l'autre sept fois, par couches entassés.
Pénètre, enfonce-toi dans ces déserts sauvages,
Tu n'y trouves partout que d'impurs marécages,
Où l'immense couleuvre et les boas hideux
De leur croupe verdâtre entrelacent les nœuds.

La politique n'a pas pu exister avant la société ; on ne comprend donc pas facilement comment elle a pu diriger une société qui n'existait pas : n'est-il pas plutôt permis de croire avec Buffon que c'est le génie, essence divine, et la nécessité de vivre, besoin tout matériel, qui, réunis, ont fait aux hommes un devoir de vivre en société ?

« L'homme isolé, — dit Thiers (1), — ne pourrait pas vivre. Que ferait-il » de ce regard intelligent par lequel il interroge et répond avant de savoir » parler ? Que ferait-il de cet esprit qui conçoit, généralise, qualifie les » choses ; de cette voix qui les désigne par des sons ; de cette parole enfin, » instrument de la pensée, lien et charme de la société (2) ?

(1) Thiers. *Du droit de propriété*. Chap. 3, p. 23.

(2) Lamartine a exprimé en fort beaux vers cette pensée de Thiers :

L'homme. — Il regarde, le jour se peint dans sa paupière ;
Il pense, et l'univers dans son âme apparaît ;
Il parle, et son accent, comme une autre lumière,
Va dans l'âme d'autrui se peindre trait pour trait.

C'est donc la nature, c'est Dieu qui a fait l'homme pour la société; c'est le génie de l'homme qui l'a formée et qui, suivant la marche du temps, en change et modifie les constitutions et les met en rapport avec les progrès de la civilisation :

Mais à de courts instants la vie est mesurée;
Quel pouvoir en saura prolonger la durée,

et sauvera le genre humain du naufrage ?

Les bienfaits de la terre et ceux du mariage
L'embrassant dans les nœuds de leur fécondité,
Sur le fleuve du temps sans péril l'ont porté

Aut genus humanum jàm tùm foret omne peremptum
Nec potuisset adhuc perducere secla propago (1).

L'homme a écouté cette loi naturelle qui l'a soumis au travail, seul gage de prospérité et de bonheur :

C'est autour des moissons, en présence des Dieux,
Que la société serra ses premiers nœuds.
. . . .
Ce fut le règne heureux des mœurs patriarchales;
Mais la société, d'abord pure en naissant,
Vit bientôt s'altérer son esprit vieillissant.

Le poète nous conduit ainsi à la nécessité des lois,

Cette morale écrite, à tous les yeux visible;
Ame sans passions et raison inflexible
Qui, réprimant chacun pour le bonheur de tous,
Protègent sans amour, punissent sans courroux.

On ne peut désirer une description plus poétique de la loi, que Plutarque appelle *la reine de tous, mortels et immortels*, et que Rivarol définit la réunion des lumières et de la force :

« Mais les sociétés humaines qui, fondées sur la loi, naissent, vivent et » meurent sur la terre où elles accomplissent leurs destinées, ne contiennent

(1) Lucrèce. *De naturâ rerum.* Cant. 5.

» pas l'homme tout entier, a dit M. Royer-Collart (1); après qu'il s'est
» engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même : ces
» hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens
» inconnus dans une monde invisible. »

C'est cette belle pensée que Chenedollé a développée dans ces vers :

Un contrat éternel, une antique union
Joignent la politique et la religion.....

Le poète prouve cette alliance par les fastes de l'histoire; il rappelle dans ses notes cette heureuse comparaison de Rivarol : « Le corps politique est » comme un arbre : à mesure qu'il s'élève, il a autant » besoin *du ciel que de la terre.* »

La société demande encore au génie de l'homme la forme des Etats.

Le législateur est entouré de mille écueils, ils sont semés sous ses pas :

Veut-il un peuple libre ? il trouve l'anarchie :
Lassé de tant d'horreurs, si de la monarchie
Son génie effrayé veut implorer l'appui,
Le despotisme est là qui veille près de lui :
Jouet des passions et de leur violence,
Entre ces deux excès le peuple se balance.

Chenedollé invoque le génie de Montesquieu qui, dans les pages immortelles de son *Esprit des lois*, « met dans la balance et les peuples et les rois, et » pèse d'une main également sûre les droits des uns » et les devoirs des autres. » Le poète s'inspire de toute la grandeur de ce monument, qui fut appelé le code du genre humain.

(1) V.Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, p. 24. — Il rapporte l'opinion de M. Royer-Collart sur le projet de loi relatif au sacrilège.

..........................Montesquieu,
Génie étincelant, sublime demi-dieu !
Voyez du monde entier comme il fait la revue;
Lois, mœurs, cultes, climats, rien n'échappe à sa vue.
Il est partout, il plane, il embrasse à la fois
La hutte du Sauvage et le palais des Rois;
Bientôt, dans les détours d'un labyrinthe immense,
Il engage un combat qui sans fin recommence,
Et, rempli d'une utile et noble ambition,
Terrasse tour-à-tour et l'hydre et le lion (1).

Voltaire a dit : « Si c'est Homère qui a fait » Virgile, c'est son plus bel ouvrage. » Suivons cette idée. Un des plus intéressants spectacles qu'on puisse observer, c'est « l'impression du génie sur le génie (2). »

Chenedollé, peignant Montesquieu, fait rayonner son génie dans toute sa gloire sur ce travail gigantesque qui coûta vingt ans d'études arides à son immortel auteur. L'*Esprit des lois* est, dit un homme d'esprit, comme le Nil, large, immense, fécond dans son cours; faible et obscur à sa naissance.

Qui ne reconnaîtra Montesquieu à ce portrait fait par Chenedollé ? Il va suivre les pas de ce grand législateur, et, pesant avec lui les avantages et les excès des Etats démocratiques et monarchiques, il ornera des charmes de son style poétique les discussions abstraites de la politique, comme dans le chant précédent il a traité les questions philosophiques. Nous craignons seulement que le poète n'ait trop cherché dans ce passage une occasion de faire connaître ses opinions politiques; il y a toujours un certain danger, pour la pureté du génie poétique,

(1) Le despotisme et l'anarchie.
(2) Préface de Delille sur l'*Enéide*.

à le compromettre dans les discussions d'opinions politiques.

Un critique (1) judicieux a dit avec raison : « Toute » poésie, tout idéal se vicient, se déflorent au contact » des passions, des intérêts, des évènements qui » agitent l'esprit et troublent le cœur des hommes; » l'art, s'il ne veut pas déchoir, doit rester dans les » régions sereines du ciel et du passé. »

Chenedollé empruntait, il est vrai, ses idées en politique à l'*Esprit des lois* et à la *Théorie des corps politiques*. Ses principes reposaient donc sur la confiance que lui inspiraient des légistes tels que Montesquieu et Rivarol (2), et l'imagination du poète ne pouvait s'égarer avec de tels maîtres. Il pensait comme Montesquieu que si la probité suffit à un gouvernement despotique pour le maintenir, il faut à un Etat populaire un ressort de plus, qui est la vertu : cette vertu, *c'est l'amour des lois et de la patrie* (3).

Quels moyens puissants font mouvoir les Etats? L'or et le travail.

> C'est l'or et le travail dont l'union féconde
> Est le nœud des Etats et le levier du monde.

Chenedollé résume en ces deux vers toute la puissance de ces deux ressorts, qui font mouvoir la société, qui l'agitent, qui la vivifient.

(1) L. Peisse. *Notice sur le salon de peinture de* 1850.

(2) La *Théorie du corps politique* permet de citer Rivarol comme un légiste éminent. C'est un ouvrage, dit Chenedollé, où l'on trouvait une foule de vues grandes et neuves, et auquel la mort prématurée de l'auteur l'a empêché de mettre la dernière main.

(3) *Esprit des lois*. Liv. 4, chap. 5.

Songez bien toutefois que l'or seul est stérile,
Sans le travail fécond son éclat inutile
Nourrit auprès du trône un luxe mensonger.

« La gloire de la civilisation moderne, — dit Guizot (1), — est d'avoir » compris et mis en lumière la valeur morale et l'importance sociale du » travail ; de lui avoir restitué l'estime et le rang qui lui appartiennent. Le » mépris du travail, l'orgueil de l'oisiveté sont des signes certains ou que la » société est sous l'empire de la force brutale, ou qu'elle marche à sa déca- » dence. Le travail est la loi que Dieu a imposée à l'homme ; c'est le gage le » plus assuré de la paix et de l'avenir des sociétés humaines. »

C'est sous la tutelle de ces principes de morale et d'éternelle vérité que Chenedollé voit accroître les merveilles du corps politique. L'homme

Immole avec transport ses plaisirs à l'honneur,
Et vit en liberté sous un joug protecteur.

Le poète fait ici un charmant tableau de ce bonheur de l'homme qui, après une vieillesse paisible,

....Transmet d'âge en âge et donne avec son sang
Ses honneurs, sa fortune et son nom et son rang.
Bien plus : son dernier vœu devient une puissance.
Si la société consacra sa naissance,
La mort même ne peut lui ravir tous ses droits,
Et, du fond de sa tombe, il dicte encor des lois.
Mystérieux rapports ! merveilleux assemblage !
Où l'homme, toujours jeune et rempli d'âge en âge
De l'esprit de famille et de propriété,
Semble en effet jouir de l'immortalité.

Peindre ainsi l'homme, faible et mortel, qui se voit revivre d'âge en âge dans l'esprit de famille et de propriété, qui, au bord de la tombe, semble *écouter* de loin la voix de ceux auxquels il dicte ses lois ; de ses enfants auxquels il transmet son héritage,

(1) Guizot. *De la démocratie en France*. 1849. P. 85, chap. 5.

fruit de ses veilles et de ses travaux; c'est une belle et noble pensée, digne de l'esprit et du cœur de Chenedollé. Aussi, parcourant d'un trait rapide les découvertes merveilleuses dues à l'homme, bien faible créature, mais douée d'audace et de génie, il s'écrie :

..................Vous en faites un dieu !
Et toutefois, vainqueur d'innombrables obstacles,
Des arts autour de lui rassemblant les miracles,
Au sceptre social soumettant l'univers,
L'homme a réalisé ces prodiges divers !

Si Chenedollé eût eu à peindre le génie de l'homme dans les arts comme dans les sciences, son poème eût offert plus d'intérêt que les discussions de ces deux derniers chants sur des sujets philosophiques et politiques. Marmontel recommande, comme première règle du genre didactique, de donner au poème un fond solide et intéressant, comme dans les poésies de Virgile, de Pope, etc., si on veut éviter trop de longueurs.

On reprochera peut-être à Chenedollé quelques longueurs dans ces détails des biens et des maux de la société; mais il faut au moins reconnaître qu'il a su réunir une suite de descriptions qui sont de charmants morceaux de poésie, tels que le tableau qu'il fait du luxe; ces détails minutieux, mais élégants; cette peinture de l'activité du commerce qui donne la vie et la force aux Etats, et qui éclaire les beaux arts.

Le luxe, fils brillant de la société,
Commande, et tout-à-coup, par l'audace monté,
Le vaisseau fend les mers en déployant ses aîles,
Des plus lointains climats, à nous servir fidèles,

Il rapporte à la fois et la perle des mers,
Et l'hermine conquise au séjour des hivers,
Et du mol Orient la résine embaumée,
Et du grain du Moka, la liqueur enflammée
Qui fume dans l'albâtre, orné d'or et de fleurs,
Dont l'art du Japonais a pétri les couleurs.

Suit la description des progrès du luxe dans la société :

Ministre complaisant de tes désirs nouveaux,
Le luxe, chaque jour variant ses travaux,
Entre tes voluptés n'admet pas d'intervalle.

Chenedollé a imité dans ces charmants détails le cinquième chant du poème de la nature de Lucrèce, où on voit, dans un tableau qui excita l'admiration de Fontanes, la description que fait le poète latin des premiers pas du génie de l'homme dans les sciences et dans les arts :

Navigia atque agri culturas, mœnia, leges, etc.

Chenedollé place toujours une ombre à côté d'un brillant tableau.

Est-ce chez les Sauvages, dont Rousseau a tant vanté l'état de nature, que le luxe, les arts et la civilisation ont fait tant de progrès ? Pourquoi ce philosophe ne disait-il plutôt à l'eau qui coule de remonter vers sa source !

Mais arrêter le génie de l'homme qui grandissait avec le siècle, éteindre ce feu divin qui brûlait dans tous les cœurs, demandez à Chenedollé, c'était tomber comme Cook sous l'arc des Sauvages :

Le luxe a ses revers........ Immodéré,
Il couve des Etats le germe de la mort.

Des bras des voluptés il les pousse au cercueil,
Et couvre l'univers de dix siècles de deuil.
Je vous prends à témoins, Memphis, Thèbes, Carthage !
La ruine et la mort sont tout votre héritage.
Entendez-vous le bruit de ces puissants Etats,
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas ?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe !
Tous les dieux de Belus descendent dans la tombe.
O temple du soleil ! palais resplendissans !
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans !
. . . .
Dieux ! quels cris dut jeter Athènes éplorée,
Quand sa gloire en un jour s'abyma sous les eaux !

Voilà une belle description de la chute des empires; les derniers vers rappellent cette strophe magnifique de Le Brun :

Vous tomberez, marbres, portiques;
Vous dont les sculptures antiques
Décorent nos vastes remparts;
Et de ces tours au front superbe,
La Seine, un jour, verra sous l'herbe
Ramper tous les débris épars.

Rome avait recueilli l'héritage du monde,
Et, par tant de succès son génie excité,
S'était, dans son orgueil, promis l'éternité;
Vain espoir ! . . . .

Rome est tombée sous le poids de sa grandeur, et les peuples du Nord,

. . . . .Fondant de toutes parts,
Au Capitole altier plantent leurs étendards.

Chenedollé s'est inspiré du beau tableau des ruines de Rome par Delille [1] :

O champs de l'Italie ! ô campagnes de Rome !
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !

(1) Delille. *Poème des Jardins.*

Et aussi de la description des ruines des monastères et des églises gothiques par Chateaubriand ([1]), Chenedollé a encore trouvé de nouveaux chants bien dignes des chefs-d'œuvre de ces deux grands maîtres, et combien de beaux modèles à imiter !

« Les mœurs romaines, dépravées par l'épicurisme et par le luxe
» immodéré des richesses, qui entraînaient après elles le mépris des
» devoirs les plus sacrés, tels que la sainteté du serment, le respect
» pour la religion, furent, — dit Montesquieu (2), — les causes principales
» de la chute de l'empire romain. »

Horace n'a-t-il pas lui-même condamné *ces édifices superbes* qui ne laisseront plus de terre à la charrue du laboureur :

Jàm pauca aratro jugera regiæ
Moles relinquent (3).

Mais si Chenedollé a vu dans le luxe immodéré la cause de la chute des empires, il a su, comme Montesquieu, apprécier avec sagesse ce luxe honnête qui fait fleurir le commerce et les arts ([4]).

L'ignorance, dit le poète, se traîne à la suite des empires; les Barbares se disputent les dépouilles du

(1) Chateaubriand. *Génie du Christianisme.*

(2) Montesquieu. *Grandeur et décadence des Romains.* Chap. 10, p. 106.

(3) Horace. Liv. 2. Ode 12.

(4) Delille a fait une épître pleine d'épigrammes contre le luxe (p. 836 de ses œuvres complètes en un vol.); en voici un passage qui peut offrir quelqu'intérêt à certains lecteurs :

L'or, pauvre genre humain, vous est donné, je pense,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement;
L'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
Dis-moi de ces deux fous lequel l'est davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,
Ou le sot fastueux qui, fier d'un vrai fracas,
Le dépense en objets dont il ne jouit pas ?

monde, et de ses débris vont sortir des peuples nouveaux :

Ainsi dans l'univers, sous des lois éternelles,
Tout meurt et tout renaît.............
Le temps élève, abat les trônes incertains;
Transmet de peuple en peuple un sceptre héréditaire,
Et, dans son vol sans fin, renouvelle la terre.

Chenedollé a emprunté cette idée au Dante, qui regarde la fortune comme le ministre de la Providence. Il rappelle dans ses notes la même pensée exprimée par Rivarol, dans sa *Théorie du corps politique.*

Charle a paru, génie aussi vaste qu'ardent
Qui, relevant lui seul le trône d'Occident,
Jette un rapide éclair dans une nuit immense.
Il meurt, et sept cents ans la nuit de l'ignorance
Couvre après lui le monde, un moment éclairé.

Le siècle des Médicis vient enfin faire briller les nouvelles découvertes dues au génie de l'homme :

Déjà dans Amalfi (1) la boussole est trouvée :
A l'homme, qu'un cristal armait de nouveaux yeux,
Déjà le télescope ouvre de nouveaux cieux.
Colomb est né. Bientôt, sur les pas d'Uranie,
Colomb, que sans repos poursuivait son génie,
Découvre un nouveau monde...........

Vasco voit les mers de l'Inde. Enfin, celui qui créa l'alphabet remit dans nos mains, dit Rivarol (2), la clef de la nature et le fil de nos pensées.

(1) Amalfi, petite ville du royaume de Naples, patrie de Flavio di Gioja, inventeur de la boussole.

(2) On doit à Chenedollé un passage très-remarquable du discours de Rivarol sur la formation du langage; le manuscrit ayant été perdu, Chenedollé l'a reproduit de mémoire dans ses notes.



Chenedollé accroît encore cette idée dans ces vers :

Partout de la pensée envoyant le trésor,

l'art d'écrire

Vint imprimer au monde un plus rapide essor.
L'art même des combats change au gré du génie.

Le poète jette un coup-d'œil rapide sur la renaissance des beaux-arts sous l'aîle de la religion. Le Tasse prend sa lyre; Michel-Ange, Le Corrège, Raphaël

Vont chercher leurs tableaux dans les splendeurs du ciel.

Enfin paraît le siècle de Louis XIV. La gloire aux aîles d'or montre à Louis, jeune encore, les muses et les arts qui suivent la victoire; à ses ordres, le monarque les appelle à sa cour; là, sous le nom des grands hommes et des héros, le génie brille de son plus vif éclat :

Oh ! qu'il nous paraît grand quand, marchant appuyé
Sur ces hommes fameux qu'il sut mettre à leur place,
Le front resplendissant d'une tranquille audace,
Et de tous ces grands noms, en triomphe escorté,
Louis s'offre aux regards de la postérité !
Voilà quel fut pour nous le siècle de la gloire.

Chenedollé a su peindre dans ce tableau le génie littéraire du XVIIIe siècle, s'appuyant sur la religion, sur l'antiquité et sur la monarchie de Louis XIV.

C'est un de ces morceaux au style concis, mais toujours poétique, qu'il faudrait citer tout entier pour faire admirer avec quel art sont inscrits les noms et les titres des grands hommes sur le livre de la postérité (1). « Mais comme si le temps devait

(1) Chenedollé a emprunté ce tableau du siècle de Louis XIV au cardinal Maury.

» tout user, même la gloire qui brille d'un si vif
» éclat, la littérature du XVIIIe siècle tomba, dit
» Villemain [1], sous l'influence de la philosophie
» sceptique, de l'imitation des littératures modernes
» et de la réforme politique; à l'éloquence religieuse
» de Bossuet succéda celle de Massillon qui, dans la
» chapelle de Versailles, parlait de l'élection des
» rois et des droits du peuple. »

Tout peuple qui brilla penche vers son déclin;
Comme un faible mortel, chaque empire a sa fin.

Et Dieu

Jette de loin en loin, sur ce globe agité,
Des révolutions le monstre ensanglanté.

Dirons-nous avec le poète les phases de cette révolution terrible qui,

Telle, nourrie au fond de ces vastes marais,
Que le Nil a couvert de son limon épais,
La peste, s'élançant des eaux dont elle est née,
Part et secoue au loin sa fange empoisonnée.

La terreur et la mort couvrent la France de deuil;

Faut-il redire ici la vieillesse immolée;
Dans les bras de la mort la pudeur violée;
Malesherbes, Sombreuil, sous la hache abattus,
Expiant soixante ans de gloire et de vertus?
Sur le seuil de la vie on moissonne l'enfance;
La beauté, les talents, coupables d'innocence,
Fatiguaient tour-à-tour le glaive des bourreaux,
Et la seule vertu montait aux échafauds.

Chenedollé pouvait peindre, *d'après nature*, ces horribles tableaux : la tempête révolutionnaire lui portait, jusque sur la terre d'exil, les affreux détails

(1) Villemain. *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle*, vol. 1, p. 20.

de ce régime de la Terreur : aussi ses inspirations sont-elles empreintes de ce ton de vérité qui glace d'effroi.

> ....Il nous semble le voir
> ....Ce char sanglant, mystérieux, immense,
> Dont la roue en tous sens va, revient et s'élance,
> Et foule les autels et les sceptres brisés,
> Et la tête des rois dans sa course écrasés !
> ....
> La peur isole tout : plus de fils, plus de père;
> La mort s'offre aux proscrits farouche et solitaire ;
> Pas un cœur !.......................

Voilà bien cette révolution avec ses fureurs qui se choquent, ses crimes qui se heurtent; ce désordre, ce chaos d'une société en démence.

Lamartine a voulu peindre les révolutions dans une de ses harmonies, mais nous préférons au coloris de ces images et à la richesse de ces fictions, la poésie non moins harmonieuse de Chenedollé; elle a une expression de vérité, de grandeur et d'énergie qui saisit l'âme et qui l'impressionne plus vivement.

Après l'orage révolutionnaire apparut, comme un éclair, un de ces esprits prodigieux que le doigt de Dieu conduit sur la scène du monde pour annoncer la fin des révolutions :

> Il est de ces mortels, esprits prodigieux,
> Que le doigt du Très-Haut marque du sceau des cieux,
> Et de qui la puissance, en merveilles féconde,
> Apparaît quelquefois sur la scène du monde.

Ce morceau paraît emprunté, au moins en partie, à Fontanes qui, chargé en 1800 par Napoléon,

1er consul, de faire l'éloge politique de Washington, sut, dans l'apothéose de ce grand homme, peindre dans un magnifique tableau ces hommes prodigieux envoyés par Dieu pour fonder le berceau ou réparer les ruines des empires (1).

O France ! ce mortel vient de t'être envoyé....
Par lui des factions le long règne est banni ;
Par le feu des combats l'Empire rajeuni
Prend un nouvel éclat sous ses formes nouvelles,
Et le génie au loin le couvre de ses aîles.

Chenedollé pouvait-il trouver un sujet plus digne du poème qui avait pour titre le *Génie de l'Homme* que Napoléon, qui imprima le sceau de sa gloire sur les premiers jours de notre siècle ?

On sait que Lamartine lui a consacré une de ses plus belles méditations poétiques. Après avoir peint le héros qui, pour sauver sa patrie, frappe de son sceptre un siècle vieilli, qui,

....Dans les accès d'un impuissant délire,
..............De ses mains se déchire,

Lamartine ne veut plus voir qu'un grand conquérant

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire.
....
Aux sinistres clartés de sa foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde.

Mais Lamartine n'a pas, plus que Chenedollé, célébré ce génie prodigieux de Napoléon qui, résumant en lui toutes les connaissances humaines les

(1) Voir la note C à la fin du volume.

plus variées, appelant près de lui les hommes les plus éminents dans les sciences et les arts, fit faire un pas immense au génie de l'homme, qui alors enfanta des merveilles.

Chenedollé consacre encore quelques vers à peindre le bonheur du retour des exilés :

> Ils vont enfin revoir le ciel de la patrie !

la politique, appuyée sur la religion,

> De nos calamités va terminer le cours.

Ce chant finit par une belle allégorie. Le dernier siècle, debout sur le tombeau de nos anciens rois,

> Elève dans les airs sa prophétique voix.

Il dit au nouveau siècle et les grands hommes qu'il a vu naître, et les orages qu'il a produits. Mais la paix conquise enchaîne la victoire :

> Je te vois des beaux-arts ressusciter la cendre ;
> Tu dois sécher les pleurs que ma main fit répandre,
> Et, de ton cours heureux et célèbre à jamais
> Le genre humain en chœur chantera les bienfaits !

Tel est le poème du *Génie de l'Homme.*

L'analyse que nous présentons suffira-t-elle pour le bien faire connaître et pour en faire admirer toutes les beautés ?

Il en est de la poésie comme des grandes compositions de musique. Quelque bonne qu'en soit l'analyse,

elle ne rendra jamais qu'imparfaitement l'expression que le génie de l'auteur a voulu imprimer à son ouvrage. Comment, en effet, reproduire les inspirations les plus sublimes en les morcelant ? Poésie ou musique, le même feu qui les anime s'éteint au souffle de l'homme qui ne sait pas, comme la Vestale, l'entretenir. Les morceler, c'est en rompre l'harmonie. Nous n'avons donc espéré faire admirer ce poème qu'en *indiquant* par des citations les beautés qu'il contient : mais quant à l'harmonie, il faut pour la bien comprendre entendre le chant tout entier; c'est le seul moyen de s'identifier avec le poète, et de jouir de ses inspirations.

On sait déjà quelle place le *Génie de l'Homme* occupe parmi nos compositions littéraires. Nous avons prouvé que le poète a souvent emprunté les chants de ce poème didactique à la source féconde de nos anciens modèles. Ce poème suffisait pour lui assurer un rang très-élevé parmi nos illustres littérateurs. A ceux qui voudraient le comparer avec les poètes modernes, nous rappellerons ces conseils que Parny donnait à Millevoye : « La poésie s'use, il faut la » rajeunir par des images nouvelles ; retracez d'autres » mœurs, peignez une autre nature. » Et, parlant de la langue française, Paul Courier disait « que les lan- » gues muent à chaque saison de la vie d'un peuple » :

Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt ; ita verborum vetus interit ætas (1).

(1) Lucrèce. *De naturâ rerum.*

Nous ajouterons : le siècle a marché ; aux hommes nouveaux il faut, en poésie comme en musique, des inspirations et des compositions nouvelles ; le siècle qui vient jugera peut-être mieux que le siècle qui passe la littérature des Fontanes, des Joubert et des Chenedollé ; mais le *Génie de l'Homme* restera toujours comme un beau monument de la littérature française.

Il eut toutefois à subir le jugement des critiques de son époque. Les amis de Chenedollé le pressaient de publier son poème ; ils voyaient qu'Esménard et Delille attiraient à eux toute l'admiration ; qu'un plus long retard pouvait compromettre le succès du *Génie de l'Homme*. Quand ce poème parut en 1807, on en parlait déjà depuis longtemps dans les salons littéraires, et on reprocha au poète d'avoir trop attendu à le publier.

Les jugements furent d'ailleurs partagés : Joubert fut l'un des admirateurs de cette belle poésie : « Il » y a dans votre ouvrage, — disait-il à Chenedollé, — » une circulation qui anime tout. On voit la vie et » le sang partout. Il y a de l'harmonie de pensée et » de l'harmonie pour l'oreille. »

Fontanes, plus sévère, reconnaissait à Chenedollé une grande supériorité comme poète ; il disait à Joubert : « Chenedollé a toutes les parties exté- » rieures du poète, l'oreille, l'harmonie, l'art, et » quelques-unes des intérieures ; mais il ne se défie » pas assez de sa mémoire. Il est d'ailleurs d'une » docilité admirable à la critique, trop docile

même et *d'un honneur littéraire imperturbable.* »

On voit que Chenedollé était le digne élève de Fontanes.

Le *Journal de l'Empire* (20 mai 1807), journal politique et littéraire, se montra d'abord poli, mais réservé par la plume de M. de Feletz. Mais cette belle poésie commentée fut bientôt mieux comprise, et le même journal, le 25 novembre même année, assura le succès de Chenedollé en rendant justice à la noble pensée qui avait inspiré son poème. Le poète avoue en effet qu'il n'avait prétendu montrer le génie de l'homme que dans les sciences et non dans les arts, qui pourraient aussi fournir le sujet d'un très-beau poème, mais qu'il n'entrait pas dans son plan de traiter; et, dans une note qu'il écrivait plus tard, il ajoute : « J'aurai du moins ouvert la route, et mon livre sera » peut-être quelque jour l'occasion d'un bon ouvrage.»

Lorsque Buffon eut, dans le siècle dernier, agrandi le cercle des connaissances de l'histoire naturelle par la publication de ses immortels ouvrages, le goût des hommes de lettres se porta plus spécialement vers l'étude de la nature.

« Chacun voulait, à l'imitation de Lucrèce, — dit » Sainte-Beuve [1], — viser à la gloire difficile d'un » poème sur la nature des choses. Le Brun tentait » l'œuvre d'après Buffon ; Fontanes, dans sa première » jeunesse, s'y essayait sérieusement, comme l'attes- » tent deux fragments, dont l'un surtout (t. 1, p. 381)

(1) V. *Les Portraits*, tome 5.

» est d'une réelle beauté; André Chénier [1] s'y poussa
» plus avant qu'aucun, et, par la vigueur des idées
» comme par celle du pinceau, il était bien digne de
» produire un vrai poème didactique dans le grand
» sens. »

Delille a célébré, dans un poème en huit chants, *les trois règnes de la nature;* mais, quoiqu'il ait rappelé quelques œuvres qui ont fait briller le génie de l'homme, son poème diffère beaucoup de celui de Chenedollé. Delille n'avait pas évidemment l'intention de célébrer le génie de l'homme, mais bien de faire une riche description des merveilles de la nature, et de rapprocher de ce sujet quelques découvertes faites par les grands hommes, tels que Buffon, Cuvier, Pascal.

Le poème de Chenedollé n'est composé ni sur le même plan, ni sur le même sujet. Notre poète a voulu chanter le génie de l'homme : il remonte à l'origine des connaissances humaines, il en suit les progrès; s'il s'écarte de ce sujet, c'est pour orner son poème des tableaux que lui offre la nature; mais il enseigne, il instruit; ce poème est didactique et celui de Delille est tout descriptif. On ne voit pas que

(1) André Chénier ne nous a laissé que des fragments de son poème d'*Hermès*, qui devait avoir trois chants et dont il avait déjà tracé les divisions ; ces fragments donnent, par leurs beautés poétiques, des regrets d'autant plus vifs sur la fin malheureuse de ce jeune et aimable poète, qu'il exprime ainsi ses inquiétudes :

O mon fils ! mon Hermès, ma plus belle espérance;
O fruit des longs travaux de ma persévérance;
Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents !
Confident de ma joie et remède à mes peines,
Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,
Compagnon bien aimé de nos pas incertains,
O mon fils ! aujourd'hui quels seront tes destins ?

Delille, qui publiait son poème des *Trois Règnes* en 1809, deux ans plus tard que celui de Chenedollé qui avait paru en 1807, ait suivi la route que celui-ci voulait tracer aux poètes qui chanteraient après lui le génie de l'homme; et, comme poème sur la nature, Delille n'a pas réalisé les beaux rêves poétiques d'André Chénier dans son *Hermès*.

Le champ était bien vaste pour l'imagination, en appliquant seulement aux sciences l'éloge du génie de l'homme; il serait immense si, à l'exemple de Chenedollé, un poète voulait s'inspirer des progrès du génie de l'homme dans les arts.

Quelle source plus féconde d'inspirations poétiques sur le génie de l'homme que ces prodigieuses et merveilleuses découvertes qui ont été faites depuis le commencement de ce siècle? Et pourtant quel voile impénétrable couvre encore les découvertes qui restent à faire sur la puissance de l'électricité, sur celle du magnétisme et sur beaucoup d'autres : elles sont encore le secret de Dieu.

Travaillons donc, travaillons : le travail seul anoblit l'homme et inspire son génie !

Dignum laude virum musa vetat mori
Cœlo musa beat (1).

La muse, du savant qui préserve la vie
Des rigueurs de la mort,
Dans les hauteurs du ciel fait planer son génie
Par un sublime essor (2).

(1) Horace. Liv. 4, ode 7.
(2) Voir la note D à la fin du volume.

On a reproché à Chenedollé d'avoir franchi plus d'une fois les bornes qu'il s'était tracées dans son poème pour peindre les montagnes et les volcans, les beautés de la nature et les fléaux qui désolent les sociétés.

Chenedollé a évidemment hésité sur le choix du titre qu'il devait donner à son poème, nommé d'abord le *Poème de la Nature*. Il suivait le conseil de Rivarol qui, à l'aspect des cieux, lui suggéra d'en peindre en vers les tableaux sublimes, qui étaient l'ouvrage de Dieu; mais lorsque le poète se dit que c'était aux progrès de l'astronomie que nous devions la connaissance des cieux; lorsqu'il vit le *génie de l'homme* s'élever comme une puissance sortie du néant, qui grandit avec les siècles, qui cherche toujours à s'étendre au-delà de sa sphère et qui donne à l'homme sur les autres créatures cet empire emprunté à la divinité; alors il préféra pour son poème le titre le *Génie de l'Homme*.

« Certes, — dit-il, — les *Epoques de la Nature* (1) de Buffon, où ce » grand écrivain a cherché à lire à la fois et dans le centre du globe et dans » la nuit des temps, et où son imagination a pénétré dans des siècles » antérieurs à tout ce qui existe, sont, du moins je le pense, de tous ses » ouvrages celui où la puissance de son génie se manifeste avec le plus » d'éclat. Or, n'est-ce pas à exposer ces systèmes géologiques, où le génie » de l'homme a montré toute sa force, que mon second chant est consacré? »

Qu'après cet aveu, le poète ait orné son chant de cette magnifique description des montagnes et des glaciers; que pour éviter la monotonie de descriptions

(1) Chenedollé rappelle ici la septième époque de la nature par Buffon.

scientifiques, il ait ajouté au IIe et au IIIe chant les épisodes du *Vieillard du Jura* et de *Léon*, le poète n'en est-il pas suffisamment justifié, puisqu'un poème didactique sur une matière abstraite ne peut se faire pardonner son aridité, qu'à la faveur de quelques écarts et des épisodes. Rappelons d'ailleurs cette belle pensée de Chenedollé déjà citée ci-dessus : « J'aurai du moins ouvert la route, et mon livre sera » peut-être quelque jour l'occasion d'un bon ouvrage.»

Pourrions-nous perdre l'espoir de voir cet ouvrage, l'objet des vœux de Chenedollé ?

Nos poètes français savent orner leurs descriptions scientifiques des charmes de la poésie; n'est-il pas permis d'espérer qu'ils voudront imiter Chenedollé et chanter le génie de l'homme, tel qu'il brille aujourd'hui dans les arts ? Les nouvelles découvertes du daguerréotype et du télégraphe électrique marqueront une époque qui tient à l'histoire de notre siècle, et la poésie qui, dans son brillant langage, sait aussi bien que la prose écrire l'histoire pour les siècles futurs, célébrera le génie qui a inspiré ces belles découvertes.

C'est au milieu des tableaux gracieux que lui offrait la vie champêtre que Virgile demandait à sa muse de lui dévoiler les secrets des merveilles de la nature; son génie prévoyait déjà que de telles découvertes seraient bien dignes de ses chants. Voici cette invocation à sa muse :

Me vero primum dulces ante omnia musæ
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore

Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores,
Undè tremor terris, quâ vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant.
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstat (1).

Puis Virgile exprime ses regrets d'avoir été devancé sur ce sujet par un autre poète (2) :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure, etc.
(Delille.)

Si Virgile invoquait ainsi sa muse dans un temps où les sciences et les arts étaient encore dans l'enfance, combien les nouvelles découvertes qui étonnent le monde, qui font tant d'honneur aux savants de notre siècle, qui surpassent en merveilleux tout ce qu'il a été donné à l'homme d'entreprendre dans les derniers siècles, ne doivent-elles pas inspirer le génie de nos poètes pour, à l'exemple de Chenedollé, chanter encore les progrès de ces découvertes qui sont la gloire de notre siècle ?

La poésie exalte les grands courages, la gloire de nos héros, pourquoi ne chanterait-elle pas le génie

(1) Delille a ainsi traduit ces vers des Géorgiques de Virgile :

O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices !
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours ;
Pourquoi la terre tremble et pourquoi la mer gronde,
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde ;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été ;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leurs cours entretient l'harmonie ?

(2) Lucrèce.

de l'homme dans ce qu'il a de plus divin : les inventions de l'esprit dans les arts et dans les sciences ?

Le Brun a dit dans son poème sur la nature (1) :

La prose suit la gloire à pas lents et fidèles,
Pour l'immortalité les vers seuls ont des aîles.

Et plus loin :

Le génie est un Dieu tout de gloire et de flamme :
L'harmonie est sa voix, la nature est son âme.
Son vol n'est limité ni des cieux ni des mers :
Ses aîles, ses regards embrassent l'univers.
Il inspirait Virgile, Homère et Démosthènes ;
Il éclatait dans Rome, il tonnait dans Athènes.

Si on objecte que le langage français n'admet pas facilement en poésie les descriptions artistiques et scientifiques, nous répondrons avec André Chénier (2):

Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ;
Est-ce à Rousseau, Buffon qu'il résiste infidèle ;
Est-ce pour Montesquieu qu'impuissant et rebelle
Il fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes ?

Nous espérons donc que nos poètes voudront suivre l'exemple et les conseils de Chenedollé, et que leurs chants poétiques transmettront à la postérité la gloire des nouvelles découvertes de notre siècle.

S'il y a quelques défauts dans le poème le *Génie de l'Homme*, ils sont bien effacés par les beautés

(1) Poésies de Le Brun. *La Nature*. Chant 3e.
(2) Poésies d'André Chénier. *L'Invention*.

que nous y admirons. On y remarquera surtout avec quelle facilité le poète y a traité les sujets les plus variés. Sublime jusqu'à la plus haute poésie dans la description des grands phénomènes de la nature, il descend avec modestie pour peindre l'humble et gracieuse fleur des champs; sérieux et grave dans les passages de métaphysique et d'organisation sociale, il conduit au bonheur l'homme vertueux, sous l'égide de la religion, de l'amitié et des affections de famille, à travers les écueils qui environnent sa vie.

Nous serons donc les fidèles interprètes du jugement porté sur l'auteur du poème le *Génie de l'Homme*, en inscrivant sur sa tombe ces vers d'Horace, que nous avons pris pour devise :

Virtus, recludens immeritis mori
Cœlum, negatâ tentat iter viâ;
Cœtusque vulgares et udam
Spernit humum fugiente pennâ.

Par un sentier étroit, abrupte et difficile,
La vertu dans les cieux conduit les immortels.
De ce globe fangeux, de ce monde fragile
Elle échappe et s'envole aux parvis éternels.

Les amis de Chenedollé l'engagèrent en vain à revenir à Paris après la publication de son poème; il préféra son Bocage, il continua à résider au Coisel; il y passa quelques années heureuses.

Il épousa en 1810 une digne compagne, Mlle de Banville, qui contribua beaucoup à lui rendre ce bonheur qu'il cherchait dans le calme des champs.

Il fut nommé par Fontanes, en 1810, professeur de littérature à Rouen, et dans le discours qu'il prononça pour l'ouverture de ce cours, le 25 juin de la même année, nous remarquons cette phrase qui fait assez connaître combien étaient sages les opinions de Chenedollé en politique comme en littérature :

« C'est lorsque l'esprit humain, — dit-il, — malade de métaphysique et » travaillé du besoin d'innover; n'ayant plus de foi à rien et voulant remettre » toutes les vérités en discussion; croyant tout agrandir et tout créer, abaisse » et détruit tout, et tend, par je ne sais quel essor rétrograde, par je ne sais » quel affreux instinct d'une chimérique perfection, vers des destinées et » une grandeur qui ne lui furent pas promises; c'est alors, dis-je, que les » trônes sont menacés et que la société redevient un problème : d'assez » mémorables et terribles exemples l'ont prouvé. »

Rouen a conservé longtemps le souvenir des éloquentes improvisations et du charme des soirées littéraires de Chenedollé. Dès le 6 avril 1810, Joubert, son ami le plus dévoué, lui écrivait de Villeneuve :

« Si vous voulez être inspecteur de l'Académie de Caen, vous n'avez qu'à » dire; on enverra ailleurs celui qui occupe cette place, pour vous la donner. » C'est un projet où le Grand-Maître est entré avec plaisir. »

Il paraît que Chenedollé, peu ambitieux, ne se hâta pas de profiter de l'offre de Joubert. Un mot mal interprété par Fontanes, avait d'ailleurs attiré à Chenedollé quelque froideur de la part du Grand-Maître de l'Université; car, le 11 octobre 1811, Joubert écrivit à celui-ci une lettre à propos de la nomination d'un certain Guidi, jeune Italien, à l'inspectorat de Caen, et il lui reprocha de l'avoir préféré à Chenedollé.

Nous sommes heureux de devoir à la publication faite par M. Paul Raynal des œuvres de Joubert de connaître cette lettre, aussi honorable pour la mémoire littéraire de Chenedollé que pour le cœur de Joubert, qui a su exprimer pour notre poète les sentiments d'une tendre amitié. Voici un passage de cette lettre :

« Chenedollé a voulu vous imiter; est-ce donc là ce qui vous a fâché ; il » vous a imité mieux que tout autre ; cela devait vous apaiser. Après vous et » l'abbé Delille, et en comptant les morts et les vivants, c'est l'homme de » son âge et d'un âge inférieur au sien qui écrit le mieux en vers, et qui a » la plus savante et la plus saine littérature. (1) »

Un tel jugement, de la part même d'un ami, a bien quelque poids, lorsque cet ami s'appelle *Joubert*. Il paraît que Chenedollé ne tarda pas à rentrer dans les bonnes grâces de Fontanes, car il fut nommé peu de temps après (en 1812) inspecteur de l'Académie de Caen. Cette place le ramena et le fixa dans son pays natal. Entièrement livré à ses nouvelles fonctions, à ses études poétiques, à ses affections de famille, il put enfin jouir en paix, pendant quelques années, à sa charmante campagne du Coisel, de ce bonheur qui n'est si pur et si vrai que loin du tourbillon du monde et de ses misères.

Il demandait aux vallons de Vire, aux bois de Vassy, aux côteaux fréquentés pendant son enfance, ces inspirations fraîches et pittoresques qu'il a révélées dans ses nouvelles poésies.

(1) Lettre 66e des œuvres de Joubert.

« Il est dans le lieu natal un attrait caché, — dit » Bernardin de Saint-Pierre, — un je ne sais quoi » d'attendrissant qu'aucune fortune ne saurait donner, » qu'aucun pays ne peut rendre. Où sont ces jours du » premier âge, ces jours de plaisir sans prévoyance » et sans amertume ?.... »

Chenedollé pouvait dire comme lui : « Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et les prairies où il courut, et le verger qu'il ravagea ! »

Ces sentiments gravent à jamais dans notre cœur le souvenir de notre séjour à la campagne, de ces jours heureux où nous parcourions les sites solitaires de la terre natale. Aussi, à tout âge, dans chaque pays, au simple aspect d'un arbre vert, dans la liberté et le calme des champs, notre âme sera tendrement émue, et nous nous écrierons avec l'orateur sacré : « Qu'il est heureux le mortel sage qui sait jouir » paisiblement d'une dignité indépendante de tout ce » qui l'entoure ! Ah ! combien le calme qu'il goûte est » préférable au vain éclat et au tumulte du monde ! » Combien de nobles et généreux sentiments se déve- » loppent dans la retraite, qui, dans le tourbillon des » affaires, resteraient cachés au fond de l'âme ! »

Chenedollé, en quittant le monde pour la solitude, allait recommencer une nouvelle vie, qui était plus conforme à son caractère, car, pendant ses voyages comme à Paris, il avait toujours conservé une certaine mélancolie ; il avait ce caractère rêveur du solitaire qui médite sur les nouvelles idées que lui

présente une imagination toujours active; mais ce n'était pas de l'apathie. Dans la solitude, comme partout ailleurs, l'apathie est la mort de l'âme. Il recueillait dans sa mémoire tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait appris pendant ses longs jours d'exil; il résumait dans ses notes, où nous avons pu apprendre à le connaître, ces belles et nobles pensées que lui avaient inspiré ses conversations intimes, de confiance et d'amitié avec les hommes illustres qu'il avait rencontrés dans ses voyages. Il cherchait à les comparer par certains rapports avec ces grands hommes de l'antiquité, dont il relisait la vie dans ses livres qu'il revoyait avec bonheur.

Chenedollé pouvait dire alors comme Plutarque [1]:
« Je vis tout entier dans l'histoire; tandis que je
» recueille les récits qu'elle me présente, mon âme se
» remplit des images des hommes les plus grands et
» les plus vertueux. Si les gens que je ne puis me
» dispenser de fréquenter m'offrent quelque mauvais
» point de vue, je m'efforce de l'éloigner, et, libre
» de toute mauvaise passion blâmable, je m'attache
» à ces nobles modèles de vertu qui sont si beaux,
» si attrayants, et qui s'accordent si bien avec notre
» nature. »

Un auteur allemand, célèbre physiologiste, Zimmermann, qui cite ce passage de Plutarque, ajoute :

« L'âme qui se lie dans la solitude à ces grandes

(1) *Histoire des grands hommes de Plutarque.*

» images, oublie les séductions vulgaires. Elle s'élève
» toujours plus haut et regarde avec dédain tout ce
» qui, dans le monde, tendait à l'abaisser et à lui ravir
» son énergie. Lorsqu'elle est arrivée à cette hauteur
» majestueuse, ses forces et ses besoins se développent.
» Tout homme peut ordinairement faire plus qu'il
» ne fait; c'est pourquoi on doit s'efforcer d'arriver
» à tout ce dont on ne se sent pas complètement
» incapable. Combien d'idées assoupies se réveillent
» dans cet effort! Combien d'impressions, qu'on
» croyait effacées, se ravivent dans notre esprit et
» se retracent sous notre plume! Nous avons toujours
» plus de pouvoir que nous ne croyons, pourvu que
» nous ne cessions pas de l'exercer; pourvu que
» l'enthousiasme allume le feu, que l'imagination
» l'entretienne et que la vie nous semble fade et
» morne dès que nous ne sentons plus en nous cette
» chaleur vivifiante. (1) »

Ces belles pensées, ces sages conseils, que l'auteur allemand a prodigués dans un livre qu'on pourrait appeler avec vérité la *raison écrite*, Chenedollé les connaissait; il en suivait la saine morale, car nous y trouvons les principaux traits de son caractère. Il disait aussi : « Tout le bonheur du monde n'est rien
» s'il ne contribue pas à nous rendre plus heureux en
» nous-mêmes et dans notre demeure. Toute infortune,
» au contraire, est supportable pour celui qui peut
» l'adoucir par le repos de sa retraite et par les livres;

(1) Zimmermann. *La Solitude*, p. 186.

» car les plaisirs du cœur appartiennent à tous les » hommes qui savent garder leur paix intérieure. »

Une bonne fortune vint surprendre Chenedollé en 1814. Il apprit que M. Daunou était dépositaire des manusctrits d'André Chénier, dont on ne connaissait que quelques fragments publiés par intervalles : il put en obtenir la communication ; il s'enthousiasma des précieux manuscrits de ce jeune et malheureux poète qui, au moment de mourir, vit encore le flambeau du génie briller à ses yeux presqu'éteints.

Chenedollé comprit tout ce qu'il y avait d'esprit et de grâce dans ces poésies, et de tendre mélancolie dans ces élégies qu'il avait entre les mains. Il offrit à M. Daunou de lui aider à les recueillir et à les publier : « Monument, — disait-il, — qu'il faut, au » nom de tous les gens de goût, élever aux mânes » de cet infortuné jeune homme ». Ce projet ne fut cependant pas réalisé par Chenedollé ; mais il contribua du moins par ses recherches à les faire publier, car cinq ans plus tard M. H. de la Touche obtint les ouvrages d'André Chenier ; il parvint à les rassembler, tous écrits de sa propre main, après vingt ans d'oubli, et il les publia (1).

Cependant le nom de Chenedollé grandissait avec le temps ; on parlait souvent de l'auteur du *Génie*

(1) M. de la Touche dit dans sa notice sur André Chénier : « Chargé de ce pré- » cieux dépôt, avec quel recueillement je contemplais les traces fragiles d'une » pensée peut-être immortelle ! Je relus ces chants avec quelque chose de l'émotion » que donne l'écrit d'une main chérie et les affections les plus proches de notre » cœur. Que d'affligeantes idées me rappelaient quelques-uns de ces caractères » furtivement tracés, ces lignes pressées sur d'étroits feuillets, choisis pour être » soustraits à l'inquisition d'un geôlier ! »

de l'Homme dans le monde littéraire; on citait les beaux vers de ce poème. Cette réputation d'homme de lettres, qui datait des succès obtenus à Hambourg, donna à Chenedollé l'espoir de pouvoir obtenir une place à l'Académie française; mais encore et toujours on lui reprocha de se présenter trop tard. « Il en eût » été autrement, — lui écrivit M. Parseval-Grand- » maison, — si vous étiez parti à la première nouvelle » de la mort de M. de Choiseul-Gouffier. »

En 1824, il voulut tenter de nouveau la fortune; mais il reçut de M. Roger, plus heureux et plus habile que lui, une lettre écrite avec une exquise politesse, dans laquelle il lui dit : « *Je me permets* un conseil » que je prendrais pour moi-même, à votre place : » *j'attendrais.* » Ce langage était au moins politique, car M. Roger venait d'occuper la place.

Chenedollé se contenta d'écrire une petite note énergique en marge de la lettre de M. Roger, en promettant bien qu'on ne l'y reprendrait plus.

L'honneur de siéger à l'Académie française était cependant bien dû à l'auteur du *Génie de l'Homme*; mais il fallait le demander en 1812.

Toutefois, Chenedollé suivait dans la solitude les progrès et les erreurs de la littérature nouvelle. Moins exclusif que Malherbe, qui disait qu'on ne devait point espérer de la poésie d'autre récompense que son plaisir, il pensait comme lui qu'il y avait de la sottise à en faire *un métier;* mais il applaudissait avec enthousiasme tous les débuts brillants. Il les encourageait, il aidait de ses conseils, il correspondait

avec les hommes les plus distingués, et c'est un recueil précieux que cette correspondance entre des savants qui mettaient leur talent et leur génie au profit de la science, sans aucun mélange de ces jalousies et de ces ambitions intéressées qui affligent trop souvent les relations sociales. Ainsi nous trouvons à la date du 16 janvier 1831, sous la plume élégante de Charles Nodier, qui demande à Chenedollé quelques vers, ces charmantes pensées :

« Vous savez que j'ai un reste d'âme pour les sentir » et un cœur presque tout vivant encore pour aimer » ce qui vient de vous. L'entretien des muses a » d'ailleurs cela d'excellent qu'il fait oublier qu'on » existe, ou du moins qu'il fait rêver qu'on existe » autrement que par les rapports communs de » l'homme, qui ne sont qu'infirmité et misère. »

Il faut être ami des muses pour comprendre tout le charme de cette douce et aimable rêverie, tout le bonheur que goûte l'homme malheureux dans l'étude des belles lettres :

O dulce laborum lenimen !

L'auteur du poème le *Génie de l'Homme* travaillait depuis longtemps à un poème plus considérable : *Titus* ou *la Jérusalem détruite ;* mais avant de le produire, il voulut, en 1820, sonder le goût du public « et voir, » — disait-il, — si l'épidémie politique, qui s'était » emparée de toutes les têtes à cette époque, était » décidément irrémédiable. »

Il vit le succès des premières *Méditations* de La-

martine; il espéra que le culte des muses ne serait pas encore éteint. Il publia ses *Etudes poétiques*, que nous allons examiner, et il promit, si son essai avait quelque succès, de faire paraître son grand ouvrage « qui, — disait-il, — m'occupe depuis long-
» temps et qui est arrivé à peu près au point où la
» mesure de mon talent peut le porter. »

ÉTUDES POÉTIQUES

Les *Etudes poétiques* de Chenedollé forment un recueil composé de deux livres d'odes et d'un troisième livre de mélanges poétiques.

Les odes y sont de deux espèces, les unes en tableaux de nature diverse, les autres en esquisses de caractères individuels de grands hommes.

Le premier livre comprend trente odes, dont neuf ont été ajoutées par l'auteur dans la seconde édition. Le second livre comprend neuf odes. Les mélanges se composent de cinq pièces sur divers sujets.

L'une des plus belles odes est la première, *le Gladiateur mourant.*

La fierté romaine n'a pas quitté le Gladiateur abattu :

Il se sent défaillir; les gouttes de son sang,
Qu'il regarde couler sans crainte et sans faiblesse,
Tombent plus lentes de son flanc.

La mort n'abat pas son courage, il la sent venir, il écoute avec indifférence les cris de joie prodigués

au vainqueur ; sa dernière pensée est pour son vieux père :

> Il voit ses jeunes fils jouer près de leur mère,
> Et lui, pourtant, acteur d'un spectacle inhumain,
> Expire sur le sol d'une rive étrangère,
>   Pour l'amusement d'un Romain !

Ce dernier contraste, mis à côté des détails de cette agonie et de ces derniers soupirs d'une vie qui s'exhale peu à peu, offre un spectacle qui émeut; on peut dire que la nature n'est que trop vraie dans cette ode qui rappelle plus d'un souvenir de la poésie antique.

Le *Tombeau du jeune Laboureur* est encore une ode pleine d'âme et de sentiment.

Nous remarquons cette pensée poétique de la dernière strophe :

> Ah ! quand l'homme est plongé dans la nuit sans réveil,
>   Où tout court et s'éclipse et tombe,
> Il n'a plus pour amis que les feux du soleil
>   Qui, le soir, brillent sur sa tombe.

Quatre odes, *le Mont-Blanc*, *le St-Bernard*, *le Vésuve*, *la Mer*, rappellent les passages du II[e] chant du *Génie de l'Homme ;* la dernière est toutefois plus remarquable que les autres; il y a de l'élévation et de l'enthousiasme dans ces beaux vers :

> Ainsi que les Etats, les monts mêmes s'affaissent,
> Sous le sceptre des ans les Apennins s'abaissent.
> Trente siècles, suivis de la destruction,
> Ont imprimé leurs pas sur ces sommets arides ;
> Mais le temps sur ton front n'a pas laissé de rides :
> Tu parais tel qu'au jour de la création.

Voici encore une belle strophe qui peint bien l'étendue immense de l'Océan :

O mer, de la toute puissance
Miroir immense et glorieux ;
Avec quelle magnificence
Ton azur reproduit les cieux !
Que tes espaces sont sublimes !
Du Très-Haut tes pompeux abymes
Forment le trône solennel ;
Et le long assaut de tes ondes,
Sans cesse ébranlant les deux mondes,
Leur livre un combat éternel.

Lamartine a fait ses adieux à la mer dans sa vingt-et-unième méditation [1]. Ce morceau en vers de quatre pieds suffirait pour faire voir quelle est la différence des deux genres de poésie. Celle de Lamartine est brillante et gracieuse ; son style, aussi pur que sa pensée, séduit par le choix de ces heureuses expressions qui peignent le fond de son âme.

Celle de Chenedollé [2] brille moins par la sonorité des mots, mais beaucoup plus par la hauteur des pensées, par la richesse d'un style facile, imitatif et grandiose. Celui-ci tient à imiter les grands maîtres

(1) Voici deux strophes de cette méditation poétique :

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur,
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

(2) Chenedollé dit, dans la préface de la 2e édition, qu'il a beaucoup emprunté à lord Byron dans l'ode *la Mer*.

de l'antiquité; celui-là céderait plus facilement aux inspirations romantiques.

Trois odes, *le Pêcheur, la jeune Femme sur les ruines de Rome* et *la Violette*, sont imitées de Goethe. Chenedollé dit dans une note qu'il ne les connaissait ni en traduction ni en original, mais seulement par l'analyse qu'en donne Mme de Staël dans son ouvrage sur l'*Allemagne* : « La pensée gra-
» cieuse et originale du poète allemand est, — dit
» Mme de Staël, — heureusement traduite dans les
» deux premières odes que nous citons. »

Dans la première, c'est un pêcheur qu'une nymphe du fleuve séduit par le crystal de ses eaux. Ce qui est ravissant dans cette romance, « c'est l'art de faire
» sentir le pouvoir mystérieux que peuvent exercer
» les phénomènes de la nature [1]. »

La jeune femme, allaitant son enfant parmi les ruines de Rome, n'écoute que son amour maternel; elle ne peut répondre aux questions du voyageur qui dans ces ruines voit l'image du passé, et dans cet enfant l'image de l'avenir : la jeune mère

Aimait !... toute sa vie était dans le présent !

Quant à l'ode *la Violette*, Chenedollé a été surpassé sur ce sujet par Charles Nodier. Son imitation de *la Violette* de Goethe est le plus charmant petit chef-d'œuvre en ce genre qu'on puisse voir. Nous ne

(1) Mme de Staël. *L'Allemagne*. De la poésie allemande. Vol. ., chap. 13, p. 72.

citerons que ces deux strophes, pour les comparer avec celles de Chenedollé :

La violette ingénue,
Au fond d'un vallon obscur,
Déployait sous l'herbe émue
Son frais pavillon d'azur.

De sa vapeur fugitive
Les airs étaient parfumés ;
Elle reposait craintive
Sous ses voiles embaumés (1).

Ces petits vers conviennent mieux au sujet que les grands vers de Chenedollé, dont voici la première strophe :

Pourquoi faut-il qu'à tous les yeux
Le destin m'ait cachée au sein touffu de l'herbe,
Et qu'il m'ait refusé, de ma gloire envieux,
La majesté du lis superbe ?

Le style de Charles Nodier est plus naturel, plus vif et plus gracieux. Que de charme dans ces vers ! La violette

Déployait sous l'herbe émue
Son frais pavillon d'azur.

Et cependant Charles Nodier hésita beaucoup à permettre la réimpression de cette petite pièce « peu » digne, — disait-il, — de paraître après l'imitation » ravissante que M. de la Touche a faite de l'original.»

On trouve aussi dans Chenedollé cette modestie charmante qui semble être un fleuron attaché à la couronne du poète doué d'un vrai génie ; il dit dans une note qui sera son éloge et celui du poète allemand :

(1) *Poésies de Charles Nodier*. 2e édition, p. 69. — Paris, 1829.

« C'est quand je lis des hommes comme Goethe, Schiller, Klopstock,
» Byron, que je sens *combien je suis mince et petit*. Je dis dans la
» sincérité de mon âme et avec la plus intime conviction : je n'ai pas
» la dixième partie de la pensée, du talent et du génie poétique de
» Goethe. Quelle étendue, quelle fécondité, quelle profondeur, quelle
» variété d'idées, d'aperçus philosophiques, littéraires, politiques ! Quelle
» richesse d'invention poétique dans ses tragédies, ses poèmes et ses
» poésies fugitives sur tous les sujets ! Quelle sécheresse, quelle stérilité
» d'imagination chez moi à côté de cette prodigieuse abondance (1) !

Le poète qui s'enivre ainsi d'admiration pour un grand maître, qui sent toute la puissance de cette inspiration divine qu'on appelle génie poétique, s'élève d'autant plus haut qu'il se fait *humble et petit*, et sa modestie même doit lui ouvrir le temple des muses, où sa place est à côté de ces grands hommes, sujets de son admiration.

Chenedollé a encore emprunté à la poésie allemande l'ode vingt-cinquième *les Harmonies de la vie* ou *l'Aigle et le Cygne*.

Le cygne est mis en opposition avec l'aigle, l'un comme emblême de l'existence contemplative, l'autre comme l'image de l'existence active.

Le rhythme du vers change dans la poésie allemande quand le cygne parle et quand l'aigle lui répond, et les chants de tous les deux sont pourtant renfermés dans la même stance, où la rime les réunit (2).

(1) Horace n'avait-il pas dit aussi qu'il n'était pas poète ; que son style, trop simple et trop familier, n'était pas de la poésie :

Primùm ego me illorum dederim quibus esse poetas,
Excerpam numero ; neque enim concludere versum
Dixeris esse satis : neque si quis scribat, utì nos,
Sermoni propriora, putes hunc esse poetam.
(Horace. Liv. 1. Satire 4.)

(2) Mme de Staël. *L'Allemagne*. Chap. 13, de la poésie allemande.

Dans l'ode de Chenedollé, le rhythme du vers ne change pas, mais le poète a su harmoniser avec art, entre l'aigle et le cygne, un dialogue qui, alternativement fier et plein de douceur, est une heureuse imitation de la poésie de Schlegel, et qui conserve cependant toute la richesse poétique de notre langue.

« Les véritables beautés de l'harmonie, — dit » Mme de Staël, — se trouvent aussi dans cette pièce; » non l'harmonie imitative, mais la musique inté- » rieure de l'âme [1]. »

Ces réflexions de Mme de Staël sur la pièce de Schlegel peuvent s'appliquer à la pièce de Chenedollé.

Le *Chant des Corsaires*, le *Chant d'une Odalisque* et le *Chant de mort d'un Roi scandinave* sont encore des imitations des poésies des Scaldes et de lord Byron; le *Glaive d'Amurat* est imité de l'arabe, et *Rome ensevelie dans ses ruines*, de l'espagnol.

Ces traductions ou imitations ne sont pas généralement écrites avec le même enthousiasme poétique que celles qui sont l'œuvre d'une inspiration personnelle; on y voit trop bien que l'imagination du poète n'est pas libre de prendre son essor. Ainsi dans ces odes, qu'on peut appeler des fantaisies poétiques, le *dernier Jour de la Moisson*, le *Clair de Lune de Mai*, l'*Anémone*, le *Chant du Chasseur* et *Boutade en faveur de l'Hiver*, Chenedollé peint

(1) Mme de Staël. *L'Allemagne*. Chap. 13.

avec bonheur divers tableaux de la vie des champs, parce que ses inspirations ne sont pas empruntées: sa pensée jouit de toute sa liberté. Nous remarquerons plus spécialement l'ode le *Clair de Lune de Mai;* Chenedollé a un génie vraiment inépuisable pour ces effets délicieux de clair de lune; c'est la troisième fois qu'il le peint, et il semble que les Grâces jettent de nouvelles fleurs sur ce charmant tableau.

L'*Anémone* ou la *Romance de Jean Sbogar* est aussi bien gracieuse.

Ce premier livre est terminé par une ode que nous avons citée déjà plusieurs fois, *les Regrets.* Cette ode n'est pas ici à sa place, elle devrait être à la fin du recueil; car le second et le troisième livre contiennent de plus belles poésies que le premier, et les regrets du poète viennent ici trop tôt.

Chenedollé s'est peint dans cette ode qui est fort belle. Le poète y rappelle ses diverses inspirations :

> La nature était mon empire,
> Et j'y trouvais partout d'innombrables trésors :
> Un vieux roc, un torrent, un bois pouvaient suffire
> Pour faire naître mes transports.

Le poète revoit ses tableaux du printemps, de l'hiver, de la mer, du Jura, des glaciers :

> A la lutte des arts, ma bouillante énergie
> Eût défié tous mes rivaux.

J'aimais, dit-il, à dompter les obstacles;

> *Mais, bien que loin de la vieillesse* (1),
> Je ne sens plus l'ardeur de mes premiers transports ;
> La muse se retire, et l'avare Permesse
> Me refuse ses doux trésors.

(1) Chenedollé a retranché de la seconde édition les derniers vers de l'ode, y compris ces mots en *italique ;* nous avons cru devoir conserver les premières pensées du poète.

A peine une flamme inégale
Ranime dans mon sang un reste de vigueur,
Et de rares éclairs, jetés par intervalle,
Vient encore échauffer mon cœur.

C'en est fait ! ma vie est fanée,
Tel un soleil d'automne, entouré de brouillards,
Faible, pâle et tremblant, sur le soir de l'année
Lance ses impuissants regards.

Pourquoi faut-il que ces beaux vers, d'un poète qui était encore loin de la vieillesse, nous rappellent les derniers soupirs du jeune auteur de *l'Amour maternel*, Millevoye !

Ne semble-t-on pas déjà voir les dernières lueurs de ce génie qui paraissait immortel, tant son feu était vif et pur !

L'auteur du *Génie de l'Homme* avait trop de modestie pour se consacrer lui-même à l'immortalité, comme le fit Le Brun dans sa dernière ode ; mais du moins ne pouvait-il pas, comme Cicéron, l'*écouter* dans l'avenir ? sa muse lui avait dit assez souvent qu'il ne *mourrait pas tout entier* :

.......L'ouvrage de la pensée
Est immortel comme les dieux (1).

Le souvenir des belles inspirations de sa jeunesse ne lui suffisait-il pas pour le bonheur de ses vieux jours ? Non ! Il fallait à Chenedollé une imagination toujours vive, une muse toujours jeune, et il ne sut pas assez se résigner, en les voyant s'affaiblir par l'âge et le temps, à conserver une âme toujours égale dans les adversités de la vieillesse comme dans

(1) Le Brun. Dernière ode.

les succès de la jeunesse. C'était cependant le conseil que lui donnait Horace ([1]). Et Juvenal n'encourageait-il pas aussi les jeunes gens et les poètes malheureux à « se confier au *chef auguste* qui, protecteur » des muses, soutient et anime leurs efforts, et n'attend » qu'une occasion de récompenser leurs talents. »

Et spes et ratio studiorum in Cæsare tantum !
Solus enim tristes hac tempestate camœnas
Respexit........................
Hoc agitate, o Juvenes ! circumspicit et stimulat vos
Materiamque sibi ducis indulgentia quærit.

Ils ne doivent pas, dit ce poète, attendre d'ailleurs des protecteurs, *spes nulla ulterior.* Puis : « Les » années s'écoulent; nous devenons inhabiles aux » travaux de Neptune, de Mars et de Cérès; dès » lors le dégoût s'empare de notre âme, et le talent, » vieilli dans l'indigence, maudit et les muses et » lui-même. »

..................Sed defluit ætas
Et pelagi patiens, et cassidis, atque ligonis :
Tœdia tunc subeunt animos, tunc seque suamque
Terpsichorem odit facunda et nuda senectus (2).

N'est-il pas permis de croire que Chenedollé avait éprouvé un profond chagrin en perdant l'amitié d'un homme tel que Chateaubriand? Il s'affligea sans doute aussi de ne pouvoir obtenir l'honneur d'être membre

(1) Ode 3. Liv. 2, à Dellius.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus ac bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ, moriture Delli.

(2) Juvenal. *Satira 7. Litteratorum egestas.* Traduct. par Dusaulx, revue et corrigée par J. Pierrot.

de l'Académie française. Ces souvenirs de l'injustice des hommes ont dû contribuer à faire naître cette mélancolie profonde dont nous verrons l'expression dans les notes qu'il écrivit aux derniers jours de sa vie. C'est qu'il n'est rien qui blesse comme une injustice. C'est toujours un malheur, et pour celui qui la commet et pour celui qui en est victime. L'homme honnête et vertueux qui a subi une injustice s'en préoccupe sans cesse; il est écrit au fond de son cœur que Dieu permettra que tôt ou tard la lumière se fasse. Jusque-là son esprit comme son cœur sont toujours empreints d'une profonde tristesse. Mais combien doit être plus triste et plus malheureux celui qui, par une injustice, a fait perdre l'avenir et la position sociale d'un homme honorable. Il a beau braver les remords de sa conscience, un mot, un regard, une rencontre suffisent pour lui rappeler de pénibles souvenirs, qui restent attachés à son esprit et qu'il ne peut effacer. Lamartine a dit :

La mort efface tout;
Tout, excepté le crime !

La mort efface-t-elle une injustice ?

Etudes poétiques. — 2e Livre.

Le second livre se compose de neuf odes, dont les sujets sont pris dans les arts ou dans la littérature. C'est encore un honneur rendu au génie de l'homme ; aussi le poète rappelle en tête de ce livre ces quatre vers de Le Brun :

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le Dieu des instants ;
Le génie est le Dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.

Nous avons fait connaître trois odes de ce livre, qui sont en l'honneur de *Klopstock*, de *Buffon* et de *Michel-Ange*.

Ces deux dernières et celle en l'honneur du *Dante*, qu'on verra ci-après, ont mérité à Chenedollé d'être couronné trois fois au jeux floraux de Toulouse, et de remporter trois amaranthes d'or en 1808, en 1816 et 1817. Il fut donc reçu maître ès jeux floraux (1).

La première pièce de ce livre est en l'honneur d'Isaïe.

Chenedollé a dit qu'il se plaisait à vaincre les obstacles ; c'est surtout dans cette ode qu'il a dû les trouver sous sa plume. Vouloir chanter non-seulement la gloire, mais la puissance d'Isaïe, s'inspirer de son génie prophétique pour faire entendre cette voix de Dieu qui élevait et abaissait les empires ; traduire

(1) Le prix de l'*amaranthe d'or* n'est décerné qu'aux odes. Chenedollé est, dit-on, le seul qui ait obtenu trois fois ce premier prix.

ou même imiter cette poésie sacrée dans laquelle la simplicité est aussi sublime, que les silences calculés de la musique religieuse ont de puissance et de majesté, c'est demander à son génie des chants tels que Malherbe, L. Racine, J.-B. Rousseau, Lamartine en ont fait entendre; c'est demander plus encore : car ces poètes ont-ils bien imité les chants de David et des prophètes ?

« Il faut, pour traduire la poésie sacrée, — disait » notre savant et vénérable professeur M. Vaultier [1],— » observer rigoureusement ce mécanisme d'élocution » que le docteur Lowth a appelé *parallélisme*, et » qui donne à l'hymne sacrée une étonnante origi- » nalité [2]. »

Chenedollé a-t-il réuni ces conditions dans l'ode d'Isaïe ? Nous ne le pensons pas.

La strophe :

Tremble ! Malheur à toi, cité profanatrice !
Tyr ! ô toi qui t'assieds sur le trône des eaux.

puis les cris de douleur des matelots :

Qui fut semblable à Tyr, maintenant solitaire ? etc.

ne rendent pas l'expression énergique du texe :

Ululate, naves maris, quia vastata est domus unde venire consueverant; de terrâ Cethim revelatum est eis. Tacete qui habitatis insula.

On reconnaît le style riche et élevé de Chenedollé, sa phrase poétique et sa voix puissante dans les deux

(1) *Essais de traduction de poésie sacrée*, p. 6, par M. F. Vaultier, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Caen.

(2) Le parallélisme existe aussi dans la musique religieuse.

premières et dans les dernières strophes; mais nous eussions préféré voir cette ode en vers de quatre pieds, comme celle de J.-B. Rousseau; le poète eût pu suivre avec plus de facilité le mouvement vif, animé du style de la poésie sacrée.

Lamartine a souvent employé avec bonheur cette coupe de vers, et spécialement dans son *Hymne à la Nuit* et dans cette magnifique méditation qui a pour titre *la Poésie sacrée* (1).

Quant au style, Chateaubriand a dit (2) que celui de la Bible était inimitable. Cette opinion peut paraître exagérée : la prophétie de Joad prouve que Racine savait chanter comme le prophète.

Chenedollé ne l'a pas aussi heureusement imité. Voici comment Isaïe, — en traits d'or et de flamme, — nous peint l'Eternel :

> Dieu, dit-il, de son souffle allume le tonnerre;
> Il soutient, de trois doigts, la masse de la terre;
> Roule autour de ses flancs l'Océan spacieux,
> Tient aux voûtes d'azur l'étoile suspendue;
> Dans sa main étendue,
> Il a pesé les cieux.

Le mot *allumer* n'est pas en rapport avec la *puissance* du tonnerre, et le mot *spacieux* ne peint pas *l'immensité* de l'Océan.

Les odes en l'honneur d'Homère et de Milton ont le même mouvement par strophes de dix vers et par

(1) Lamartine dit dans sa note sur la pièce *la Poésie sacrée* que M. de Genoude, à qui ce dithyrambe est adressé, est le premier qui ait fait passer dans la langue française la sublime poésie des Hébreux.

(2) *Génie du Christianisme.*

vers de quatre pieds. Le poète s'inspire des beautés que renferment leurs ouvrages immortels; le style s'élève à la hauteur d'un tel sujet. Dans l'ode sur Homère, le poète dit comment les siècles et les arts rendent hommage à la gloire du divin Homère :

Homère ! accepte mon hommage :
Salut ! génie universel !
Chaque siècle à ta grande image
Apporte un tribut solennel.
. . . .
Ta gloire croît de toutes parts ;
Et mène, en dépit des outrages,
A la tête de tous les âges,
Le chœur universel des arts.

Chenedollé a encore de belles et larges pensées et un style noble et élevé dans les odes sur *Le Dante*, *Le Camoëns* et *Bossuet*.

La Harpe (1) dit que « Deux hommes furent assez » heureux, avant que l'impression fût connue, pour » produire, dans leur idiôme naturel, des ouvrages » qui contribuèrent à le fixer, et que leur mérite » réel a même transmis jusqu'à nous. Ces deux » hommes furent deux poètes italiens, Le Dante et » Petrarque. »

Le Dante est en effet le père de la poésie italienne et le restaurateur des lettres, comme Malherbe est le père et le restaurateur de la poésie française. Il appartenait à Chenedollé d'offrir l'hommage de ses chants à ce nouvel Homère : et d'ailleurs Rivarol,

(1) La Harpe. *Introduction au cours de littérature*, 2e partie. *Siècle de Louis XIV*, page 12.

son premier maître en littérature, n'avait-il pas fait briller dans la traduction de ce poète toutes les ressources de son génie, et toutes les étincelles de son esprit ?

On sait que Le Dante, gouverneur de Florence, sa ville natale, en fut chassé par les Guelfes, qui envahirent sa patrie. Exilé, traînant sa vie de ville en ville, livré au désespoir, il s'arrête :

Il repasse en son cœur les tableaux les plus sombres,
Et le départ furtif et hâté dans les ombres ;
Le doux toît des aïeux, maintenant ennemi !
Et le trop court baiser qu'un désespoir farouche
Déposa sur la couche,
Où son fils, tendre enfant, reposait endormi.

Souvenirs cruels qui déchirent le cœur du pauvre exilé. Il jure de se venger de l'ingratitude de sa patrie [1] :

Mais d'elle-même, enfin, la fureur qui l'oppresse
Se consume et s'affaisse,
Et, lassé de douleur, il succombe et s'endort.

L'ombre d'un poète lui apparaît en songe; elle vient lui apporter des consolations et lui révéler son brillant avenir : Crois-moi, dit-elle, *souvent la gloire est bien près du revers.*

Cette ombre, ce poète, c'est Virgile !

Heureuse pensée d'évoquer ce grand génie ! C'est bien à lui qu'il convenait de prédire au Dante la

(1) Le Dante conserva jusqu'à la fin de sa vie le souvenir de l'ingratitude de sa patrie qu'il ne put revoir, car on lit dans son épitaphe, composée par lui-même, ces deux vers :

Hic Claudor Dantes, patriis extorris ab oris
Quem genuit parvi *Florentia mater amoris*

renaissance de ce monde poétique qu'il fit briller avec tant de splendeur sur le même sol de l'Italie :

De l'autel des beaux-arts bravant le privilège,
L'ignorance et l'orgueil, de leur main sacrilège,
Ont éteint des neuf sœurs le radieux flambeau,
Et leur sceptre d'airain, chargé d'ignominie,
Pèse sur le génie
Caché depuis mille ans dans la nuit du tombeau.

O Dante, éveille-toi ! Ressaisis ta pensée
Sous le poids du malheur trop longtemps oppressée ;
Du fond de ta grande âme évoque ton talent !
Perce de tes douleurs le voile funéraire ;
Du monde littéraire
Sois l'étoile féconde et l'astre étincelant.

Il lui montre dans l'avenir ses nobles successeurs, qui sur ses pas vont briller d'âge en âge : et L'Arioste, et Le Tasse, et

Michel-Ange lui-même, honneur de l'Ausonie,
Allume son génie
. A l'éclat immortel que jettent tes flambeaux.

Si à tant de gloire tu veux encore ajouter la vengeance,

Soit ! tu triompheras ;
Ta haine et ton talent, tous deux d'intelligence,
Illustrant ta vengeance,
Vont de leurs doubles traits frapper tes ennemis.

L'ombre fuit : Le Dante se réveille.

D'un transport inconnu son cœur est agité ;

sa grande âme

A déjà soif de gloire et d'immortalité.
Sa main, en traits de feu, jette l'œuvre hardie

qui doit embrasser la terre, et l'enfer et les cieux. Cette œuvre dans laquelle il sut peindre à la fois

Le bonheur, les supplices,
Les vertus et les vices ;
L'homme, l'archange, Dieu, le temps, l'éternité.

Voilà un des plus beaux morceaux de poésie de Chenedollé; son génie poétique n'a jamais été plus fécond en riches et nobles pensées.

Comparons cette pièce avec les autres odes, dans lesquelles il *analyse* pour ainsi dire les œuvres du grand homme qui est le sujet de son poème, et nous verrons que l'effet de cette composition est tout différent.

Si Chenedollé eût chanté, même en très-beaux vers, les diverses scènes de *l'Enfer* du Dante, eût-il donné à son ode cette vivacité qui anime la poésie; eût-il inspiré cet intérêt, cette émotion qu'on ressent pour ce malheureux exilé qui ne sait pas qu'il existe en lui un feu secret et sacré? Il suffit cependant de le lui révéler pour faire naître un grand génie. C'est une heureuse inspiration; le style est, dans cette pièce, grandiose et digne du sujet.

Nous citerons encore comme l'une des plus belles la dernière strophe, qui prouvera que Chenedollé regardait Le Dante comme un nouvel Homère [1].

Triomphe, homme divin! ta gloire est infinie
Pour ce haut monument fondé par ton génie;
De vingt siècles ligués, Dante, que craindrais-tu?
Contre ton monument, colonne littéraire,
Trop fragile adversaire,
Le temps se heurte et tombe à tes pieds abattu.

(1) Delille a fait aussi un bel éloge du poème du Dante :

Le Dante, qui mêla dans sa vie et ses vers
Les beautés, les défauts, les succès, les revers, etc.

V. *l'Imagination*, chant 5.
V. encore la traduction en vers de *l'Enfer* par Henri Terrasson, et celle de Rivarol.

Cette fin n'est-elle pas aussi sublime que ces vers de Le Brun ?

> Le ciel même, armé de la foudre,
> Ne saurait le *(son ouvrage)* réduire en poudre !
> Les siècles l'essaieraient en vain, etc.

C'est la même pensée exprimée en aussi beaux vers. Cette ode de Chenedollé obtint en 1816, comme nous l'avons dit, le prix de l'amaranthe d'or aux jeux floraux.

Le Camoens.

Chenedollé a dit que, pour beaucoup d'hommes doués d'un grand génie,

> La gloire est bien près du revers.

Cette pensée est surtout applicable à la vie du Camoëns, qui a été partagée entre la gloire et le malheur.

Serait-il donc vrai que souvent le malheur, qui poursuit l'homme, inspire et exalte son génie, tandis que le bonheur et les richesses, courbant sous le poids d'une vie de mollesse le front de celui qui oublie sa noble origine, énervent son génie, et souvent éteignent entièrement le seul flambeau qui éclaire la vie de l'homme dans la nuit des temps ?

Le malheur intéresse le poète; il souffre avec le voyageur abandonné loin de sa patrie sur la terre d'exil, et Chenedollé, qui connaissait ces douleurs, a trouvé encore de nobles chants pour Le Camoëns qui, poète exilé d'abord volontairement, mais bientôt

poursuivi pour quelques vers satiriques, dut chercher l'hospitalité jusqu'aux extrémités de l'Inde.

C'est là qu'on le vit, plein d'audace
Et rêvant de nobles destins,
Des vieilles mers d'Atlas affronter la menace
Et voler sur les pas des héros lusitains.
A l'aspect du cap des Tempêtes,
Dont l'orage assiégeait les faîtes,
Loin de s'épouvanter, son talent s'enflamma,
Et c'est en sillonnant l'Océan atlantique
Que son audace poétique
Entreprit d'illustrer Gama.

Chenedollé célèbre les diverses épisodes de cette épopée du Virgile portugais et de son charmant poème d'Inès, dont Houdart de La Motte a emprunté le sujet de la tragédie du même nom (1).

Le départ du Camoëns pour sa patrie inspire à Chenedollé ces adieux à ce soleil de l'Inde qui avait échauffé le génie de son poète :

Adieu ! vieux monts ! brillant rivage !
Séjour de charmes et de douleurs !
Où la nature ardente et pompeuse et sauvage
M'étonna tant de fois de ses fières couleurs !
Forêts magnifiques et sombres,
Où souvent, sous vos larges ombres,
De l'inspiration j'ai reconnu la voix !
Soleil de l'Inde ! ô toi dont l'ardeur infinie
Cinq ans embrasa mon génie,
Salut pour la dernière fois !

Cette strophe est la plus belle de cette ode; l'inspiration poétique de cette pièce paraît moins

(1) Houdart de La Motte, membre de l'Académie française, vainqueur plusieurs fois aux jeux floraux, fit représenter sa tragédie d'*Inès de Castro* en 1723; elle eut beaucoup de succès; l'exécution en est faible, mais le sujet offre le plus tendre intérêt.

heureuse que celle de l'ode précédente; il y a quelques expressions faibles; ainsi dans ce vers que nous avons cité ci-dessus,

> Loin de s'épouvanter, *son talent s'enflamma,*

on peut blâmer ces deux derniers mots, qui ne se conviennent pas et qui n'expriment pas bien la pensée du poète.

On voit aussi que Chenedollé connaissait beaucoup mieux les ouvrages que la vie du Camoëns, car il dit que, lors de son retour,

> Conduites par Zéphir, ses voiles fugitives
> Volent légèrement au sein des flots *amers;*
> La vague fut douce au poète,
> La tourmente resta muette.

C'est une erreur; Le Camoëns fit naufrage; il perdit tout ce qu'il avait gagné dans les Indes, et un épisode de ce naufrage était bien digne du chant de Chenedollé : le poète conserva assez de présence d'esprit pour sauver son poème des *Lusiades*, en le tenant de sa main gauche, tandis qu'il nageait de sa main droite (1). Le Camoëns se sauva sur un autre vaisseau; mais, ruiné par ce naufrage, il languit et mourut dans la misère à Lisbonne.

Cette mort de l'homme de génie inspire à Chenedollé ces vers sur certains grands hommes :

> Le génie est impitoyable;
> Des talents dont il nous accable,
> L'éclat, par l'infortune, est toujours expié !
> Malheur à ces esprits et profonds et sensibles
> Qui, sur ses autels inflexibles,
> Une fois ont sacrifié !

(1) C'est ce qui était arrivé, dit-on, à Jules César auprès d'Alexandrie.

Nous avons dit que le malheur avait souvent fait naître le génie ; on voit par ces vers que notre poète croyait que le malheur s'attachait au génie. Cette idée nous paraît exagérée [1].

Bossuet.

La dernière ode à examiner dans ce second livre est en l'honneur de Bossuet.

Bossuet ! que de souvenirs d'admiration se réveillent à ce nom ! Que de voix éloquentes ne se sont-elles pas fait entendre pour dire avec enthousiasme l'éloge de ce génie immortel, qui a couvert de gloire notre littérature française !

> Des héros, dont sa voix enorgueillit la cendre,
> Les mânes ranimés se lèvent pour l'entendre (2).
> (Fontanes.)

Massillon [3], qui a si dignement marché sur ses pas ; l'abbé Maury [4] ; La Harpe [5], qui ne lui trouve pas d'égal dans l'éloquence ; Châteaubriand [6] qui, dans le passage du *Génie du Christianisme* sur Bossuet, s'est élevé au ton le plus sublime du grand homme qui, disait-il, parlait comme chantait David ; Villemain [7] et encore celui qui a si dignement

(1) On connaît ces vers de Gilbert sur Malfilâtre :

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;
> S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

(2) Ces deux vers de Fontanes sont cités en tête de l'ode de Chenedollé.
(3) Massillon, cité par La Harpe, vol. 14, p. 204.
(4) L'abbé Maury, id. id.
(5) La Harpe, vol. 13, p. 58.
(6) Chateaubriand. *Génie du Christianisme*, liv. 4, chap. 4.
(7) Villemain. *Essai sur l'oraison funèbre. Mélanges littéraires*, vol 1, p. 191.

occupé l'une des chaires de l'Académie de Caen, M. Maillet-Lacoste [1], n'ont-ils pas, d'une voix unanime, proclamé Bossuet le Démosthène de la chaire, le génie tout puissant qui, parlant aux rois des misères de ce monde, leur montrait *tous ces dieux de la terre dégradés par les mains de la mort et abîmés dans l'éternité, comme les fleuves qui demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.*

C'est en présence d'un tel génie et de tant d'admirateurs que Chenedollé a monté sa lyre pour chanter la gloire de Bossuet.

Après avoir peint Démosthène qui, de sa foudre,

Tonnait, renversait les obstacles,
Et triomphait de tous les cœurs.
Tel *(dit-il)*, et plus éloquent encore,
Bossuet parut parmi nous,
Quand, s'annonçant au nom du grand Dieu qu'il adore,
De sa parole aux rois il fit sentir les coups.
Toujours sublime et magnifique,
Soit que, plein de nobles douleurs
Il nous montre un abyme où fut un trône antique,
Et d'une grande reine étale les malheurs;
Soit lorsqu'entr'ouvrant le ciel même,
Il peint le Monarque suprême,
Courbant tous les Etats sous d'immuables lois;
Et de sa main terrible ébranlant les couronnes,
Secouant et brisant les trônes,
Et donnant des leçons aux rois!

Ces vers rappellent bien le langage plein de majesté et de puissance de Bossuet. C'est la grandeur

(1) Maillet-Lacoste. Eloge de Bossuet envoyé à l'Académie française pour les concours de 1826-1827.

qui tombe devant le malheur ; la faiblesse de l'homme qui s'anéantit devant la puissance de Dieu ; c'est l'expression de cette belle pensée que Bossuet rappelle souvent avec bonheur : *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*.

La strophe qui suit, sur l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, est peut-être plus faible en expressions poétiques ; mais le poète, après avoir rappelé *ce coup de tonnerre* qui ébranla tous les cœurs, reprend son chant sublime :

Du plus haut des cieux élancée,
Sa vaste et sublime pensée
Redescend et s'assied sur les bords d'un cercueil ;
Et là, dans la muette et commune poussière,
D'une voix redoutable et fière,
Des rois il terrasse l'orgueil.

Cette chute de la strophe produit un heureux effet, et c'est bien le ton de ce chef-d'œuvre de l'orateur ; Chenedollé s'est inspiré du feu sacré qui l'animait.

Bossuet était doué d'un génie extraordinaire (1) non-seulement par la hauteur des pensées et la force des expressions persuasives, mais encore par l'immense étendue de ses connaissances ; l'art de la guerre lui paraissait aussi familier que la connaissance

(1) Maillet-Lacoste fait dans son éloge de Bossuet cité ci-dessus, une définition bien belle et bien vraie du génie de Bossuet : « Bossuet nous présente, — dit-il, — » tout ce qu'on peut désirer dans un beau génie : les élans de la pensée, les combi- » naisons de la méthode, les séductions d'un simple langage. Il nous présente aussi » tout ce qu'on peut désirer dans un beau caractère : l'énergie du zèle, les tempé- » raments de la prudence, les effusions d'une âme aimante : c'est-à-dire que ce » n'est pas seulement la beauté du génie et du caractère qui le recommande à notre » admiration et à notre amour, c'est leur accord aussi parfait que le peut comporter » notre faiblesse ; accord si précieux pour les succès éclatants et soutenus dans les » affaires de ce monde ! »

des livres sacrés, et la vaste érudition de l'histoire était chez lui aussi parfaite que la dialectique du théologien. Aussi Chenedollé admire comme, dans l'oraison funèbre du prince de Condé, il reproduit tous les exploits de ce héros et tous les détails d'un champ de bataille; il s'étonne de cette confiante audace avec laquelle il parcourt et franchit dans son histoire universelle tous les empires,

> Avec la majesté des âges
> Et la rapidité du temps.

Chenedollé a emprunté à La Harpe [1] cette belle comparaison de Bossuet avec l'aigle :

> Agile habitante de cieux,

qui

> Franchit, en un instant, les plus vastes distances,
> Parcourt tout de son vol et voit tout de ses yeux.

Mais le poète a réservé son chant le plus sublime pour la dernière strophe, qui nous paraît atteindre dans le langage divin de la poésie la même hauteur que Bossuet dans les accents prophétiques de sa prose. Oui,

> S'il nous parut jamais sublime,
> C'est lorsqu'armé de son flambeau,
> Interprète inspiré des siècles qu'il ranime,
> Des Etats écroulés il sonde le tombeau.
> C'est lorsqu'en sa douleur profonde,
> Pour fermer le convoi du monde,
> Il scelle le cercueil de l'empire romain;
> Et qu'il élève alors ses accents prophétiques
> A travers les débris antiques
> Et la poudre du genre humain !

(1) La Harpe dit : « Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, traversant » toute l'étendue de l'horizon ; il vole et ses ailes semblent immobiles : on croirait » que les airs le portent. C'est l'emblème de l'orateur et du poète dans le genre » sublime : c'est celui de Bossuet. » (*Cours de littérature*, part. 2, liv. 2, chap. 1.)

Voilà des chants bien dignes des plus belles poésies de Lamartine ! Demandons-nous cependant comment ils ont été sitôt oubliés. Serons-nous surpris que Chenedollé se soit découragé qu'on n'ait pas rendu justice à ces nobles inspirations, et qu'il n'ait pas cru devoir soumettre au jugement d'un siècle trop sévère les derniers trésors d'une muse trop craintive ?

Quant à Bossuet, qu'il nous soit permis de dire que ce grand homme, dont le génie fait tant d'honneur à la France et à l'Eglise des derniers siècles, n'eût pas dédaigné la couronne que notre poète normand a déposée sur sa tombe (1).

Livre 3.

Le troisième livre se compose de trois petits poèmes : *le Donjon de Vire*, *le Val de Vire* et une *Gelée d'Avril*, et de deux autres petites pièces : une *Vue du Printemps* et *Eloge de la vie champêtre*.

Le caractère de ces pièces est, comme on en peut juger par les titres, bien différent de celui des pièces des deux premiers livres.

Chenedollé avait toujours conservé le goût de sa jeunesse pour les champs : on se souvient que les

(1) « Quel fonds de raison et d'honnêteté dans ces grands hommes du siècle de » Louis XIV ! Quelles lumières ils tiraient de la candeur même et de la pureté de » leur âme ! Voulez-vous savoir pourquoi il faut aimer Dieu par-dessus toutes » choses ? Bossuet vous le dira en deux mots : « C'est que tout amour véritable » tend à adorer. » Ce qui devrait nous faire entendre nous-mêmes que pour mériter » d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. » S. de Sacy. V. *Journal des Débats*, 15 juin 1832.)

premières impressions poétiques lui furent inspirées par ses promenades sur les riants côteaux de Burcy, au milieu de ce bocage qui, par la variété de ses sites, la fraîcheur des vallons, le pittoresque de cette vue dont l'étendue semble finir avec la terre et se reposer sur le ciel, parle tant à l'imagination du poète. Chenedollé conserva aussi pour le foyer paternel, pour les monuments comme pour les lieux où pendant son enfance il aimait à rêver, cette tendre affection, ce souvenir pieux qu'on doit toujours, mais surtout dans l'exil, à la terre natale.

C'est sous l'influence de ces goûts et sous le charme de ces lieux qu'il a composé les pièces de ce livre, et la plupart des autres pièces qui n'ont pas été comprises dans ce recueil.

Le Donjon de Vire est une bonne pièce de cent vingt-quatre vers alexandrins, faite en l'honneur de ce vieux débris de la puissance féodale, qui a survécu à toutes les révolutions et à tous les âges.

Le poète, plein d'un saint respect pour le vieux monument, en peint les ornements divers et cette fraîche nature qui semble le rajeunir :

En contemplant *(dit-il)* ces fleurs, dont l'errante souplesse
Monte en festons légers au front des vieux créneaux,
Je crois voir des enfants courir sur des tombeaux.

Cette comparaison est heureuse, elle est pleine de grâce. Puis viennent les souvenirs attachés au vieux donjon :

C'est de là qu'en hiver, au sein d'une nuit sombre,
Duguesclin
....Partit protégé par l'épaisseur de l'ombre;

Et de vingt chevaliers seulement escorté,
Jusqu'au bord de la mer rapidement porté,
Vint fondre sur l'Anglais, dont les fières cohortes
Campaient devant Avranche et menaçaient ses portes.
. . . .
. . . .Mais ces murs, ces tours et ces créneaux,
De carnage et de sang rougis dans trente assauts,
Changés par nos aïeux en un vaste calvaire,
A la divinité servaient de sanctuaire (1).

Le poète fait ensuite une belle description de cette fête consacrée au roi de l'univers (2), jour où le vieux donjon était changé en un reposoir sacré :

O touchants souvenirs ! saintes cérémonies !
De quels ravissements vos pompes infinies
Me remplissaient aux jours de mon heureux printemps !

Il y a une belle description (3) de la Fête-Dieu dans un hameau par M. de la Renaudière, littérateur fort distingué, qui eut le bonheur d'être ami de Chenedollé et le confident de ses poésies (4).

Le Val de Vire est inspiré par les mêmes sentiments que *le Donjon de Vire.* Ce petit poème de cent soixante-douze vers alexandrins a été depuis longtemps jugé l'un des meilleurs de Chenedollé.

(1) Il y a dans le poème d'Alexandre Soumet, intitulé *l'Incrédulité*, un très-beau fragment sur les ruines des monuments chrétiens :

Eh ! qui n'a parcouru, d'un pas mélancolique,
Le dôme abandonné, la vieille basilique,
Où devant l'Eternel s'inclinaient ses aïeux ? etc.

V. la note M du *Génie du Christianisme*, 3e part., liv. 5, chap. 5.

(2) On connaît, sur la majesté imposante des cérémonies religieuses, les vers de Fontanes que La Harpe a signalés comme vingt des plus beaux vers de la langue française :

O moment solennel ! Ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques, etc.

V. notes sur *l'Amour maternel* par Millevoye, vol. 2.

(3) V. la note S du *Génie du Christianisme*.

(4) M. de la Renaudière était de Vire. C'est encore un poète dont la Neustrie a le droit de s'enorgueillir.

La versification facile, naturelle de cette belle description; cette riante vallée que la nature et la main de l'homme ont enrichie de tant de tableaux variés; ces souvenirs précieux du père (1) de notre vaudeville, tout plaît dans ce charmant morceau, tout nous dit que Chenedollé ne l'a embelli de tant de grâces qu'en suivant les inspirations de son cœur. Nous citerons les premiers vers :

Vallon délicieux, fraîche et riche verdure,
Bondissante cascade à l'éternel murmure,
Doux prés, riants côteaux, magnifiques vergers
Parés d'arbres en fleurs, rivaux des orangers;
Vous, sauvages beautés, pittoresques abîmes,
Et vous dont si souvent je gravissais les cîmes,
Vieux rochers au front chauve ou couronné de bois,
Après dix ans d'absence, enfin je vous revois.

Nous admirons encore cette belle pensée qui a fait vibrer plus d'une fois le cœur d'un exilé :

Il est à l'air natal une douceur secrète
Qui peut, des maux cruels dissipant la langueur,
Rendre au génie éteint sa flamme et sa vigueur;
Par toi tout s'embellit, ô terre maternelle!
Tes fleurs ont plus d'éclat, ta verdure est plus belle,
Ton soleil est plus pur, ton ciel plus enchanté,
Aussi rien à mes yeux n'égale ta beauté.

Chenedollé a rappelé dans la petite pièce *la Gelée d'Avril* un épisode de la vie du laboureur, dans le genre de Virgile ou de Delille :

Un soir, assis au seuil de l'antique chaumière,
Méril, vieux laboureur au front octogénaire,
Reportant tour à tour son regard attendri
De ses belles moissons à son verger fleuri,
Contemplait du printemps les brillantes promesses,
Et de l'été déjà saluait les richesses.

(1) Olivier Basselin.

Le vieillard raconte son passé; il dit ses espérances; mais une nuit de gelée a tout perdu pour lui : Méril se résigne à la volonté de Dieu.

Méril, non sans verser bien des larmes amères,
Du hameau ruiné déplora les misères;
Mais d'une âme chrétienne il soutint ses malheurs,
Et le malheur d'autrui seul lui coûta des pleurs.

C'est encore une bonne pièce de vers dont le sujet est plein de sentiment et le style facile et poétique.

Les deux dernières pièces, *une Vue du printemps* et *Eloge de la Vie champêtre*, sont inspirées par le même goût de la vie des champs; mais l'une est une imitation d'Anacréon, et l'autre une imitation d'Horace.

Une Vue du printemps est un délicieux morceau dans lequel les grâces semblent avoir jeté toutes les fleurs du printemps. Chenedollé ne se serait-il pas inspiré à cette composition divine de Lucile de Chateaubriand : *l'Origine de la Rose*, que nous avons citée ci-dessus? Quelle que soit la source de cette gracieuse poésie, nous ne connaissons rien de plus ravissant que cette naissance de la rose :

Salut! reine des fleurs! salut vermeille Rose!
A peine le matin a vu ta fleur éclose,
Que les jeunes Zéphirs, d'un doux zèle emportés,
Racontent ta naissance aux bosquets enchantés;
Et le printemps ravi, que ton éclat décore,
Te remet la couronne et le sceptre de Flore.
Oh! tu mérites bien la douce royauté
Que la main du printemps décerne à la beauté;
N'es-tu pas de l'amour le riant interprète,
L'ornement de la vierge et l'amour du poète?

O fleur ! tu fais briller d'un éclat enflammé
Le sein vermeil et frais du printemps parfumé ;
Au front de la pudeur tu souris et reposes,
Et le char du matin est rougi de tes roses.

C'est un chant tout anacréontique. Le poète a puisé dans cette jolie pièce d'Anacréon, *Eloge de la Rose*, ces deux vers gracieux :

Το ροδον φεριςον ανθος
Ροδον εια ζος μελημα

Du printemps la rose est l'honneur ;
La rose est des fleurs la plus belle !

La seconde pièce, *Eloge de la Vie champêtre*, est imitée d'Horace ; on peut même dire que c'est une bonne traduction ; et Chenedollé nous a appris comment il entendait traduire ces vers d'Horace, dont le style concis et riche de poésie est presque inimitable.

Boileau a traduit aussi ces quatre beaux vers de ce poète sur le même sujet :

O rus ! quando ego te aspiciam, quando te licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?
Oblitus cunctorum, obliviscendus ab illis.

par ceux-ci :

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux,
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seul, oublier tout le monde !

Et cependant, combien Boileau n'est-il pas resté encore loin des beautés de la poésie d'Horace ! Chenedollé a été plus fidèle à l'expression et à la

concision du texte; sa traduction n'excède en effet que de quelques vers, ceux de l'Epode d'Horace.

Chenedollé a ajouté neuf odes à ce recueil d'études poétiques dans sa seconde édition. Il eût peut-être dû faire un choix parmi ces pièces, qui n'ont pas toutes le même mérite littéraire. Elles sont intitulées: *A une Fontaine*, *le Solitaire à la Rose*, *le Vaisseau*, *la Chute du Chêne*, *le Cheval de Bataille*, *le Tombeau de la jeune Vierge*, *Tout est Vanité*, *la Défaite de Sennachérib* et *l'Indifférence de la Nature ou la Mort de la jeune Femme.*

Chenedollé a eu aussi comme Horace sa fontaine Blandusie :

> Onde pure, aimable fontaine,
> Toi dont le frais cristal, sous ces ombrages verts,
> S'échappe en murmurant du pied de ce vieux chêne,
> Je te dois aussi quelques vers.

Quoi de plus gracieux que cette charmante petite pièce de neuf strophes, dans laquelle le poète dit à sa fontaine combien de jours heureux il a passés à rêver sur ses bords ! Il nous semble entendre une de ces bienheureuses causeries où les souvenirs des jours purs de l'enfance viennent rajeunir nos pensées. Le ton de cette ode est bien celui qu'inspire un joli tableau de la nature; la poésie paraît emprunter son charme au murmure de la fontaine :

> A travers l'humide prairie,
> Que de fois, remontant le cours de ce ruisseau,
> Je suis venu chercher la vague rêverie
> Qu'inspire le bruit de ton eau!

Amoureux de tes froides ondes,
Je passais tout le jour sous ces rameaux épais :
J'aimais à m'entourer, sous leurs voûtes profondes,
De fraîcheur, et d'ombre et de paix.

Penché sur ton onde limpide,
Attaché tout entier à ce riant tableau,
J'oubliais et le temps et sa fuite rapide,
En regardant couler ton eau.

Que ta source, et paisible et claire,
Reproduise à jamais le riche azur des cieux ;
Que ton limpide argent jamais ne désaltère
Que les oiseaux mélodieux !

Avec quels souvenirs pleins de charmes les poètes n'ont-ils pas rappelé souvent les lieux, les fleurs, les chants, les muses qui les ont enivrés de leurs poétiques inspirations (1) ! C'est que ces éclairs de génie, ces inspirations divines de la poésie offrent un bonheur si délicieux, mais souvent si rapide que l'objet ou le lieu qui conservent le souvenir de cette muse chérie offrent encore un nouveau charme à l'imagination. C'était ainsi que le plus gracieux et le plus malheureux des poètes, André Chénier, adressait, non à sa fontaine, mais à ses muses, cette tendre élégie (2) :

Ah ! je les reconnais, et mon cœur se réveille.
O sons, ô douces voix chères à mon oreille !
O mes muses ! c'est vous, vous mon premier amour,
Vous qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour !
Leurs bras, à mon berceau dérobant mon enfance,
Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,
Où j'entendais les bois murmurer et frémir,
Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.

(1) On sait, dans la commune de Chenedollé, que le poète allait souvent rêver près d'un étang qui se nommait l'Etang de Chenedollé ; mais il y a au Coisel une fontaine qui a été le sujet de cette ode.
(2) Poésies d'André Chénier, élégie 4.e

Le Solitaire à la Rose est une élégie écrite dans le genre anacréontique ; le poète y rappelle de tendres souvenirs.

Le Vaisseau et *la Chute du Chêne* sont deux morceaux de neuf strophes, d'un tout autre caractère.

Chenedollé y reprend ce ton haut et fier qui est l'âme de sa poésie.

Il dit sur le vaisseau :

Ta fierté se rit de l'orage
Qui soulève le gouffre entr'ouvert sous tes pas ;
Vainement l'aquilon te poursuit de sa rage,
L'aquilon ne t'arrête pas.

et sur le chêne :

Majestueux, sur le vallon
Il déployait au loin son opulent ombrage,
Des autans, de la foudre et du noir aquilon
Trois cents ans il brava l'outrage.

Peut-on peindre avec plus d'énergie la puissance qui défie les plus terribles éléments ? Chenedollé s'enthousiasme à la vue de tout ce qui est grand dans la nature ; sa pensée est empreinte de cette majesté des deux vers de Virgile :

Consurgunt gemini quercus, intonsaque cœlo
Attollunt capita et sublimi vertice nutant.

Mais l'ouragan s'est élancé ;
Vaincu par les assauts de l'horrible tempête,
Le chêne, sur la terre à grand bruit renversé,
A vu tomber sa noble tête.

Le Cheval de Bataille est une assez bonne imitation du livre de Job. Chenedollé a suivi le mouvement du poète sacré ; mais il y a encore quelques expressions faibles, telles que son *fier hennissement*, *émule du*

tonnerre ; il se rit de la peur : ces mots ne convien-nent pas dans notre langue pour peindre la fierté du cheval. On voit que dans certains passages Chenedollé a voulu non-seulement imiter, mais traduire, et il est si difficile de suivre en vers français non pas seulement le texte, mais la *pensée poétique* de certains poètes de l'antiquité ! Il semble que ce fruit du génie reste, par sa couleur et par son essence, attaché à *l'arbre* qui l'a produit.

Nous préférons le mouvement vif et les expressions énergiques de Delille dans ces vers de son poème *les Trois Règnes de la Nature :*

Il s'éveille, il s'anime et, redressant la tête,
Provoque à la mêlée, insulte à la tempête;
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur,
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur, etc.

Parceval de Grand-Maison, Baour Lormian, le célèbre Young traduit par Le Tourneur, ont aussi imité avec bonheur cet admirable discours de Dieu à Job.

Le Tombeau de la jeune Vierge est une ode pleine de pensées gracieuses, qui contraste par la douceur de son style avec les idées plus fortes et plus énergiques de la pièce *le Tombeau du jeune Laboureur.*

La troisième strophe est surtout heureusement inspirée :

Sous ces fleurs, repose endormie ;
Quand j'irai près de toi moduler quelques vers,
Je croirai respirer l'âme de mon amie,
Dans ces légers parfums qu'agiteront les airs.

Delille a exprimé cette jolie pensée dans ces quatre vers :

Au fond d'un vert bocage
Il place *(l'homme des champs)* les tombeaux ; il les couvre de fleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose (1).

La pièce *Tout est Vanité* est encore une traduction de *l'Ecclésiaste*. Chenedollé se plaisait à puiser à cette source sacrée de la poésie hébraïque ; en voici une strophe :

Il n'est pas une jouissance
Qui ne mêle au plaisir le dégoût et le fiel ;
Il n'est pas d'ornement, marque de ma puissance,
Qui, pour ce cœur blessé, ne fut un trait mortel.

Nous préférons les stances de Malherbe sur le même sujet ; la poésie en est plus riche, les idées sont plus belles :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde :
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre (2).

La Défaite de Sennachérib est une imitation de lord Byron, qui a, comme on sait, emprunté ce sujet à la Bible. Mais, bien que cette pièce ne soit qu'une imitation, elle n'est pas moins remarquable par le style et l'harmonie de la poésie.

Une pensée philosophique a inspiré à Chenedollé la dernière pièce de ce recueil de poésie. Il peint

(1) Voir la note E à la fin du volume.
(2) *Poésies de Malherbe*, liv. 2, paraphrase du psaume 145.

l'Indifférence de la Nature après la mort d'une jeune Femme :

. . . . La nature insensible
Est sans pitié pour nos douleurs ;
Et, dans sa rigueur inflexible,
Nous est cruelle et sourde : et se montre impassible
A notre mort comme à nos pleurs.

Le poète gémit sur cette insensibilité de la nature après la mort d'une jeune et tendre mère :

Eh ! que lui fait que la jeunesse
Ou le génie ou la beauté
Pour nous sans retour disparaisse ?
Sur ses lois appuyée, elle poursuit sans cesse
Son immuable éternité.

La nature survit toujours à la mort ; rien n'altère ses beautés toujours nouvelles. Ces fleurs, ces bois, ce soleil rayonnant, toutes ces richesses du printemps brilleront encore, brilleront toujours après la mort de cette jeune femme, et pourtant la jeunesse, les grâces et la beauté étaient aussi l'image du printemps de la vie.

Mais, hélas ! dit Malherbe,

Nos jours passent comme le vent ;
Les plaisirs nous vont décevant,
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocalles d'un jour ;
Grandeurs, richesses et l'amour
Sont fleurs périssables et vaines.

Ce printemps de la vie, comparé avec le printemps de la nature, offrait à Chenedollé un sujet bien poétique qu'il a su orner des charmes d'une tendre mélancolie.

Chenedollé n'a pas obtenu pour ces *Etudes poétiques* le succès qu'il avait le droit d'attendre et qu'il espérait. Pourquoi ? C'est que toujours ses publications paraissaient trop tard ; si ces odes eussent été publiées en 1812, au lieu de paraître en 1820 après les chefs-d'œuvre de Lamartine, nous pensons que plusieurs pièces que nous avons indiquées, et spécialement celles du second livre, eussent rivalisé avec celles de ce grand poète ; mais celui-ci brillait avec toute la fraîcheur d'un génie qui vient de prendre son essor, et Chenedollé commençait à sentir le poids de l'âge et du temps. Il faut reconnaître aussi avec un savant professeur, M. Vaultier [1], que, quel que soit le mérite bien réel des odes consacrées à la gloire des grands hommes, ces pièces, qui composent un livre entier de cet ouvrage, offrent au lecteur qui aime la variété des sujets, une certaine monotonie qui n'existe pas dans les œuvres de Lamartine.

Ne soyons donc pas surpris si Chenedollé, après ce qu'il avait dit dans la préface de ses Etudes, n'a pas publié son *Titus* ou *Jérusalem détruite* qui, en 1820, était terminé ; il en avait lu quelques fragments à M. de la Renaudière et à quelques amis qui le sollicitèrent vainement de le publier. Douze ans plus tard il pensait encore à cette publication. Il écrivait à cet effet, le 21 octobre 1832,

(1) M. Vaultier disait dans sa notice insérée au *Mémorial* du 20 décembre 1833 : « M. de Chenedollé a pris peut-être trop exclusivement les sujets de ses odes dans » les arts et la littérature ; la plupart se trouvent par-là même trop *étrangères aux* » *sympathies communes de l'humanité.* »

à M. Trébutien, l'un des conservateurs de la bibliothèque de Caen, qui lui en avait demandé des fragments :

« Vous me demandez des fragments de Titus pour les insérer dans le » premier numéro de la *Revue de Caen.*

» J'ai fait vœu de ne rien détacher de ce poème avant de le publier en » entier, *chose qui probablement n'est pas prochaine.* Ainsi j'espère que » vous ne trouverez pas mauvais que je ne me rende pas à votre désir.

» Château de Flers, 21 octobre 1832. »

Chenedollé est mort le 2 décembre 1833. Il est donc certain que le Titus, dont on n'a trouvé d'autres restes que quelques fragments inachevés, n'a été détruit par le poète que quelque temps avant sa mort, dans un de ces moments de mélancolie profonde qui devinrent alors si fréquents. Quelle put donc être la cause d'un si fatal désespoir ? Sans chercher ici à sonder les peines du cœur, qui devaient être bien atténuées par l'affection la plus tendre d'une épouse et d'une famille chérie, nous pensons que Chenedollé voyait, avec le plus profond chagrin, le temps éteindre peu à peu le feu de son génie : plus de dix ans avant sa mort, dès le 1er septembre 1823, il écrivait cette note que nous transcrirons en entier, parce qu'elle peint sous les plus vives couleurs et ses inquiétudes sur son avenir, et son culte pour sa muse chérie, à laquelle il adressait cette belle invocation :

« Voici les jours d'inspiration qui arrivent ; voici la saison de la poésie, » de la méditation, de l'enthousiasme. Produiront-ils quelque chose ? Cette

» saison (1) si poétique sera-t-elle stérile? Ai-je passé le temps de l'inspi-
» ration ? N'y a-t-il plus de beaux vers pour moi ? Poésie, belle comme
» l'amour et douce comme l'espérance, m'as-tu fui sans retour ? Ne connaîtrai-
» je plus tes chastes ardeurs et tes célestes ravissements ? Suis-je devenu
» tout-à-fait terrestre, et mon âme, dépouillée de tes aîles, ne doit-elle plus
» que ramper sur la terre ? O poésie que j'ai tant aimée, remets-moi encore
» une fois sous ton charme ! Frappe-moi encore une fois de ton sceptre d'or;
» fais-moi encore entendre une fois ta voix pénétrante et divine ! Encore
» une de tes inspirations, et je meurs content ! »

Et sur un album qui doit dater des dernières années de sa vie, on a retrouvé quelques vers intitulés *Amertume*, dans lesquels il peint son désespoir :

Eh quoi ! terrible hiver, redoutable tempête,
Vainement vous avez éclaté dans les airs;
Vos longs mugissements ont passé sur ma tête
Sans réveiller en moi le saint amour des vers !

J'ai pu voir sous les coups de la vague écumante,
Blanchir le cap grondant et l'écueil éloigné,
Et je suis resté sourd au cri de la tourmente,
Qui n'a point eu d'écho dans mon sein indigné!

Ah ! oui, la poésie est morte dans mon âme !
Sur mon front j'ai senti s'éteindre ses rayons,
Et le génie ingrat, en m'enviant sa flamme,
Dans mes débiles mains a brisé mes crayons.

Que de génies ne voyons-nous pas ainsi languir et même s'étioler, comme ces fleurs qui s'ouvrent le matin, brillent au soleil et se fanent le soir! Mais du moins Chenedollé n'a voulu publier pendant

(1) Chateaubriand croyait comme Chenedollé à l'influence des jours d'automne sur notre imagination :
« Un caratère moral s'attache aux scènes de l'automne ; ces feuilles qui tombent
» comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient
» comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce
» soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre
» vie, ont des rapports secrets avec nos destinées. »
Châteaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe.*

sa vie que des vers dignes de sa muse, sauf quelques fantaisies poétiques que nous avons indiquées.

Le Dieu de la poésie didactique chez les Romains, Virgile, ne voulut-il pas aussi détruire son Enéïde, parce que ce poème n'était pas son œuvre native et inspirée : il s'accusait de l'avoir entreprise follement (1) :

Tantum opus penè vitio mentis ingressus.

Pourquoi ne s'est-il pas trouvé un autre ami comme Auguste près de Chenedollé, pour nous conserver ce « *Titus* dans lequel la puissance et » l'antique religion de la Judée, succombant à la » fois sous Rome païenne et le christianisme nais- » sant, ont dû offrir à son génie de si hautes » conceptions épiques et de si brillants contrastes (2) ! »

Chenedollé, retiré au Coisel depuis 1823 jusqu'à l'époque de sa mort, a continué à composer des pièces de vers qu'il ne publia pas par recueil, mais que nous trouvons éparses dans les journaux, dans les brochures du temps et dans les mémoires de la société des Antiquaires de Normandie.

On sait déjà quel était le caractère et la variété des chants de Chenedollé ; nous n'avons donc plus qu'à comparer ces dernières poésies avec les pièces examinées ci-dessus.

Ces dernières pièces sont :

Sur la destruction des bois de Vassy ; à une

(1) Millevoye a consacré une élégie au souvenir des derniers moments de Virgile.

(2) Cette phrase est empruntée à la notice de l'un des intimes amis de Chenedollé, M. d'Isigny, mort encore jeune, président du tribunal civil de Vire.

Primevère hâtive; la Cascade de Reichenback; à Christophe Colomb; la Pervenche; le Château de Domfront; Chant de guerre d'un Troubadour; Eloge de la Neustrie; la Messe de St Bernard; Vers sur un Tableau représentant un Enfant qui veut sauver une Colombe des serres d'un Faucon (1827); *le vieux Chêne* (1829).

Les vers sur la destruction des bois de Vassy forment une pièce pleine de vives et grandes inspirations en quarante-quatre vers hexamètres; elle a pour titre sur le manuscrit : *Improvisation*, et on voit qu'elle est due à un poète irrité de la chute de ces grands bois, qui avaient plusieurs fois caché ses poétiques rêveries; aussi le style en est noble et grandiose; les idées en sont larges et hautes.

En voici quelques vers :

J'aimais à voir de loin vos dômes de verdure,
Lorsque l'ombre sur eux commençait à s'asseoir,
S'arrondir et s'enfler dans les vapeurs du soir.
. . . .
Qu'il était beau l'orage en passant sur vos têtes !
Ah ! je ne verrai plus le calme ou les tempêtes
Varier sous mes yeux tous ces tableaux divers,
Qui souvent à ma muse ont inspiré des vers !

Qui de nous n'a pas revu avec délices le lieu où une belle pensée, une heureuse inspiration, un éclair de bonheur ont brillé dans notre vie ? Mais la chute du bois de Vassy ne laissait plus à Chenedollé qu'un souvenir et des regrets.

Les vers à une *Primevère hâtive* et à *la Pervenche* sont inspirés des mêmes idées gracieuses que celles

admirées déjà dans la charmante pièce *une Vue du Printemps.* Nous blâmerons toutefois cette consonnance désagréable des rimes de cette première strophe :

> O gracieuse primevère,
> Fille du rude et sombre hiver,
> Dont la fleur, douce et solitaire,
> S'échappe du sein de la terre
> En dépit des rigueurs de l'air.

Bien que la pièce soit bonne, il faut éviter la similitude de consonnance.

Mais quoi de plus joli que cette pièce *la Pervenche :*

> La neige a fui : le ciel s'épure,
> La terre orne son sein d'un gazon renaissant ;
> Et déjà reparaît la première verdure
> Aux feux d'un soleil caressant.

Voici encore un souvenir de ces vers gracieux d'Ovide (1) :

> *Herbaque, latuit cerealibus obruta sulcis*
> *Exerit è tepidâ molle cacumen humo.*

> Mais la pervenche moins timide,
> S'élève sur le bord du manteau des hivers ;
> Sa corolle d'azur s'entr'ouvre et se décide
> A braver la rigueur des airs.

La pensée, le style, tout est gracieux dans ce morceau.

Les vers sur la cascade de Reichenback ont sans doute été composés pendant le voyage de Chenedollé dans le canton de Berne ; cette pièce eût trouvé sa place dans le second chant du *Génie de l'Homme ;*

1 Ovide. *Veris gaudia.*

c'est une belle description des effets pittoresques de cette cascade ; nous remarquons surtout ce passage qui peint admirablement son point de vue après une gelée :

> Quand l'hiver, l'atteignant sous sa sauvage arcade,
> Vient d'une brusque haleine enchaîner son essor,
> Voyez comme au souffle d'Eole,
> En prisme, en gerbe, en girandole,
> Ses flots, soudain durcis, s'arrêtent dans les airs,
> Et comme aux feux du jour cette masse opulente,
> De la topaze étincelante,
> Au loin réfléchit les éclairs.

Cette belle description poétique offrait des difficultés habilement vaincues, car il nous semble voir les glaçons sous mille formes et mille couleurs scintiller aux feux du soleil.

Christophe Colomb est une petite pièce en vingt vers inégaux, qui n'offre aucune beauté remarquable.

Le Château de Domfront est une improvisation composée par Chenedollé pendant son séjour dans cette ville en 1829, pour son inspectorat : les professeurs du collége l'invitèrent à célébrer les ruines de leur château, à l'imitation de son poème sur le donjon de Vire ; il improvisa cette petite pièce, dans laquelle il rappelle les souvenirs historiques attachés à ces vieux débris. Les professeurs firent imprimer la pièce ; il paraît que Chenedollé en fut contrarié : il ne la trouvait pas assez sévèrement travaillée ; il nous paraît qu'il y avait trop de modestie de la part de l'auteur, car ce petit poème vaut bien des pièces publiées dans les études poétiques.

Chenedollé a composé encore une bonne pièce: *le Chant de guerre d'un Troubadour*, par strophes de quatre vers alternés de quatre et de six pieds. C'est un sujet plein de fierté; le style en est noble, le mouvement vif et la versification facile.

Nous avons dit ci-dessus les beautés les plus remarquables de la pièce *l'Eloge de la Neustrie*, qui a été publiée dans le Mémorial de Caen du 3 janvier 1834; nous la rappelons ici dans l'ordre du recueil, et nous la reproduirons en entier à la fin de cette notice.

La pièce de vers sur *un Tableau* est une fantaisie poétique en trois strophes.

Le poète rappelle dans la pièce *le Vieux Chêne*, composée en 1829, les jours heureux de son enfance, passés près du grand chêne mutilé :

C'est là qu'avec le jeune pâtre
Je vins me réchauffer bien souvent à ces feux,
Qu'allumait en hiver notre gaîté folâtre
Au pied de son tronc caverneux.

Le vieillard compte son âge avec celui des arbres qu'il a vus naître, croître et vieillir avec lui.

Il dira quand

....Ce vieux débris, mutilé par le temps,
Fut jadis l'ornement et l'orgueil du bocage,
Et le monarque du vallon.

Il préfère à la verdure des jeunes arbres

............Son faible et rare ombrage;
Ses bras séchés, couverts d'un vieux lierre épaissi,
Et son tronc décrépit, creusé, miné par l'âge,
Que les feux du pâtre ont noirci.

parce que *comme lui* le vieux chêne

..............A senti l'injure
Qu'à toutes les grandeurs fait éprouver le temps.

Ce tableau rappelle celui de deux vieillards qui sont heureux de supporter ensemble le poids de la vie. Chenedollé y peint, en couleurs bien vraies, les impressions de sa vieillesse.

La Messe de St-Bernard est encore une bonne pièce, dans laquelle nous avons admiré d'heureuses inspirations poétiques.

Chenedollé a publié dans ses Etudes une ode qui a pour titre *le Voyageur égaré dans les neiges du St-Bernard.* Cet épisode offre sans doute beaucoup d'intérêt, mais le poète a voulu nous présenter le tableau plus majestueux d'une messe dans l'hospice du St-Bernard. Il a traité ce sujet grave avec la majesté et l'enthousiasme que lui ont inspiré les sentiments religieux, mêlés à l'héroïque dévouement de ces pieux cénobites du St-Bernard. Tout parle à l'âme dans ce temple élevé à la cîme glacée des montagnes. La religion eut-elle jamais plus de puissance sur l'imagination que dans ces lieux, où la faiblesse de l'homme contraste avec les merveilles et la force de la nature ? A-t-elle des interprètes plus éloquents que le silence du désert et l'âpreté du climat ? Chenedollé était doué d'une imagination trop vive pour n'y pas ressentir les effets d'une impression profonde; aussi ce morceau est-il écrit sous l'inspiration de ces divers sentiments. Nous admirons surtout ces derniers vers :

Et lorsque tous les fronts à la fois inclinés,
Vers le sacré parvis humblement prosternés,
Adorèrent le grand et terrible mystère,
Oui, je crus voir du ciel s'ouvrir le sanctuaire;
Le Très-Haut m'apparut dans toute sa splendeur,
Et je fus accablé du poids de sa grandeur.

Les pièces que nous venons de citer devaient sans doute composer un recueil qui était annoncé sous le titre de *Mélodies normandes*. Chenedollé promettait à ses amis de le publier avec son grand ouvrage.

Chenedollé a été éditeur, avec M. Fayolle, des œuvres complètes de Rivarol. 1808. 5 vol. in-8°.

Il a revu et fait précéder d'une notice les chefs-d'œuvre de Shakspeare, traduits par Brugnière de Sorsum. 1826.

Il travaillait encore à une théorie des corps politiques, écrite à la manière de Montesquieu et de Rivarol; à la rédaction de ses voyages et de ses mémoires, qui devaient offrir d'autant plus d'intérêt qu'il écrivait chaque soir, comme nous l'avons dit, les évènements et les impressions de la journée. Il avait eu des relations avec tous les hommes qui avaient un nom illustre dans la littérature moderne et dans celle de l'Empire.

Espérons qu'une nouvelle édition des ouvrages épars de notre poète réunira en un seul recueil ses œuvres complètes. C'est un vœu que formeront avec nous tous les gens de goût qui aiment les belles-lettres. On y verra des jugements, des anecdotes et des remarques sur les littérateurs modernes; on pourra dire alors avec plus de vérité si l'auteur des *Etudes* sympathisait avec la nouvelle *Ecole romantique*. Qu'il nous soit permis d'émettre une opinion sur ce point en toute liberté.

Si on veut voir dans les relations plus moins

intimes de Chenedollé avec les maîtres de l'école moderne, la preuve qu'il adoptait leurs idées, leurs principes et leur style, nous croyons que c'est une grave erreur.

Chenedollé était naturellement bon, bienveillant pour tout le monde, et il porta surtout le plus grand intérêt à tous ceux qu'il croyait doués d'un noble cœur ou d'un beau génie : admirateur des poésies de lord Byron, de Goethe et de tous les grands modèles, il s'enthousiasmait aussi pour les progrès dans notre littérature moderne, et plus d'une fois on l'a vu applaudir à la muse de Victor Hugo et à celle de Lamartine. Mais a-t-il fait comme Voltaire qui, jeune encore, annonçait dans un poème épique son apostolat de réforme universelle ? A-t-il de sa poésie, écho réel et sévère des plus hautes conceptions de l'intelligence, fait *un jeu d'esprit, un caprice de la pensée légère et superficielle ?* A-t il, au style pur et correct des grands maîtres, préféré les grands mots, *la parole aux fortes chevilles, la phrase au brillant panache ?*

Non, nous ne voyons pas que, soit dans ses Etudes, soit dans ses dernières poésies, il ait même imité le style et les idées de la nouvelle école romantique. Le chant de Chenedollé peut avoir dans les inspirations quelques rapports avec certains passages de Lamartine, mais nullement avec les derniers chants de Victor Hugo. Nous croyons qu'il est resté fidèle aux principes littéraires de Fontanes et de Joubert. Il n'a pas moins prouvé dans ses

odes qu'il savait monter sa lyre au ton du plus sublime enthousiasme, même dans les dernières années de sa vie.

Cette opinion sur la conduite littéraire de Chenedollé sera partagée par ceux qui reconnaîtront avec nous que le style et les idées de l'Ecole romantique ne pouvaient être acceptés par celui qui, de son château du Coisel, voyait trop bien à distance le mouvement du siècle pour se laisser entraîner au tourbillon; mais il a toujours applaudi aux nouvelles gloires littéraires; il correspondait avec les collaborateurs de la *Muse française*. Parmi ces collaborateurs, il comptait un ami aussi dévoué que distingué dans la personne d'Alexandre Soumet, qui avait conservé un pieux souvenir de ces aimables relations.

Il faut reconnaître qu'il y a dans la poésie de Chenedollé un parfum de la poésie antique; qu'elle marque une époque de transition dans la littérature de notre siècle. Fontanes et Joubert ont protégé la jeunesse de Chenedollé, Lamartine et Victor Hugo ont charmé ses vieux jours; mais le fond de son génie comme de son cœur est resté fidèle à ses premiers maîtres. Il sut comme eux, tant qu'il vécut dans le monde, fuir la société de ces hommes qui doivent à la stérilité de leur esprit de dédaigner les plaisirs de l'intelligence et les productions des meilleurs écrivains.

« Tout ce qu'il y a de vraiment grand et beau » dans les œuvres de la pensée, — dit un auteur, —

» déplaît à ces flegmatiques créatures du monde qui
» n'ont ni la volonté, ni le pouvoir de sentir ces
» belles choses. Elles cherchent partout un passe-
» temps léger, et, pour le trouver, elles courent de
» semaine en semaine, d'année en année dans un
» tourbillon perpétuel, formant chaque matin de
» nouveaux projets, dont elles ne se souviennent plus
» le lendemain (1). »

Ces hommes brillants du monde (2) n'ont jamais fait partie de la société des savants dont nous avons raconté la vie toute de dévouement à la science, à la vertu, au bonheur de leurs semblables. Chenedollé était un de ces savants, et si nous avons pu parvenir à le bien faire connaître dans ses œuvres comme dans ses relations sociales, on conviendra avec nous qu'il est bien digne aussi de servir de modèle à ces hommes doués d'une saine et haute intelligence, qui conservent toujours un véritable amour pour notre seule littérature sérieuse, celle qui a illustré notre langue française. Mais il semblait que Chenedollé avait le pressentiment de l'avenir de cette littérature après la mort de M. de Fontanes.

Il perdit, le 17 mars 1821, ce maître illustre, cet ami dévoué. Nous voyons dans des notes à la date des 21 et 25 mars de la même année, quel profond chagrin il ressentit de cette perte du grand maître de l'Université :

(1) Zimmermann. *La Solitude.*

(2) V. aux notes finales le portrait d'un homme du monde, lettre F.

» J'ai tout perdu, — dit-il, — en perdant M. de Fontanes. C'était » pour moi plus qu'un maître, c'était un ami, un frère littéraire.....

Et plus loin :

« Il n'y a plus de haute littérature en France depuis la mort de M. de » Fontanes. C'était le dernier des Grecs. Lui seul soutenait la poésie » et la belle prose sur le penchant de leur décadence ; il en était l'arbitre. » Le goût, l'élégance, l'art des beaux vers font disparu avec lui, et » personne ne se présente pour le remplacer........ »

La grande douleur que Chenedollé ressentait de la mort de M. de Fontanes a pu exagérer ses opinions sur l'avenir de notre littérature; mais ces notes prouvent quelles inquiétudes sérieuses lui donnaient sur cet avenir les tendances romantiques du siècle. Il pensait que la verve de Fontanes, féconde en images et en expressions créées ; que son imagination poétique, vraiment inépuisable, n'en offrait pas moins une garantie de durée pour ses principes littéraires, qui n'excluent pas l'enthousiasme habilement dirigé, c'est-à-dire celui qui s'élève, mais qui ne s'égare pas.

Chenedollé perdit encore un de ses amis dévoués le 4 mai 1824, Joubert, qu'il regretta comme un frère. Il ne lui restait plus que Chateaubriand; mais, nous le disons à regret, Chateaubriand, qui dès 1816 s'était séparé de Fontanes pour ses opinions politiques [1], ne conserva plus à Chenedollé cette

(1) Le 7 mai 1818, Chateaubriand écrivait à Chenedollé :
« Quant à Fontanes, je ne le vois plus ; son opinion dans la chambre des pairs » le range sous des bannières différentes de la mienne, et j'avoue qu'après la dernière expérience, je ne sais plus capituler avec des opinions. »

même affection *inaltérable* qu'il lui avait tant de fois promise. Il lui écrivait le 26 juillet 1820 :

« Votre écriture, mon cher ami, m'a fait grand plaisir à reconnaître ;
» les années ne font rien avec moi, et les amis qui *m'ont oublié* ne
» vivent pas moins dans mon souvenir. »

On sait que Chenedollé ne l'avait pas oublié ; Chateaubriand n'était donc pas juste envers lui. Il a été surtout injuste en écrivant, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, cette note vraiment inexplicable que nous avons rappelée ci-dessus dans le *Génie de l'Homme*.

Les écrits survivent à la tombe, mais la tombe n'efface pas une injustice. Nos pensées, nos paroles et nos actions les plus secrètes doivent être, disait un ancien philosophe (1), ce qu'elles seraient si nous étions toujours en présence de tous les hommes ; et on a dit (2) avec raison de Chateaubriand et de ses mémoires : « Serait-il donc permis de se peindre » aux yeux du monde entier, tel qu'on aurait craint » d'être vu du regard le plus ami ? »

Chenedollé, perdant ainsi tous ses amis, ne fut que plus retiré du monde, se livrant sans partage à ses goûts paisibles et s'occupant de son inspectorat. Il reçut, sous la Restauration, la décoration de la Légion-d'Honneur. Il avait demandé bien peu à cette Restauration ; il la regretta beaucoup. Nommé par le ministre de l'instruction publique, M. de Guernon-

(1) Marc-Aurèle.

(2) *Critique des Mémoires d'outre-tombe* par M. Romain Cornu. V. *Journal des Faits* du 8 novembre 1850.

Ranville, inspecteur-général de l'Université en avril 1830, il prit sa retraite dès mars 1832, après vingt-trois années de service dans l'enseignement.

Il préféra toujours sa belle propriété du Coisel, qu'il avait pour ainsi dire plantée de ses mains, à toutes les invitations et à tous les honneurs que ses amis lui offraient à Paris; il y fit cependant quelques voyages, mais avec quel bonheur ne revenait-il pas revoir ou le printemps et ses roses, ou l'hiver et ses giboulées dans son jardin du Coisel! « J'ai du » plaisir, — disait-il, — à retrouver même l'hiver avec » ses giboulées, son âpreté, ses neiges. » On lui a cependant reproché d'avoir vécu trop longtemps loin de Paris [1]: « Seul lieu, — dit-on, — où se fassent » et se complètent les réputations littéraires. »

C'est une vérité incontestable que les rapports entre les hommes savants dans une ville qui est le centre des sciences et des arts doivent contribuer beaucoup à en accroître les progrès; mais qui sait si Chenedollé n'a pas dû à cet amour de la solitude ses heureuses inspirations sur les beautés de la nature et sur le bonheur des champs, comme il dut ses beaux tableaux du *Génie de l'Homme* à ses voyages dans les Alpes et dans la Suisse? Oh! sans doute, l'homme de génie sent en tous lieux les effets de cette divine puissance; mais n'est-ce rien pour lui que ce milieu dans lequel il vit et puise ses inspirations poétiques? L'agitation d'une grande ville

(1) M. de Ste-Beuve. *Revue des deux Mondes*. Juin 1849. P. 718.

a-t-elle la même influence sur l'imagination que le calme des champs? et par quel préjugé ne veut-on voir le mérite d'un homme qu'à raison des grandes villes qu'il habite ([1]) ?

Le Brun n'eût-il pas trouvé au bocage des accents plus heureux qu'à l'hôtel de Conti, pour peindre la nature dans ce poème qu'il médita longtemps et qu'il a laissé encore imparfait, — et il le savait bien, car nous lui devons ces deux vers qui expriment notre pensée :

Le silence en rêvant médite l'harmonie,
Et l'ombre solitaire enflamme le génie.

Géruzez ([2]) a dit, relativement à l'influence des bons exemples domestiques sur les enfants, *que les principes se* respirent *plutôt qu'ils ne s'apprennent*. Nous pouvons appliquer ce mot aux effets que produisent la vue du bocage et son air pur et son soleil rayonnant, et dire que l'imagination y *respire* ses plus belles pensées.

Notre âme est une source errante
Qui, dans son onde transparente,
S'empreint de la couleur des lieux.
De la nature elle est l'image :
Tantôt sombre comme un nuage,
Tantôt pure comme les cieux (3) !

(1) Ces lignes étaient écrites, lorsque nous avons été assez heureux pour voir que notre opinion était celle d'un grand maître en littérature qui habite Paris, M. St-Marc Girardin. — V. notes finales, lettre G.

(2) *Essais littéraires de Géruzez*, p. 319.

(3) *Epître de Lamartine à Victor Hugo*.

Quelle profonde mélancolie vint donc, au sein de ce bonheur si pur, accabler Chenedollé et lui dicter ces sinistres pensées : « Ah ! c'est une grande école » que le malheur ! J'ai appris à me courber et à » m'humilier sous la main de Dieu ! »

Chenedollé, qui avait eu pour maîtres en littérature les Fontanes et les Joubert, voyait après eux Lamartine ouvrir, par ses immortels ouvrages, une nouvelle ère littéraire. L'âge et le temps, affaiblissant l'ardeur de ses inspirations, ne lui permettaient plus de suivre les progrès de cette nouvelle école. Il en prévoyait peut-être les dangers, dans l'intérêt surtout de l'avenir de la poésie et de la littérature en général; et cette supposition ne paraît-elle pas être une vérité, lorsque nous voyons un de nos savants critiques littéraires convenir que « l'imagination, ne sachant plus se contenir dans » la poésie, elle a sacrifié au vague; elle a méconnu » violemment cette belle qualité de l'esprit français, » la précision; elle a perdu peu à peu le sentiment » des proportions et de la mesure. Ce n'est plus, » — dit-il, — la muse savante qui commande, c'est » un lyrisme exagéré qui entraîne [1]. »

Mais si Chenedollé pouvait avoir quelques inquiétudes sur l'avenir de sa muse chérie, comme André Chénier en avait eu sur son *Hermès*, il s'exagérait ces craintes dans un siècle où les égarements de l'imagination, l'ardent amour de la renommée — et, disons-le avec

(1) V. le feuilleton du *Constitutionnel*, 10 mai 1857, par M. Paulin Lymairac.

regret ([1]), — *auri sacra fames*, n'ont jamais éteint le culte du beau et anéanti le sentiment de l'admiration; car nous dirons encore avec le savant littérateur que nous venons de citer : « Le beau seul est éternel » dans la littérature. Prenez, — dit-il, — les écrivains » illustres, les maîtres de l'éloquence, et demandez-» vous si les portions de leurs œuvres, dignes » d'admiration, ne sont pas de tous les temps et de » tous les lieux. Sans doute il faut que, par les » idées, une littérature soit de son temps, ou elle » ne serait qu'un pastiche; mais il faut aussi qu'elle » soit de tous les siècles par le sentiment du beau. »

Chenedollé savait très-bien que des œuvres telles que le *Génie du Christianisme* et les *Méditations poétiques* exciteraient toujours l'admiration; mais il ne pouvait craindre avec quelque raison que cette admiration fût tellement exclusive, que l'avenir de sa muse poétique pût en souffrir. Nous avons lieu de croire que telle fut cependant la véritable cause du profond chagrin qui affligea les derniers jours de sa vie. Dieu n'a pas donné, même aux plus grands poètes, d'entretenir le feu sacré pendant de longues années. Chenedollé, qui connaissait la sage philosophie d'Horace ([2]) et les conseils de Zimmermann pour vivre heureux dans la solitude,

(1) Le désintéressement est l'âme des lettres, et dès que l'écrivain songe à battre monnaie avec son imagination, il est perdu. Il a beau se flatter de l'espoir de maintenir le parfait équilibre entre l'amour du gain et l'amour de la gloire : dans ces sortes de luttes, la muse a toujours le dessous. — Paulin Lymairac. Feuilleton du *Constitutionnel*, 10 mai 1857.

(2) Horace, Ode 13, à Grosphus, liv. 2.

qui pouvait jouir en paix de la vie au sein d'une famille qui l'adorait, s'abandonna au plus profond chagrin en voyant éteindre son génie : il ne put survivre à ce feu divin qui avait animé sa vie.

N'est-ce pas la pensée de ces prophétiques accents de l'ode *les Regrets* et de ces dernières notes qu'il écrivait en février 1833 :

« Vieillard, n'espère plus exciter aucune sympathie dans le cœur d'un » homme ! La coupe de la bienveillance est tarie pour toi ; la tendresse, » l'affection, la douce et compatissante amitié se sont retirées devant tes » rides et tes cheveux blancs. Soixante ans t'ont marqué au front d'un signe » de dégoût.... Jette-toi donc dans le sein de Dieu ! Lui seul peut combler » ce grand vide laissé dans ton cœur ; lui seul peut te rendre avec usure » tout ce que tu as perdu ! »

Et alors il pensait à sa mère :

Sa Mère ! première et dernière pensée de la vie !

Le 2 décembre de la même année était le terme d'une vie et d'angoisses et de bonheur, d'ivresses et de mélancolie ; terme béni toutefois, heure sereine promise au juste, au bon père, au bon ami.

Son génie s'éteignait comme le soir d'un beau jour ! Chenedollé mourait au Coisel, âgé de 64 ans, avec les consolations de la religion ; entouré de son épouse, de sa sœur et de ses enfants qu'il adorait ; au milieu de ses livres et de tout ce qui lui fut cher pendant sa vie.

Ses dernières volontés portaient l'empreinte de la modestie de son cœur. Le grand poète voulut être enterré sans pompe, porté par ces bons paysans qu'il aimait, et qu'aucun signe extérieur ne pût faire remarquer sa tombe.

Sa mort fut regardée à Vire comme un malheur public, et on peut dire qu'elle mit toute cette ville en deuil. Le collége vint en corps l'accompagner au lieu du repos et lui dire un dernier adieu.

Quelques amis, d'illustres poètes (1), rendirent hommage à Chenedollé dans les brochures et dans les journaux du temps. Une souscription fut ouverte en 1834 pour élever un monument à Chenedollé dans sa ville natale (2); elle fut couverte de signatures; une subvention fut même accordée par le Ministre de l'instruction publique, sur la proposition de M. de Lamartine; mais des difficultés relatives à la forme de ce monument et à son emplacement se sont élevées; on demandait aussi qu'il fût commun à Olivier Basselin et à Castel : et le monument ne fut pas érigé. En 1855, le conseil municipal de la ville de Vire a voulu qu'une rue de cette ville portât le nom de Chenedollé; mais, conformément à ses dernières volontés, la tombe de l'auteur du *Génie*

(1) MM. Frédéric Vaultier, Alex. Soumet, Dubourg d'Isigny, de la Renaudière, Alph. Le Flaguais, Urbain Guilbert et, depuis, Ste-Beuve.

(2) Voici le prospectus qui fut publié par les amis de Chenedollé, pour ouvrir une souscription afin de lui élever un monument dans la ville de Vire :

Les compatriotes de M. de Chenedollé ont uni leurs regrets à ceux de sa famille. Le jour de sa mort fut pour eux un jour de deuil. Ils admiraient ses talents, ils estimaient ses vertus privées. L'auteur du *Génie de l'Homme* était placé aux premiers rangs des grands poètes de notre époque ; ses connaissances étaient variées et profondes; la ville qui l'a vu naître doit le mettre en tête de ses célébrités, sa renommée est un titre pour elle. C'est donc à nous, compatriotes de M. de Chenedollé, à lui accorder une distinction particulière, à lui consacrer un monument public, simple comme sa vie, durable comme ses ouvrages.

Cet hommage mérité restera comme un témoignage de notre patriotisme et de notre empressement à honorer les hautes capacités intellectuelles.

C'est sous l'influence de ces idées généreuses, qu'une réunion d'amis des lettres et de la gloire du pays, propose la souscription ci-dessous.

Cet appel s'adresse non-seulement aux habitants de la ville de Vire et aux Normands, mais à la France littéraire et aux nombreux amis de M. de Chenedollé.

de l'Homme n'est pas même indiquée aux hommages du voyageur par la plus simple croix de bois. Celui dont le nom est gravé en lettres d'or au Capitole de Toulouse, entre ceux de Chateaubriand et de Victor Hugo, n'a pas l'honneur de la plus simple inscription dans sa chère Neustrie, qu'il a chantée et illustrée.

O vous qui avez connu la bonté de son cœur, la noblesse de son caractère, l'affabilité et le charme de ses relations sociales, conduisez nos pas jusqu'à cette tombe! Jetons-y des fleurs et des couronnes d'immortelles, afin que le temps ne puisse en effacer la trace !

Et nous tous qui avons admiré son génie, formons des vœux pour qu'un monument s'élève au plus tôt, soit dans sa ville natale, soit à côté de ce grand homme [1] dont il inscrivait la gloire sur le marbre aux lieux de sa naissance !

Et comment, en entendant cette poésie délicieuse, ne pas sentir pour Chenedollé cette admiration que Laharpe avait pour nos poètes lyriques anciens, et ne pas s'écrier avec lui :

« Chantez, chantez toujours; votre voix me » charme. — Que ne puis-je m'endormir en vous » entendant chanter encore, et ne perdre qu'en » rêvant la divine harmonie de vos accents! »

(1) Statue de Laplace à Caen. — Chenedollé a composé cette inscription pour le monument élevé à Laplace, à Beaumont (Calvados) :

Sous un modeste toît, ici naquit Laplace :
Lui qui sut de Newton agrandir le compas,
Et, s'ouvrant un sillon dans les champs de l'espace,
Y fit encore un nouveau pas.

Eloge de la Neustrie.

O ma belle et noble patrie !
Terre aux vaillants héros, terre aux fertiles champs !
Lieux où j'ai vu le jour, magnifique Neustrie !
Reçois l'hommage de mes chants !

Jamais, non jamais ta mémoire
Ne fut un seul instant absente de mon cœur ;
Même au sein de l'exil, et ton nom et ta gloire
Venaient enchanter ma douleur.

Quinze ans, aux rives étrangères
Le sort injurieux m'a jeté loin de toi !
Mais ton doux souvenir, ô berceau de mes pères !
Sans cesse fut sacré pour moi.

Dans la riche et belle Ausonie,
De cités en cités, l'exil guida mes pas,
Là, les fleurs, les parfums, la magique harmonie
Semblent enchanter ces climats.

Le peuple y nage dans la joie ;
La facile beauté, dans son brillant essor,
Y rit, chante et folâtre, et mollement déploie
Sa danse au bruit des lyres d'or.

J'ai vu les lieux où le Batave
Des frémissantes mers repousse les assauts,
Et cultive, à l'abri du rempart qui les brave,
Un sol usurpé sur les eaux.

Aux rivages de la Tamise,
La main de l'abondance, épanchant son trésor,
Verse sur cette terre, aux grands destins promise,
La gloire, la puissance et l'or:

Là, par le souffle de l'orage,
Battu des flots du sort, mon vaisseau fut porté;
De ce peuple opulent et grand par son courage
J'admirai la félicité.

Mais la merveilleuse Ausonie
Et la riche Albion, fière de sa splendeur,
Pour moi ne sont plus rien, et la seule Neustrie
Règne maintenant dans mon cœur.

Salut, ô bords de ma patrie !
Que béni soit le jour qui vient m'y rapporter !
Ah ! je t'embrasse, ô terre et fameuse et chérie,
Pour ne plus jamais te quitter !

Quelle gloire n'est pas la tienne !
Que j'aime tes grands noms ! Tes preux, tes chevaliers
Ont jadis ceint leur tête héroïque et chrétienne
De l'éclat de tous les lauriers.

C'est de ton belliqueux rivage
Que, rempli d'une immense et noble ambition,
Guillaume s'élança sur l'aile du courage
Pour la conquête d'Albion.

Armé de sa seule vaillance,
Le fier Tancrède, né dans les champs Neustriens,
Te quitta pour fonder, à l'aide de sa lance,
Un trône aux bords Siciliens.

Quand la France, à la voix de Pierre,
S'arma pour délivrer les Saints Lieux méprisés,
N'est-ce pas encor toi de qui l'ardeur guerrière
Fournit les plus vaillants croisés ?

Les Muses, ces vierges divines,
T'ont aussi prodigué leurs premières faveurs ;
C'est aux bords de ton fleuve, au pied de tes collines
Que s'établirent les Neuf Sœurs.

Tu donnas le jour à Malherbe,
Lui qui sut allier la verve et le bon sens,
Et le premier fit rendre à sa lyre superbe
De purs et sublimes accens.

Tu vis aussi naître Corneille ;
De poétiques feux tu fécondas son sein ;
Et ton ciel embrasa d'une flamme pareille
Et Malfilâtre et Le Poussin.

Tendre et mélodieux génie,
Bernardin prit aussi naissance parmi nous ;
Bernardin, qui para les traits de Virginie
D'un éclat si pur et si doux.

Salut ! ô ma belle patrie !
Oh ! comme avec plaisir j'ai revu tes forêts
Et tes ports opulents, trône de l'industrie,
Et tes champs si chers à Cérès !

Tes vergers, que Zéphir balance,
Et l'éclat rougissant de tes nombreux pommiers,
A mes yeux enchantés surpassent l'opulence
Et le parfum des citronniers.

En côtoyant tes beaux rivages,
Le nautonnier, charmé de leurs mille couleurs,
Brûle de s'arrêter sous les riants ombrages
Que versent tes pommiers en fleurs.

NOTES

Note A, page 23.

Nous devons à la mémoire de Le Brun, que Chénier, son collègue à l'Institut, appelait Le Pindare moderne, d'ajouter ici que Chenedollé pouvait bien avoir cédé trop facilement à l'influence du caractère ironique et malin de Rivarol en disant que le poète Le Brun *avait du souffle, mais un souffle qui n'allume pas la flamme.* Nous avons vu, en effet, que Rivarol disait que Le Brun n'avait que de la hardiesse *combinée* et jamais de la hardiesse *inspirée.*

Il suffirait, pour prouver l'erreur de ces jugements sur Le Brun, de citer son ode sur *le Vaisseau le Vengeur* (ode 10, livre 5), dont voici les deux plus belles strophes :

> Mais des flots fut-il la victime,
> Ainsi que *le Vengeur* il est beau de périr ;
> Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abyme,
> De paraître le conquérir.
>
> L'airain lui déclare la guerre,
> Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros ;
> Sans doute ils triomphaient ! mais leur dernier tonnerre
> Vient de s'éteindre dans les flots.

Qui pourra dire, en lisant ces beaux vers, que l'amour de la gloire nationale et l'ivresse de la liberté n'ont pas *enflammé le souffle* poétique de l'auteur de cette ode ? Et, sans quitter notre sujet, les deux premières strophes de l'ode à Buffon sont *inspirées* par le plus beau génie poétique :

> Cet astre, roi du jour, au brûlant diadème,
> Lance d'aveugles feux et s'ignore lui-même,
> Esclave étincelant sur le trône des airs ;
> Mais l'astre du génie, intelligente flamme,
> Rayon sacré de l'âme,
> A sa libre pensée asservit l'univers.
>
> O génie ! à ta voix l'univers semble éclore !
> Ce qu'il est, ce qu'il fut, ce qu'il doit être encore,
> Malgré les temps jaloux, se révèle à tes yeux.
> Ton œil vit s'élancer la comète brûlante,
> Qui de la sphère ardente
> A détaché ce globe autrefois radieux.

Est-il possible, enfin, de consacrer son nom à l'immortalité en vers plus beaux et plus riches de poésie, que dans cette ode qui termine les œuvres de Le Brun :

Grâce à la muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument,
Que jamais ne pourront détruire
Le fer ni le flot écumant, etc.

Note B, page 83.

A ces belles descriptions poétiques de l'amitié, il nous sera permis de citer cette autre qui, traduite de Zimmermann (*la Solitude*, p. 84), offre un charmant tableau du plus noble sentiment qui fait le bonheur de l'homme dans la société :

« Il est doux aussi de quitter ces vaines relations du monde pour se réfu- » gier au sein d'une amitié tendre, éclairée, patiente. Avec elle, on est libre » et sans contrainte; on dit ouvertement ce que l'on sent et ce que l'on pense; » on ne craint pas d'avouer ses idées les plus intimes et ses vœux. Si vous » commettez une erreur, votre ami vous ramène doucement à la vérité : pour » que vous vous entendiez l'un l'autre, il suffit d'un mot, d'un regard, et, » près de lui vous trouvez les conseils, l'appui, la consolation dont vous avez » besoin dans chaque malheur, dans chaque accident de la vie. A l'aide de » cette bienfaisante amitié, l'esprit fatigué se relève dans son découragement, » se réveille dans sa somnolence, et reprend son essor dans son inaction. » Avec elle, l'espérance refleurit plus belle et plus riante. En jetant un regard » sur le passé, on se rappelle avec une douce mélancolie les jours où l'on a » vécu ensemble, les longs entretiens du soir, les heures de réunion intime, » où l'on ne se lassait pas d'entendre et de parler, où l'on n'éprouvait d'autre » crainte que d'être séparés par l'absence ou par la mort, où l'on adoucissait » réciproquement ses chagrins, où l'on sentait son cœur et son âme réunis » par les liens les plus étroits à un autre cœur et à une autre âme, où l'on se » réjouissait à la fois de tout ce que l'on avait appris, de tout ce que l'on » avait lu, et l'on mettait en commun ses peines et ses plaisirs.

» A côté d'un tel trésor, qu'est-ce que le tourbillon du monde et la rumeur » des salons ? »

Note C, page 103.

Fontanes fit l'éloge de Washington et ajouta :

« Il est des hommes prodigieux qui apparaissent d'intervalle en intervalle » sur la scène du monde avec le caractère de la grandeur et de la domination. » Une cause inconnue et supérieure les envoie quand il en est temps, pour » fonder le berceau ou réparer les ruines des empires. C'est en vain que ces

» hommes, désignés d'avance, se tiennent à l'écart : la main de la fortune les » porte rapidement d'obstacles en obstacles, de triomphes en triomphes » jusqu'au sommet de la puissance; une sorte d'inspiration surnaturelle » anime toutes leurs pensées; un mouvement irrésistible est donné à toutes » leurs entreprises; la multitude les cherche encore au milieu d'elle et ne les » trouve plus; elle lève les yeux en haut, et voit dans une sphère éclatante de » lumière et de gloire celui qui ne semblait qu'un téméraire aux yeux de » l'ignorance et de l'envie. »

Voyez *Histoire de Napoléon,* par Norvins, vol. 2, p. 54.

Note D, page 109.

André Chénier, dont nous aimons à citer les belles poésies et à faire connaître les nobles pensées, encourageait ainsi les nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts *par le travail* dans son poème *l'Invention* (p. 190-191) :

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète !
Travaille; ose achever cette illustre conquête !
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?
. . . .
Travaille : à nos censeurs, c'est à toi de montrer
Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.
Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
De rayons inconnus ceindre ton front brillant.
Aux antres de Paros, le bloc étincelant
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible.
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
Voit, suit, trouve la vie et l'âme, et tous ses traits.
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.
Là vivent de Vénus les beautés souveraines;
Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux
Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
. . . .
Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs !
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et, sans suivre leurs pas, imiter leur exemple ;
Faire, en s'éloignant d'eux, avec un soin jaloux
Ce qu'eux-mêmes ils feraient s'ils vivaient parmi nous !
. . . .
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des dieux fasse parler Newton !
Oh ! si je puis un jour !.... Mais quel est ce murmure ?...

Quel est ce murmure ? C'est, dit Chénier, celui des hommes qui, cherchant dans les difficultés de la langue française de faux prétextes pour excuser leur indolence et leur paresse, se croient hommes d'esprit et de génie. Ajoutons

que, censeurs plus dangereux qu'utiles à la société, ils tuent l'esprit et le génie par leurs intrigues et leurs calomnies; bien différents de ces critiques bienveillants et consciencieux qui encouragent le progrès par leurs conseils, à découvrir les véritables beautés dans les sciences et dans les arts.

N'écoutons donc pas ces murmures, éloignons-les de nous s'il est possible, et disons : La poésie a ses mystères, et la création des chefs-d'œuvre est un des plus profonds secrets de l'esprit humain; il appartient au génie de l'homme qui les a découverts de les faire germer par le travail, et de les produire au grand jour pour l'honneur de notre pays et de notre siècle.

Note E, page 159.

Un homme d'esprit, un poète aimable, Hyacinthe (et non Henri) Thabault de Latouche, éditeur des poésies d'André Chénier, a composé une charmante élégie sur le tombeau d'une jeune femme. Nous sommes heureux de pouvoir la comparer avec l'ode de Chenedollé.

La poésie ancienne a-t-elle jamais eu des accents plus tendres pour gémir, des couleurs plus vives et plus vraies pour peindre la douleur et les souvenirs qui survivent aux tombeaux ?

Oh ! dites-moi, qu'est-elle devenue ?
Dort-elle encor dans la paix des tombeaux ?
Ou, compagne des vents et de l'errante nue,
Voit-elle un autre ciel et des astres plus beaux ?
Quand le printemps en fleur a couronné ces arbres,
Les chants du rossignol hâtent-ils son réveil ?
Son sein gémirait-il pressé du poids des marbres;
L'écho du vieux torrent trouble-t-il son sommeil ?
Et quand novembre, au cyprès solitaire
Suspend la neige et nous glace d'effroi;
Lorsque la pluie a pénétré la terre,
Sous son linceul se dit-elle : « J'ai froid ? »
Non, sa vie est encor errante en mille atômes.
Objet de mes chastes serments,
Tu n'as point revêtu la robe des fantômes,
Et tes restes encor me sont doux et charmants.
Vagues parfums, vous êtes son haleine,
Balancements des flots, ses doux gémissements !
Dans la vapeur qui borde la fontaine,
J'ai vu blanchir ses légers vêtements.
Oh ! dites-moi, quand sur l'herbe fleurie
Glissent, le soir, les brises du printemps,
N'est-ce pas un accent de sa voix si chérie ?
N'est-ce pas dans les bois ses soupirs que j'entends ?

Note F, page 173.

Voici une peinture bien pittoresque de l'homme du monde :

« Arrondir les bras doucement; passer une main gantée dans des cheveux ondoyants; pencher la tête sous le poids des rêveries; perdre un regard

mélancolique dans les frises d'un plafond ; jeter, en passant, un sourire vague et timide; incliner la taille comme un saule, et murmurer d'une voix tremblante de ces phrases hachées dont M. Bayard a le secret; décocher à propos une œillade, où la tendresse se mêle habilement à l'ironie ; savoir dans quelles circonstances la voix doit être émue ou violente, onctueuse ou saccadée, caressante ou brève; apprendre le grand art de jouer l'émotion naturellement; frapper le tapis du pied avec une colère soudaine, mais calculée; froncer le sourcil, et comme autrefois Boileau le conseillait :

Passer du triste au gai, du comique au sinistre,

voilà la vraie science, toute la science de l'homme du monde. »

Amédée Achard, feuilleton du *Constitutionnel* du 23 janvier 1853.

Note G, page 177.

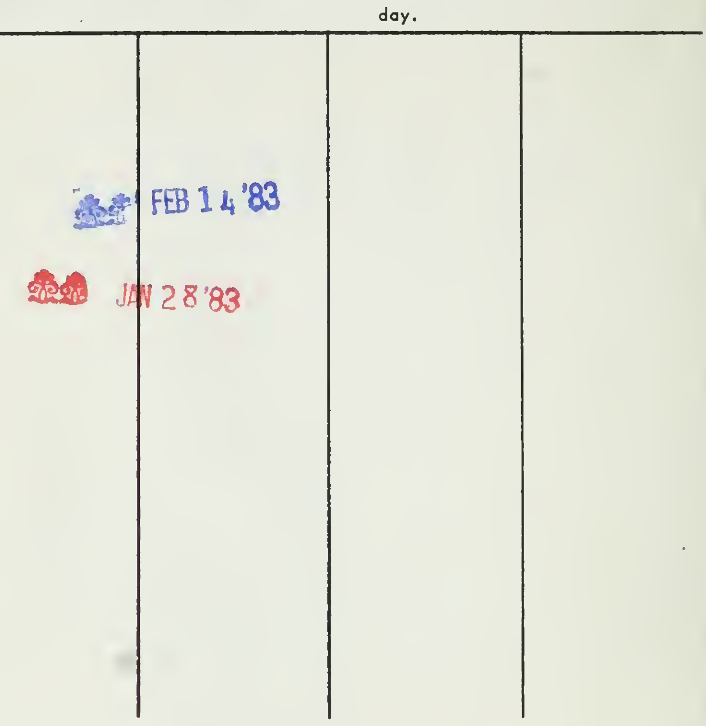
Article de M. Saint-Marc Girardin sur la traduction de Sylvio Pellico par M. Lezard. —V. le *Journal des Débats* du 4 janvier 1852 :

« J'entends souvent dire par les jeunes gens qui se vouent à la littérature, » qu'on ne peut travailler qu'à Paris. En province, dit-on, on languit. Je » crois, quant à moi, que ceux qui languissent en province ne feraient pas à » Paris autre chose que s'amuser. Le travail ne dépend pas des lieux, » mais des goûts, et l'on peut faire d'excellents livres en province; je ne » serais pas embarrassé d'en citer de nombreux exemples, si l'on a en pro- » vince le goût de l'étude et de la méditation. Je dirai même que les livres » faits en province ont, en général, un calme et une sérénité d'esprit qui me » les rend particulièrement précieux par le temps qui court. Pour cela, il est » vrai, il faut que l'auteur de province ne se pique pas d'imiter mal à propos » le ton et l'esprit de Paris : je dis le ton du jour et l'esprit du moment, car » je crois que c'est à Paris que l'esprit français finit toujours par prendre sa » vive expression et sa plus fidèle image, mais il faut du temps pour cela. » Le vrai Paris n'est jamais le Paris du jour et de la semaine ; le vrai Paris, » c'est celui de l'année, celui qui se corrige de ses ridicules, qui se déprend » de ses engouements et qui arrive au bon goût par le rapide désenchantement » de ses fantaisies. Voilà le Paris qu'il faut connaître, qu'il faut imiter, et » qu'on peut fort aisément connaître et imiter en province. Je ne prétends » pas, en effet, que l'homme qui, en province, aime l'étude de la littérature, » doive s'abstenir de Paris comme on s'abstient d'un livre pestiféré. Il est » bon de venir à Paris, mais il n'est pas bon d'y rester. Je crois le travail » plus facile et plus doux en province. L'esprit y fermente moins; la raison » s'y trouve mieux. Comme la vie en province est plus stable et moins aven-

» tureuse qu'à Paris, l'écrivain n'y est pas excité à chercher le paradoxe ; » rien ne l'y pousse. Le paradoxe dans la littérature et l'aventure dans la vie » tiennent de près l'un à l'autre. J'ajoute qu'en province l'homme est toujours » comme avant l'écrivain, cela fait qu'en province l'écrivain ne peut pas » surfaire l'homme. A Paris, on se figure l'homme d'après le livre ; grande » cause d'erreurs, grande source de charlatanisme. En province, ces duperies » ne sont pas possibles. L'écrivain ne peut pas se draper en Titan et l'homme » vivre en bon bourgeois. Il faut que l'écrivain ait la même allure que » l'homme. De là une vérité qui a toutes sortes d'avantages, même pour la » littérature. C'est en province surtout que le style ou l'ouvrage est » l'homme. »

ERRATA.

Page 33, note 1.— Lisez : *l'ami de la vérité* au lieu de *l'ami de la société*.
Page 49, ligne 13. — Lisez : *nobles pensées* au lieu de *utiles pensées*.
Page 54, ligne 24. — Lisez : *harmonieux* au lieu de *hamonieux*.
Page 159. — Après la 22e ligne, ajoutez : *C'est Dieu qu'il faut aimer*.


FEB 14 '83
JAN 28 '83

